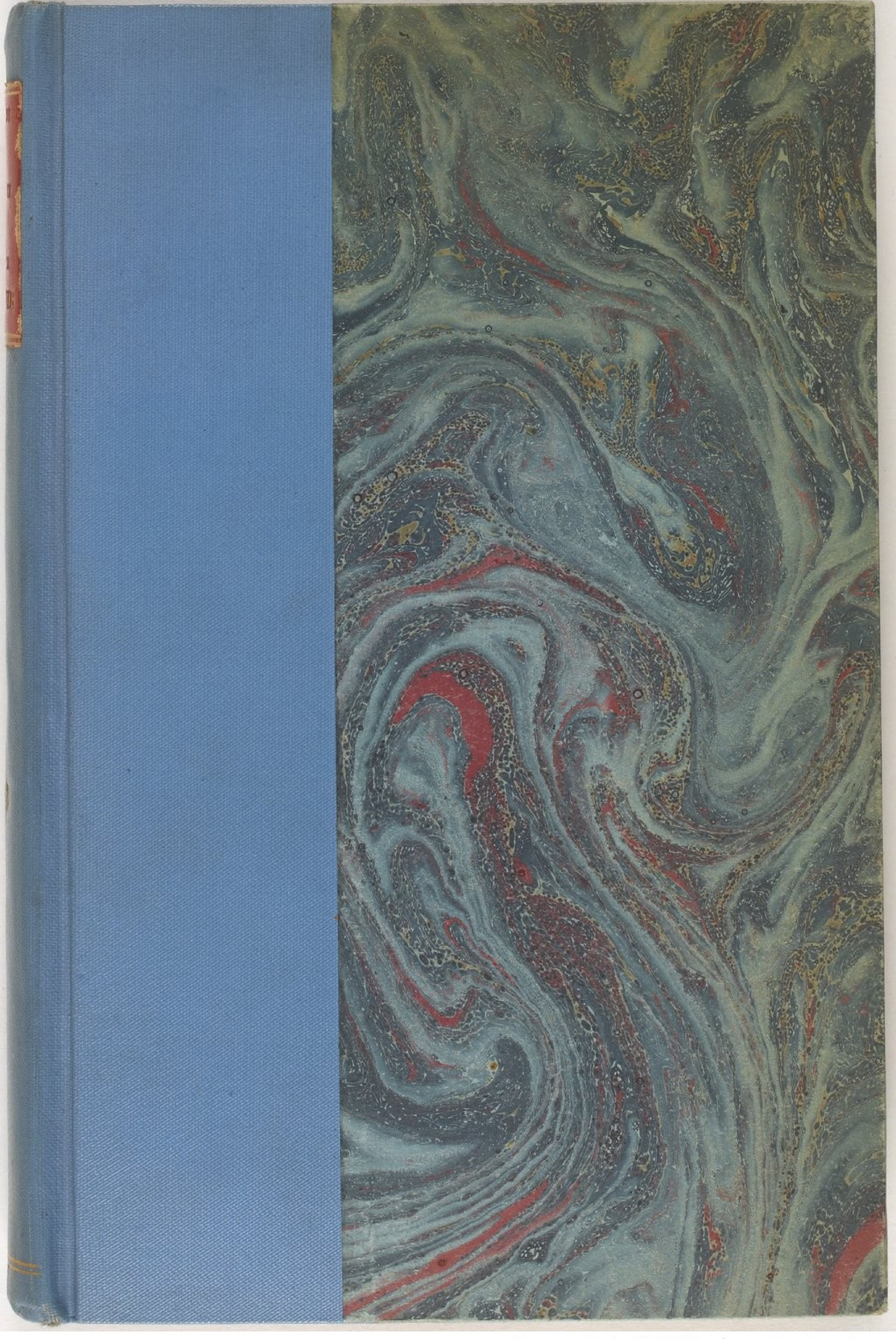
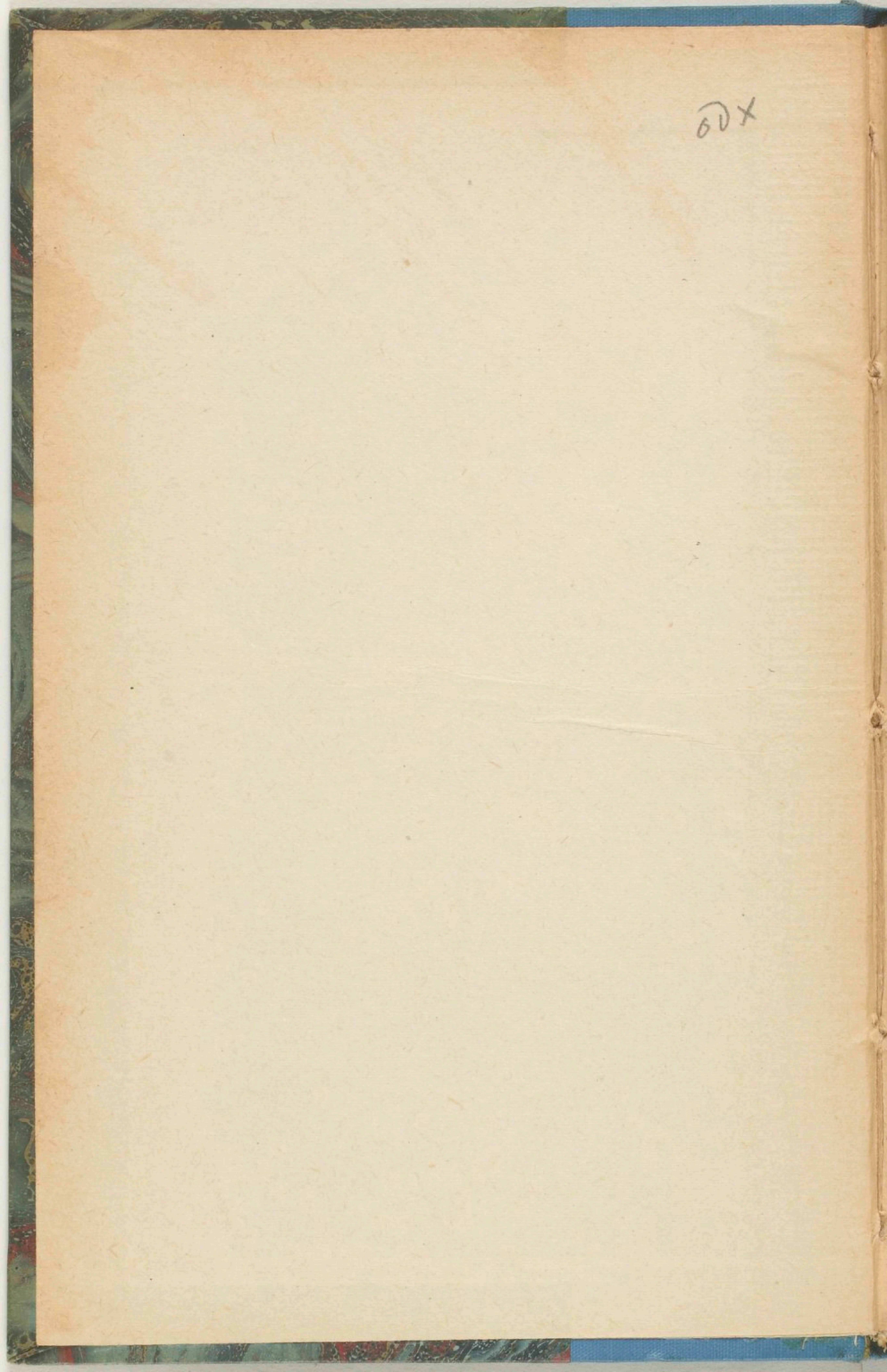


Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie / O.V. de L. Milosz







O. V. DE L.-MILOSZ

CONTES ET FABLIAUX
DE LA
VIEILLE LITHUANIE

ÉDITIONS FOURCADE
22, Rue de Condé
PARIS

M. CM. XXX

O. V. DE L.-MILOSZ

CONTES ET FABLIAUX
DE LA
VIEILLE LITHUANIE

ÉDITIONS J.-O. FOURCADE
22, Rue de Condé
PARIS

à Grivart de Kerstrat
son admirateur et ami
O. V. de L. Milosz

AVANT-PROPOS

Le présent recueil est-il une traduction ou une transcription ?

Après avoir longtemps balancé entre les deux termes, nous nous sommes arrêtés sur le second, quoique d'assez fortes raisons nous fissent incliner vers le premier.

Le plus exact eût peut-être été un troisième, la « version », dont l'emploi, lorsqu'il s'agit du folklore, trouve toujours sa justification dans le fait que le conte populaire de tous les pays, comme d'ailleurs, sur un autre plan, le commentaire ésotérique des textes sacrés de la plupart des religions, se transmet de génération en génération par voie orale, ce qui lui prête une forme extérieure d'une extrême élasticité.

Si nous avons renoncé à ce troisième terme, c'est donc uniquement pour obéir à un goût de clarté et de précision inséparable de la probité de l'écrivain et surtout du poète habitué à poursuivre avec une lenteur passionnée et sous les replis les moins accessibles de sa mémoire latente, le mot qui selon l'expres-

sion définitive de Baudelaire « gante la pensée ».

Nous avons donc rejeté le troisième terme à cause de la ductilité qui lui permet de s'appliquer aux textes mêmes qui nous ont servi dans notre travail. Les ouvrages de MM. Basanavicius, Baranauskas, Daukantas, Jurksaitis et quelques autres sont le fruit d'une patiente confrontation de variantes orales fixées sous leur plume après audition des conteurs populaires. Ces recueils sont par conséquent eux-mêmes des versions, et l'application du vocable à la présente anthologie en eût réduit la portée et sans aucun doute faussé le sens.

L'effort dont elle est le fruit trouve un précédent, peut-être unique, dans le soin apporté jadis par Charles Perrault à rendre sa transcription des vieux récits français intéressante pour les lettrés tout en respectant la sensibilité et l'accent populaires des conteurs anonymes qui lui avaient transmis plus ou moins intact l'héritage merveilleux de la préhistoire.

Telles sont les raisons qui nous ont guidés dans le choix d'un qualificatif pour le présent ouvrage. En le dénommant « transcription », nous avions surtout dans la pensée le travail d'un compositeur qui après avoir noté scrupuleusement un air populaire, une sublime mélodie quéchua, par exemple, exécutée sur la flûte incasique par un berger péruvien, lui adapterait ensuite pieusement un revêtement

orchestral qui respecterait non seulement la couleur et le rythme de l'œuvre, mais encore la plus secrète émotion spirituelle du véritable auteur .

Ce sont là les grandes lignes de composition auxquelles nous nous sommes attachés — instinctivement, bien entendu, — dès le début de notre travail, sans nous en écarter un seul instant, même dans « Modeste, fiancée du Diable », amplification qui reproduit fidèlement, en y mêlant quelque fantaisie, des éléments anecdotiques anciens.

L'œuvre populaire se retrouve de la sorte preque intacte dans son esprit, et, en ce qui concerne les passages essentiels, même dans sa lettre, après transposition sur un plan plus favorable à la communion émotive entre primitifs et lettrés.

Dans le domaine de l'Art, la « traduction » est un mot vide de sens. Ce qu'il faut, c'est **recréer** *avec une matière aussi maniable et vivante que possible. C'est œuvre de poète, et le reste ne s'adresse qu'aux professeurs et aux enfants.*

L'édition originale des auteurs lithuaniens précités contient plusieurs centaines d'historiettes et de fabliaux. Elle renferme également d'innombrables et charmants « Contes de Fées » dont nous nous proposons d'offrir bientôt, en traduction littérale, un choix à la jeunesse française.

Qu'il nous soit permis de rappeler que la Revue de France, *dans son numéro du* 1er

septembre 1928, a publié notre transcription de trente « Daïnos » ou chants populaires de Lithuanie, avec une introduction. Les « Daïnos » se comptent par milliers. Nous envisageons la publication prochaine d'un recueil assez important de ces poèmes.

Une dernière observation. Le lithuanien est considéré par les linguistes comme un des dérivés les plus directs de l'indo-européen primitif. Dans sa forme actuelle, il facilite encore l'étude du latin et du grec archaïques. Certains motifs tels que le svastika et le lotus abondent dans l'art populaire de la Lithuanie. La théorie d'une double émigration iranienne vers le Nord et le Sud perd chaque jour du terrain, de même que celle d'une occupation pacifique de l'Europe par les Minns de l'Inde primitive, exposée avec tant de puissance persuasive par M. de Paniagua. La science moderne, prenant le contre-pied de l'opinion entretenue pendant tout le XIXe siècle, incline de plus en plus à situer le berceau de la race indo-européenne non pas en Asie, mais dans les régions baltiques, et la thèse, reconnaissons-le, trouve un sérieux appui dans les études consacrées par M. Jacques de Morgan aux invasions mongoles préhistoriques qui expliqueraient les grands mouvements des peuples blancs du Septentrion d'une part vers le Caucase et le Gange, et de l'autre, vers l'Egéide, l'Egypte et les contrées asianiques. A la lumière de ces données nouvelles, la question pourrait quelque

jour se poser de savoir si le « Petit Poucet » lithuanien (et aussi « La Belle au Bois Dormant », « Cendrillon » et le « Petit Chaperon Rouge », que nous réservons pour un autre recueil), ne seraient pas les ancêtres de leurs homonymes de l'Europe Occidentale et même de l'Asie. Dans un domaine voisin, la mythologie lithuanienne rappelle singulièrement celle de l'Inde, et, en raison surtout du rôle qu'y joue le serpent aujourd'hui encore hôte du foyer et ami des enfants dans certaines provinces, elle s'apparente au folklore grec (Ekhidna, fille de Kallirhoé dans la Théogonie d'Hésiode), scythique (IVe livre de l'Histoire d'Hérodote), pallava et cambodgien. Le conte si curieux de la « Reine des Serpents » est tout à fait caractéristique sous ce rapport, et mériterait peut-être d'être rapproché de certaines théories scientifiques modernes relatives à l'origine animale des végétaux. Qui sait si une étude approfondie de cette mythologie, demeurée vivante après six siècles de ferveur catholique, n'aiderait pas à résoudre certains problèmes historiques ou religieux, tels que la présence en Egypte prépharaonique, à Bouto, dans le Delta, d'une dynastie de « Bitis » avec, comme emblème, l'abeille lithuanienne « Bité » (« Les Premières Civilisations », Félix Alcan, Paris), où la transmission aux Dravidiens des mythes de l'Hyperborée, sources de la civilisation védique ?

O. V. L. M.

LE JOURNALIER ET LE BONHOMME MYSTERE

Il était une fois un pauvre hère de journalier qui, ayant femme et enfants à nourrir et ne trouvant pas de travail, tirait le diable par la queue en vivotant aux frais de la paroisse. Celle-ci finit par lui couper un beau matin jusqu'à l'ombre des vivres et l'infortuné, ne sachant plus où donner de la tête, s'enfuit du galetas qui abritait sa famille et courut droit devant lui, sans un liard sous sa vieille soutanelle de mouton, avec l'espoir de dépister la malchance ou de rencontrer la mort. A la lisière d'un bois, il aperçoit un petit vieux à la tête blanche, agenouillé sur la neige au bord de la route, et qui se signe à tour de bras devant une belle croix sculptée. Otant son bonnet, il se prosterne aux côtés du bonhomme et récite avec ferveur un Pater et un Ave. « Vous venez de demander à Dieu, je gage, du pain pour vos enfants ou le repos éternel pour vous-même, compagnon ? » Un peu surpris, le journalier considère attentivement le vieillard et se sent tout de suite gagné par le sourire qui éclaire son petit visage rond et rouge, assez semblable à une vieille pomme

d'api oubliée dans la neige. « Vous aviez l'air bien pressé, tantôt, mais pressé comme le vent qui ne sait pas trop où il court. Suivez-moi donc, vous ne le regretterez pas ». Les voilà qui s'engagent tous les deux dans la forêt. Des fourrés de plus en plus touffus et puis des bouleaux et des bouleaux, et des chênes et des chênes, et des pins et des sapins, à n'en plus finir, et un, deux, trois, quatre marécages lugubres traversés — les voici enfin au pied d'une belle colline, devant un de ces sites qui parlent à l'âme d'un tas de choses dont elle se souvient et ne se souvient pas... Ils la gravissent et trouvent à son sommet une petite table de bois blanc, toute vermoulue. « Vous allez me faire le plaisir d'emporter ce petit meuble, que vous mettrez dans votre cuisine. Chaque fois que la marmaille aura faim, vous n'aurez qu'à dire: petite table, le petit ventre est creux, pour la voir aussitôt plier sous les bouillons gras et les rôts, les gros poissons et les gelines, les goyères, les flans et les tartes, — et une bonne bouteille d'hydromel de Lithuanie ou de vin de France se montrera bien de temps en temps aussi, ajouta-t-il en enfonçant son coude d'un air réjoui et malin dans les côtes décharnées de son nouvel ami. Seulement — car, voyez-vous, il y a toujours un coquin de mais pour vous empoisonner les meilleures choses d'ici-bas, — seulement, dis-je, ayez bien soin de rentrer chez vous par le plus court et sans vous arrêter nulle part ». Le journalier re-

mercie le nabot chenu et file comme une flèche avec la petite table sur l'épaule. Après une heure de marche, les ténèbres le surprennent en pleine forêt. Il avance quand même à tâtons, parvient à se dégager du bruissant labyrinthe et aperçoit une lumière au lointain. Il y court: c'est une auberge. La fatigue et la peur l'emportent sur la prudence; il frappe, on lui ouvre; l'hôte et sa famille sont déjà à table. Il s'installe tout seul, tel un roi, dans un coin de la salle et prononce la formule magique en imitant la voix et l'intonation drôlettes du vieillard: petite table, le petit ventre est creux. Un magnifique souper apparaît tout fumant sur les vieilles planchettes dans de petits plats de porcelaine de Bohême embellis de grapillons de sorbe et de champignonnets rouges, bleus et jaunes merveilleusement peints. Du centre de la table émerge le goulot couronné de cire d'une puissante bouteille emprisonnée dans de la dentelle de temps par mesdames Aragne et Poudre. L'hôte, l'hôtesse, le garçon, la maritorne, tous les témoins du culinaire miracle furent transportés d'admiration au point d'en oublier le manger et le boire; et tandis qu'ils restaient là, bouche bée en tournant leurs pouces, Monseigneur dévorait noblement sans daigner leur accorder un regard. Quand Son Altesse s'alla coucher, l'aubergiste et sa femme coururent bien vite chercher au grenier une petite table qui ressemblait à s'y méprendre à celle du voyageur, la mirent à son che-

vet et enfermèrent sous les verrous, dans un réduit obscur, le précieux meuble magique. Le lendemain, lorsque le journalier, après avoir annoncé avec fierté aux siens sa mirobolante acquisition, ordonna à la fée de bois de montrer ses talents, celle-ci demeura sourde à ses injonctions comme à ses prières, et le pauvre homme eut à souffrir cruellement de sa propre déception ainsi que de celle de toute la maisonnée, laquelle se répandit contre lui en quolibets et en remontrances qui le laissèrent là tout penaud.

Le pauvre diable, à qui cette aventure fit perdre le peu qui lui restait de courage, ne trouva rien de mieux, pour calmer son chagrin, que de reprendre la route de l'exil. Il y avait à peine fait vingt pas, que le petit vieux de l'avant-veille l'interpellait malicieusement: « Ha ha! point n'est besoin être sorcier pour s'apercevoir que tout va bien! déjà on vous a une tout autre mine... Qui donc a dit que c'est le petit ventre qui gouverne le monde ? — « Voilà, ma foi, ce qui s'appelle parler de corde dans la maison d'un pendu, et d'ortolans au chevet d'un famélique ! » Et le pauvret de conter par le menu sa mésaventure. « Ne vous en faites pas, allez, on va tâcher de réparer le mal, retournons à notre colline ». Une surprise y attendait le journalier, car il y fut accueilli par un bêlement qui ne ressemblait en aucune manière au craquement d'un meuble, et provenait bel et bien d'une petite brebis qui ressemblait fort

à une grosse boule de laine. — « Vous n'aurez qu'à dire à la jeune personne que voilà: petite brebis, secoue-toi! il en tombera aussitôt toute une pluie de beaux angelots d'or à l'effigie de tous les rois de la Chrétienté. Seulement, prenez bien garde de ne vous arrêter nulle part en chemin ». Le journalier part comme un trait, mais tous les évènements de son expédition précédente se répètent de point en point: surpris par la nuit, le poltron se réfugie dans la même auberge, y fait un nouveau miracle, et rentre à la maison avec une brebis qui, n'étant pas la sienne, ne nourrit pas un traitre liard dans sa toison. D'où, comme bien l'on pense, nouvelles imprécations de la famille et grincements de dents comme le monde n'en avait point ouï depuis la destruction de Sodome et de Gomorrhe.

La victime du méchant aubergiste quitte pour la troisième fois sa maison, mais en jurant ses grands dieux qu'on ne l'y prendra plus et qu'il ne s'en remettra, dorénavant, pour sa délivrance, qu'à Dame Mort et à sa faux, uniques objets de son désir. — « Hé là, depuis qu'on a la bourse bien garnie, on fait fi des témoins de son malheur, n'est-il pas vrai ? — « Ah, c'est encore vous, s'écria l'infortuné en reconnaissant le vieillard. Ta, ta, ta, il n'y a pas de retournons à la colline, vous vous êtes moqué de moi deux fois, cela suffit ». — « Eh bien, cette fois-ci, c'est moi qui vous recommande de vous arrêter pour la

nuit chez votre brigand d'aubergiste... Quand je vous aurai montré le troisième présent que je me propose de vous faire, vous comprendrez bien pourquoi. Allons, quelques pas encore, nous voici au sommet ». Et le petit vieux va chercher un sac caché dans un buisson, l'ouvre, en tire un formidable rondin, et remet le tout à notre vagabond ébahi. — « Quand vous arriverez à votre damnée auberge, vous soufflerez au gourdin enfermé dans son étui de toile: rondin, sortez, s'il vous plait. Et quand le bâton s'en sera donné à cœur joie — de quoi ? je ne vous le dis pas, vous le verrez vous-même — vous n'aurez qu'à lui dire de rentrer dans le sac. Allez, mon brave, et que Dieu vous bénisse ! »

Notre piteux héros reprend pour la troisième fois le chemin de l'auberge et il n'a pas plus tôt repris sa place accoutumée dans le coin aux miracles, qu'il ouvre le sac avec l'espoir d'en voir sortir le mystérieux bâton métamorphosé en andouille ou boudin. Mais vive fut sa surprise, et plus violent encore le saisissement des spectateurs, lorsque, la courroie déliée et prononcée la formule magique: rondin, sortez, s'il vous plaît, le gourdin bondit hors de sa prison en décrivant de vertigineux moulinets et s'abattit, pan pan! et en veux-tu, en voilà! et de bas en haut et de haut en bas! et en droite ligne et de biais! et en façon de main et en façon de pied! et en coup de corne de bique et en pluie et grêle de trique! et par derrière et par devant! ton-

nerres, éclairs et grand vent sur la tête, les épaules, le derrière de l'hôte, de l'hôtesse, du garçon, de la maritorne, du coupable et de l'innocent... « Grâce, grâce, hurlaient les fustigés, les flagellés, les moulus, les éclopés, grâce, grâce ! — et la grâce illuminative continuait de les aveugler d'une splendeur de trente six chandelles. Assez, assez ! on vous rendra et votre guéridon et votre mouton, mais, par pitié, arrêtez le bâton ! » — « Rondin, dans le sac ! » ordonna le journalier bafoué dont les yeux venaient de se dessiller mais qui, dans son bon cœur, trouvait le châtiment un tantet sévère. Le gourdin rentra dans son sac, on apporta la table et la brebis enchantées, et le mendiant de la veille devenu plus riche que tous les rois de Lydie ensemble, retourna triomphalement à ses pouilleux et grelottants pénates.

En le voyant apparaître une fois de plus avec un guéridon et une brebis, son acariâtre épouse, instruite par les expériences précédentes, fit les hauts cris et il s'en fallut de peu qu'elle ne lui jetât à la tête et le gigot qui restait du premier animal sacrifié, et l'unique pied encore sauf de la fausse table magique qui flambait dans la cheminée. « Ah, satané vaurien, godiche, bec-cornu, coquecigrue de malheur, tu vas voir ça ! » — « Papa, glapissaient de leur côté les enfançons, prends garde, petit papa ! maman a dit qu'elle t'en f...ait et sur le c... et sur la gueule ! » — « Ni sur l'un ni sur l'autre, se con-

tenta de répondre noblement le petit papa. Vous tous ici présents, ouvrez bien grands l'œil et l'oreille... Une, deusse, trois! Rondin, sortez du sac ! » Je laisse à de plus grands que moi — à qui donc, bonté du Ciel ! — mais, à Durand Alighieri, au grand Will, au divin Wolfgang de Francfort, à Villon, à tous mes Maîtres chéris, le soin de décrire l'averse de bouleau qui creva alors et fondit sur la malheureuse tout essouflée et endolorie sous le tablier et la cotte ramenés sur sa tête. — « Rondin, dans le sac! » La tempête s'apaise, femme et enfants s'essuient les yeux — et le magique papa aussi, car ce spectacle l'avait vivement ému. « Et maintenant, petiots, et toi, la mère, silence, et regardez-moi ça. Petite table, le petit ventre est creux ». O merveille! enfoncés, les Lucullus, les Alcibiade et les Amphitryon! Et au dessert, alors que disparaissait avec la dernière gorgée d'hypocras l'ultime perle néronienne fondue dans du vinaigre d'Egypte, Monseigneur le journalier fit signe à la brebis d'approcher... Mais il lui fallut renouveler son invite, car la grassouillette n'y voyait pas très clair, rapport à la laine qui recouvrait ses beaux et bons yeux ». Approchez, ma mie, approchez.. Et maintenant, petite brebis, une, deusse.... L'agnelle de Pâques, plus blanche que pâquerette, n'attendit pas la fin de la formule. Elle se secoua, et des centaines d'agnels d'or coulèrent sur le plancher en ruisselets, cascades et torrents de musique qui eussent

charmé l'oreille de l'autre Wolfgang, — du magicien omniscient et immortel de Salzbourg.

HISTOIRE DE LA VIEILLE QUI AVAIT DE LA MALICE A EN REVENDRE AU DIABLE

Dans un village vivaient un homme et une femme que la renommée, à vingt lieues à la ronde, avait proclamés jeunes époux modèles. Jamais le plus léger nuage n'avait obscurci l'horizon de leur amitié. Le Diable, qui séjournait dans la contrée sous la figure d'un botaniste allemand venu tout exprès pour étudier une variété samogitienne du Bolet Satan et de l'Amanite fausse golmelle, fut piqué au vif de rencontrer sur sa route une image aussi accomplie de la plus innocente félicité. S'introduire dans cet asile de la mansuétude et de la fidélité n'était qu'un jeu pour Maître Vokiétuks; (*) en devenir un des familiers était chose plus difficile, car le couple, assuré d'une certaine aisance, menait une vie fort retirée. Mais la piété fervente des deux époux fournit au Malin le prétexte re-

(*) « Allemand ». Nom lithuanien du diable.

cherché: s'appliquant à reproduire les dehors d'une pudeur timide et d'une touchante dévotion, il leur offrit d'agrémenter leurs veilles d'entretiens spirituels et de lectures édifiantes, exercices dont il s'acquittait à ravir grâce à une voix doucereuse et à une éloquence tout imprégnée d'onction. La scélérate manœuvre, entreprise à seule fin d'allumer entre les deux époux le brandon de la discorde, dura plusieurs mois. Notre homme opérait avec une extrême prudence et sans jamais s'écarter de la ligne de conduite éminemment scientifique qu'il avait tracée dans son esprit d'après ce qu'il croyait être le caractère de ses victimes. Je n'entreprendrai pas de décrire les mille subtilités qu'il imagina pour s'insinuer dans les bonnes grâces de l'accorte hôtesse tout en cherchant à réveiller, contre la coutume des galants ordinaires, les soupçons de son mari. Mais telle était la simplicité de nos villageois que les privautés auxquelles il arriva insensiblement prirent elles-mêmes couleur d'enjouement et d'espièglerie; jusqu'au jour, marqué sur le plan du stratégiste pour l'assaut final, où nos braves gens, embrassant d'un seul regard de leurs yeux dessillés toute l'étendue de sa perfidie, l'envoyèrent voler par la fenêtre d'un coup double de balai à la tête et de sabot dans le cul.

C'est sur cette importante partie du visqueux personnage que s'arrêta, lorsqu'il eut touché terre, le regard d'une antique chipie

qui traversait justement le lieu de notre action. Férue de magie — et de quelle magie ! aussi noire que le cœur de l'homme, — elle reconnut incontinent l'objet mignon qu'elle avait si souvent baisé sur le Brocken. « Eh quoi, c'est toi, mon bon drille, mon jeune maître de l'Emeraude perdue, mon gentil Prince de la Mouche, ma belle petite étoile du matin apparue au bout de la lunette du fondement, c'est toi, et dans quelle humble posture ! » — Et, faisant claquer trois fois sa langue: « Allons, quoi qu'y gna, petit vilain ? voulez-vous bien ne pas piailler comme ça et raconter vos petits malheurs à l'amie de votre grand'mère ? Hou hou hou ! Hoûoûh ! » Le Diable, qui à certaines formules de la salutation avait reconnu dans la mégère une initiée de haut grade, l'invite à s'asseoir à son côté dans les orties lépreuses où il était tombé. Il la troussa galamment, appliqua un bon soufflet à sa pauvre joue ridée de centenaire, toussa grassement, cracha par-dessus sa tête, et lui fit, dans un langage plein de concision et d'élégance dont il avait le secret, le récit détaillé de sa mésaventure. La vieille l'écouta dans un profond silence, et, lorsqu'il eut terminé, lui annonça le plus simplement du monde qu'elle se chargeait, pour une paire de gants et de brodequins de Sabbat en peau de nouveau-né saigné à blanc, de désunir l'infortuné ménage doublement coupable de tendresse conjugale et de lèse-diablerie.

L'heure et le lieu de leur prochaine rencontre fixés, le botaniste s'en retourna en clopinant à son auberge, et la mendiante alla frapper à la porte des deux époux.

« C'est pas pour dire, mais les maisons où mari et femme s'aiment bien, ça se reconnait tout de suite à un je ne sais quoi, » tel fut son remerciement pour l'obole qu'elle reçut de l'aimable villageoise. « Tenez, ces fleurettes à la fenêtre, ce napperon sur le buffet, ça ne vous a l'air de rien; eh bien, un regard de vieille maligne de mon acabit ne s'y trompe pas. Ha! ma petite, n'y a pas de quoi rougir, allez! Faut laisser jaser les envieux et puis remercier le bon Dieu, parce que l'amour, voyez-vous, n'y a encore que ça de vrai. Dites-moi donc, votre mari, c'est-y pas par hasard le fieu au gros forgeron de Labunava, là-bas tout au bout de la vallée? Eh ben, je l'ai connu quand il était pas plus haut que ça... Vous savez, pour ce qui est d'avoir de la mémoire, n'y en a pas deux comme moi. Il est vrai que nous sommes pays, et que je l'ai souvent fait galoper sur mes genoux... Hue! hue! vieille diablesse, qu'y m'faisait, ha ha! Car j'étais déjà pas ce qu'on appelle une jeunesse, loin de là! On croirait tout de même pas que je vais sur mes cent ans, pas vrai? Et ben, faut que je vous dise une chose. Quand on a vu ce que j'ai vu — ah ma pauvre petite — on ne doit pas garder son savoir pour soi, faut en faire profiter son prochain. Votre mari, il a comme qui dirait une ado-

ration pour vous; mais voyez-vous, là, sur le milieu de la tête il avait un cheveu blanc, et je crois bien qu'il l'a encore, parce que ces choses-là, ça ne s'en va pas, ça vous accompagne dans l'autre monde. Ne vous effrayez pas, mais c'est sûrement pas du bon Dieu que ça vient. J'ai pas voulu y toucher dans le temps, parce que ça ne me regardait pas. Mais maintenant qu'on est amis, je vous dois la vérité, pas ? Eh ben, à votre place... Vous avez compris. » — « A ma place, vous feriez quoi ? interrogea la pauvre jeune femme déjà un peu troublée. » — « A votre place, que je dis, je ne ferais ni une ni deux, je le couperais. Et pour l'empêcher de repousser, je le couperais à un moment où il ne s'y attendrait pas du tout. Car, vous savez, les choses qui viennent de là-bas — mieux vaut ne pas prononcer le nom d'ce pays-là, croyez-moi — c'est tenace, c'est comme la jalousie, c'est comme la lèpre... » — « Alors, comment feriez-vous ? » — « Eh ben, voilà. Je choisirais le moment où, interrompant son travail, et reniflant la marmite que vous venez de lui apporter, il se prépare à casser la croûte. Vous lui dites comme ça: et on n'embrasse pas sa petite femme avant ? Et puis, tout en lui caressant la tête sur vos genoux, vous sortez de dessous votre tablier votre grand couteau de cuisine — plus y sera grand, mieux ça vaudra,c'est,à ce qu'y parait,la fille à Hérode qu'a inventé ça, et l'autre aussi, c'te salope de Dalila — et voyez, c'est fait, le cheveu est

coupé, vous voilà tranquille jusqu'à la fin de vos jours... Et il vous aimera encore cent fois plus après... Allons, faut que je me sauve. A bon entendeur salut. »

Le jour suivant, de grand matin, la diablesse court aviser le mari de ce qui se prépare. « Voilà dix fois que je vous répète que tout ça, c'est des simagrées et des menteries — n'y croyez donc pas; elle en a trouvé un plus riche et plus beau que vous — à votre place, je me méfierais... » Le plus fidèle, le plus confiant des époux chassa en riant la folle et traita de billevesées ses prophéties sinistres. Et puis, sans le troubler outre mesure, l'affaire du botaniste allemand, qui lui avait toujours semblé singulière, prit tout à coup dans son souvenir une couleur qu'il ne lui connaissait pas, — d'abord un vert un peu froid et sale de Bolet Satan, ensuite un jaune cadavéreux d'Amanite fausse golmelle... Cœur de l'homme, tête de l'homme, depuis quand, dites-moi, êtes-vous ce frère et cette sœur ennemis ?

Quand le soleil répandit sur la campagne sa grande bénédiction de midi, la petite villageoise prit sur le fourneau le pot où fumait la bonne soupe, l'enveloppa dans un linge et se dirigea vers le champ où travaillait son mari.

Tout se passa comme l'avait ordonné la diablesse, jusqu'au moment où la tête du malheureux moissonneur vint se poser sur les genoux de sa tendre épouse. L'homme

plein de confiance riait intérieurement des inquiétudes à demi inconscientes et des soupçons irraisonnés de sa naissante jalousie de grand enfant; il avait interrogé le visage calme et beau de la femme et y avait reconnu le signe muet d'une sainte attestation. Reste de méfiance instinctive de simple ? Gaminerie d'amoureux gâté ? je ne le saurais dire; toujours est-il qu'à l'instant où sa tête tomba dans le giron drapé du gros tablier bleu, il ferma les yeux comme pour s'abandonner au sommeil. Quand il les rouvrit, un grand couteau brillait aux feux du zénith ainsi qu'une faux au dessus de sa tête. Il se redressa brusquement, saisit son épouse-enfant à la gorge, et, dans le terrible silence de la fructification du monde, la laissa retomber morte dans l'herbe poudreuse et droite.

« C'est du très choli travail, une très pelle expérience dans le domaine de la suggestion, je suis très, très content, fous êtes une maîtresse femme, Montame, » dit le Diable en tendant à la sorcière les gants et les brodequins de Walpurgis au bout d'une longue pincette... Voilà votre salaire, seulement je fous brie de ne pas approcher, parce que fous êtes beaucoup plus maufaise que moi et que fous me faites peur. » — « Eh va donc, 'spèce de Herr Professor, retourne au Brocken, ou plutôt non, tiens, va à Tubingue faire le pédant » se contenta de répondre, en riant aux éclats, la vieille.

LE STATUAIRE

L'EVEQUE ET LES DOUZE APOTRES

Un jour, un Maître statuaire étranger fut mandé par un évêque à Vilna pour orner la cathédrale de cette ville d'une représentation des douze apôtres. Le prélat, talonné par une cérémonie d'apparat qui se préparait dans son église, donna au sculpteur une année à peine pour achever son ouvrage. On tomba d'accord sur un prix de trois mille ducats et l'artiste, après avoir choisi lui-même ses bois dans la forêt de Bielovéje, attaque joyeusement la délicate et blonde substance. L'évêque, ami passionné des arts, visitait presque chaque jour l'atelier. Un large hanap plein de Tokay dans une main, dans l'autre un vaste mouchoir à ramages avec quoi il épongeait sa face, Monseigneur se délectait aux facéties du Maître comme aux transports où le jetaient les progrès ici d'une tête, là d'une jambe, et plus loin d'un dos ou d'un bras. La femme du statuaire, fort avenante et passablement délurée, prenait part à ces entretiens et y faisait étalage d'une connaissance du corps

masculin qui en disait long sur l'intérêt qu'elle y prenait. L'année tira à sa fin et sur les douze apôtres neuf seulement étaient prêts à affronter le regard de Sa Majesté et de la Cour. Le prélat, qui se trouvait alors à Druya, dépêchait courrier sur courrier au pauvre sculpteur affolé pour le tenir en haleine, lui annoncer son retour imminent, et le menacer des foudres de l'Eglise et de la disgrâce du Prince en cas de retard dans la livraison.

« Vous qui êtes ce qui s'appelle une vraie fille d'Eve, — dit un jour l'imagier à sa femme, — que feriez-vous, je vous prie, à ma place ? Il ne nous reste plus qu'une malheureuse huitaine et je défie le diable en personne de me fabriquer, même avec votre précieuse collaboration, trois apôtres en un espace aussi court. » — « Si vous connaissiez le diable et les dames, lui répondit la luronne, vous vous garderiez bien de tenir pareil langage, qui me semble, sauf votre honneur, tout au plus digne du malheureux cornard que vous êtes. Voilà bientôt dix ans que nous sommes mari et femme, et je vous trouve tout aussi simplet qu'au premier jour. » — « Il y a du vrai dans ce que vous dites, j'en conviens; mais un bon conseil vaudrait mieux que toutes ces coquecigrues qui ne sont guère de saison. Que faire, mordienne, que faire? » — « Un petit voyage, Monsieur. Cela vous distrairait et me permettrait de vous tirer d'embarras. Que diriez-vous si, à votre retour, vous trouviez au logis les trois saints

qui vous donnent tant de tourment ? » — « Je dirais en toute vérité que je vous ai toujours soupçonnée capable d'en faire damner trois fois ce nombre, Madame. » Et, sur cette saillie d'un goût détestable, notre Pygmalion poudré et musqué fit la pirouette et courut prendre la diligence.

Ceci se passait à une époque où les Moscovites n'étaient pas encore les maîtres de la Lithuanie, mais où leur Messaline, prétextant l'anarchie honteuse qui régnait dans le royaume voisin gouverné par son greluchon, commençait à prendre pied dans le malheureux pays. Les Mongols de la Moskova et de la Néva traînaient à leur suite toute une nuée d'aumôniers orthodoxes. Parmi ces derniers se trouvait un pope revêtu d'une dignité éminente et qui se consumait pour la belle épouse du statuaire de feux dévorants. Le galant n'eut pas plus tôt appris le départ de l'écervelé époux, qu'il adressait à notre gaillarde un poulet où la violence de l'amoureux délire trouvait son expression la plus fidèle dans l'estimation de la valeur marchande de ses appas. Eblouie par la magnificence asiatique de cette offre, la gourgandine, qui avait en outre un projet en tête, promit à son céladon de couronner le soir même, à neuf heures, sa flamme. Elle remettait la plume dans l'écritoire, lorsqu'un autre billet galant, de la main du vicaire du pope, venait lui brûler les doigts. « Je vous recevrai ce soir à dix heures, » telle fut la laconique réponse de la

déesse. Enfin, à la tombée de la nuit, le jeune chantre vint en personne solliciter la même faveur. Elle eût été bien aise d'essuyer son feu le premier, à cause de sa jeunesse et de son ardeur. Toutefois, fidèle à ses engagements autant qu'à l'ordre prescrit par la hiérarchie, elle se résigna à laisser se morfondre jusqu'à onze heures le jeune psalmiste et son éloquente cithare.

Le coucou de la pendule en était à son neuvième appel, lorsque le pope, sur l'ordre exprès de la drôlesse ennemie de tout voile, apparaissait nu comme la main dans sa ruelle. La première escarmouche venait à peine de prendre fin, quand un coup dans la porte fit tressaillir l'heureux vainqueur. « Ciel, c'est mon mari » lui souffle à l'oreille la coquine; courez vite vous cacher dans l'atelier attenant. » Elle le poussa elle-même dans le réduit où les neuf apôtres dressaient leurs silhouettes immobiles dans un clair-obscur impressionnant. « Placez-vous à leurs côtés et faites le dixième. » Le pope, plus mort que vif, s'empressa d'obéir à son injonction. Elle retourna aussitôt dans sa chambre et ouvrit au vicaire, Dès que celui-ci eût sacrifié aux grâces, un nouveau grattement se fit entendre à l'huis, et le jeune homme courut prendre rang auprès des dix apôtres dans le retrait voisin. Le pope reconnut son vicaire; la frayeur le mua du coup en véritable statue. Le beau chantre adolescent grimpa à son tour à l'assaut, et ce dernier combat fut un peu

plus long que les deux autres, car le cœur y eut peut-être son petit mot à dire. Mais un nouveau bruit finit par se faire entendre à l'entrée; le chérubin sauta dans l'atelier, et lorsque l'apostolique compagnie fut au complet, le statuaire, tout heureux de retrouver ses pénates, se glissa dans l'alcôve et salua gracieusement sa tendre moitié. Celle-ci le fit aussitôt asseoir sur la couche conjugale, lui conta avec force détails piquants ce qui venait de se passer, lui glissa dans le jabot les roubles d'or, prix de sa complaisance, et l'attira finalement dans ses beaux bras pour le remercier de lui avoir obéi comme de coutume, pour son plus grand bien et sans qu'il en coûtât trop à son honneur.

Or, l'aimable créature avait combiné toute cette affaire de manière à la faire coïncider avec le retour de l'évêque. Le sculpteur folâtrait encore avec son légitime modèle, quand la grosse voix de Sa Grandeur éclata tout-à-coup dans l'antichambre. Les deux époux n'eurent que le temps de se draper dans les rideaux arrachés à leur couche. « Mes apôtres sont-ils prêts ? Vous n'avez pas oublié, j'espère, que c'est demain le grand jour ? Les officiers de la Maison du Roi occupent déjà le château, on n'attend plus que Sa Majesté, et moi-même, je passe la nuit à la cathédrale. » — « Tout est prêt, Monseigneur, les douze apôtres, et surtout les trois derniers-nés, brûlent de vous présenter leurs

devoirs. » Et le roué courut ouvrir à deux battants la porte de l'atelier.

Ne se sentant pas de joie, l'excellent prélat, suivi de l'infatigable maîtresse du logis, fait aussitôt trois pas en avant et s'arrête dans l'embrasure, frappé de la beauté étrange du spectacle qui s'offre à sa vue.

La lune sortait justement d'une mer à la fois houleuse et immobile de grands nuages et par la baie ourlée de paysages de givre, elle versait sur le galetas, où régnait un antique et poudreux désordre, sa persuasive et sainte clarté. Toutes choses apparaissaient baignées d'un mystère et d'une paix de vigile;c'était une de ces nuits comme il n'en éclôt qu'au ciel de la Lithuanie, pur et pieux berceau des mythes orphiques transplantés, dans la profondeur des âges, en Thrace, en Crète et à Délos. La neige des clochers de cent églises scintillait dans ce formidable et muet carillon de soleils et de nébuleuses, où celà qui n'était pas encore l'appel articulé de Delphes et d'Eleusis se mariait à la maturité sereine et impérissable du Verbe chrétien, de la puissante voix de l'accomplissement suprême, irrésistible, universel.

« Pistolet de bois ! s'exclama le bon évêque devant la beauté des douze apôtres recevant en silence la bénédiction hivernale et nocturne, — pistolet de bois! Ils sont admirables ! ah, mon cher Maître, vous vous êtes surpassé! Et vous aussi, Madame, je vous dois mille grâces pour avoir si bien secondé votre

époux. Il y en a un surtout — et il avançait pour mieux dévisager le prêtre schismatique défaillant d'épouvante — celui-là, tenez ; quelle vie! quelle vérité! Vite, une lumière, que je l'examine au jour! ». On alla chercher un flambeau. Fous de terreur, les trois popes rompent les rangs et, au risque de se casser le cou, se jettent par la fenêtre. — « Pas de lumière, surtout pas de lumière, cré coquin! » hurla l'évêque; les autres f...aient le camp, eux aussi ! »

Trop fin et trop charitable pour chercher à élucider une aussi étrange affaire, Monseigneur fit porter les neuf apôtres sédentaires à la cathédrale, et, le lendemain, présenta en grande pompe et sans leur marquer la moindre froideur, l'excellent artiste et son épouse à Sa Majesté le beau Stanislas, Roi philosophe. On devine ce qui résulta de cette entrevue.

LE CHAT, LE COQ ET LE RENARD

Il étoit une fois un Chat et un Coq. Unis par le tendre lien d'une amitié déjà ancienne et instruits par l'expérience à ne faire que peu de cas de la vie selon le siècle, ils prirent le parti de fuir le monde et de renoncer aux vains avantages que leur procuroient leurs talens et leur naissance. Ayant fait la découverte d'un coin de forêt orné de tous les agrémens que peut offrir une retraite rustique, ils y bâtirent une hutte qui reçut quelques rares objets indispensables à leur nouvel état. Le Coq avoit embrassé dans sa jeunesse la carrière des armes; le Chat, qui jouait fort agréablement du violon et composoit des sérénades, étoit en outre habile chasseur et accomodoit lui-même, en maître-queux consommé, les viandes dont le garde-manger étoit abondamment fourni par ses soins. Quelque étrange que pût apparoître cette vie à des yeux fascinés par le faux éclat du monde, nos amis y trouvèrent du premier jour mille sujets de s'applaudir de leur résolution. Le Chat, après avoir dormi la grasse matinée, s'en alloit battre les fourrés; et, sans peut-

être y mettre aucune intention blessante à l'endroit des mérites dont se piquoit le Coq, vrai foudre de guerre, il ne quittoit jamais l'ermitage sans lui recommander la plus grande circonspection. « Et surtout, Monsieur le Capitaine, lui disoit-il en manière d'adieu, n'ouvrez jamais l'huis à personne, quelque raison que l'on avance pour se faire admettre. » Le Coq ne laissoit rien paroître du dépit qu'il en ressentoit, mais dans son for intérieur, il trouvoit singulièrement outrée la sollicitude dont il étoit l'objet; tant il est vrai que nos plus chères affections ont elles-mêmes à faire tête aux assauts de notre vanité. Les deux amis goûtoient depuis quelques mois ces innocens plaisirs, quand un jour un certain Maître Renard, homme retors à qui sa charge de Procureur du Roy servoit surtout à couvrir plus d'un méfait, vint gratter à leur porte, attiré sans doute par les richesses du Coq, qui, fidèle sur ce point aux antiques mais vaines traditions de sa race, étaloit encore avec insolence sur sa personne tout l'or et toutes les pierres précieuses qui lui venoient de ses ancêtres. Notre Capitaine étoit seul, occupé de construire avec des graines répandues sur le carreau quelque figure de bastion ou de fortin. Ayant fait décliner au visiteur ses titres et qualitez, il tira le loquet en marmottant tout guilleret dans son jabot : « Voyons un peu ce que nous veut ce robin. » La porte cependant ne fut pas plus tôt ouverte, que le Procureur, sautant à la

gorge du Capitaine et lui assenant force coups d'un bâton noueux qu'il cachoit sous sa robe de magistrat, l'entraînoit tout endolori et ébahi dans une direction qui ne pouvoit être que celle de son repaire. « Monsieur de Raminagrobis, (*) à moi , à moi, crioit l'infortuné. La Nymphe Echo, dont la grotte étoit fort voisine du théâtre de ces évèneniens, entendit l'appel et en porta les dernières notes jusques à l'oreille du Chat. Celui-ci accourut; hélas! déjà l'antre de Thémis se refermoit sur le ravisseur et la proie. Embrassant d'un coup d'œil rapide la situation, et imposant silence au tumulte qu'elle suscitoit dans son esprit, Monsieur de Raminagrobis se campa devant l'entrée du coupe-gorge et, tirant de l'étui l'instrument qui charmoit ses loisirs et ne le quittoit jamais, il attaqua avec fureur son grand air : « Le premier est Lukosiukas, le deuxième est Tamosiukas, l'une se nommoit Masiuluké, et l'autre Diduliuké. » Attiré par ces accens mélodieux, le fils aîné de Maître Renard entr'-ouvre le vantail et sort la tête. D'un coup de son archet, Monsieur de Raminagrobis la fait rouler toute sanglante à ses pieds. « Le premier est Lukosiukas, le deuxième est Ta-

(*) Les noms en is comme ceux en as se rencontrent fort fréquemment chez les Lithuans. L'ami lecteur pourra s'en convaincre quelques lignes plus bas.

mosiukas, l'une se nommoit Masiuluké, et l'autre Diduliuké. » Juste ciel! voici le tour du puîné. Son lamentable chef va rejoindre dans l'herbe empourprée celui de son déplorable frère. Le funèbre archet attaque derechef les cordes; les jeunes de La Renardière quittent l'un après l'autre leur abri; l'un après l'autre, l'inflexible Monsieur de Raminagrobis les sacrifie à sa chère Euterpe. Enfin Maître Renard apparoît lui-même, reçoit le coup fatal et restitue aux divinités souterraines une vie souillée de blasphèmes et de crimes. Le Chat et le Coq s'en retournent à leur asyle, non sans emporter sur leurs épaules un rôti que ces cruels évènements n'empêchèrent point de parvenir à parfaite cuisson. (*)

(*) Il nous a semblé divertissant de mêler, contre notre coutume, aux grâces champêtres de ce petit conte quelques ornemens qui ne laisseront pas d'être goûtés de la Cour et de l'Académie. Ils nous paroissent, au demeurant, assez appropriés à la condition des personnages, qui sont tous gens de qualité.

LE TRESOR

Il y avait une fois un homme et une femme qui toute leur vie durant avaient été poursuivis par la malchance et que l'âge et les infirmités finirent par jeter dans une profonde misère. Ils vivaient dans le bon vieux temps où le manant était corvéable et taillable à merci, et ils avaient en outre le malheur d'appartenir à un homme de petite noblesse qui pressurait son hameau de sept ou huit feux pour s'offrir, les dimanches et fêtes, le divertissement d'aller à la messe dans un tapecul attelé de trois haridelles chauves et cagneuse. Les vieillards s'étaient accoutumés de longue main à faire deux parts égales de leurs soucis et de leurs peines; toutefois, Jonukas, qui n'arrivait pas à se défaire de la détestable habitude de méditer sur sa destinée, était beaucoup plus à plaindre qu'Onuté dont les propos abondants ne portaient pas la plus légère marque d'une pensée. Notre homme, qui ne possédait en propre qu'une bicoque branlante, était attaché à la gentilhommière dans un double emploi de forestier et de garde-pêche; mais comme il n'y

avait, sur toute l'étendue de la seigneurie, qu'un maigre bosquet, rendez-vous des corbeaux de la province, et pas la moindre trace d'eau, le salaire de Jonukas, sans participer de la nature purement idéale de ses fonctions, était cependant mesuré à leur utilité et consistait principalement dans le privilège dont jouissait sa femme de fureter dans les cuisines en quête de rogatons. Que l'on ne se hâte cependant pas de conclure que Jonukas vivait dans l'oisiveté. Extérieurement honorifiques, ses deux emplois revêtaient dans le privé un caractère éminemment actif; car il se livrait au braconnage dans les forêts et sur les eaux des seigneurs voisins.

Un jour, en enterrant dans le Bocage-aux-Corbeaux un vieux chat compagnon de ses mélancoliques veillées, le pauvre diable heurta de sa pelle un objet qu'il prit d'abord pour une pierre mais qui en réalité était une marmite de fer large et profonde, remplie jusqu'aux bords de belles monnaies à l'effigie des très-anciens Grands-Ducs. La joie que lui donna cette découverte fut des plus vives mais d'assez courte durée, car le trésor était trop considérable pour qu'il pût l'emporter tout seul, et il comprit incontinent qu'il lui faudrait s'ouvrir de sa trouvaille à sa vieille babillarde de femme. Incapable de s'arrêter à aucune détermination, il alla au plus pressé, remit le vase dans le trou, déposa à son côté la dépouille mortelle de son ami, recou-

vrit le tout de terre, et retourna tranquillement à ses travaux.

Il dirigea d'abord ses pas vers l'endroit de la propriété voisine où il avait coutume de tendre ses lacets, lacs, panneaux et autres pièges, et eut le plaisir de constater que l'un de ces engins renfermait un lièvre énorme et dodu. Continuant sa tournée, il s'arrêta ensuite, au milieu d'un site fort agréable, à un coude de la rivière muni par ses soins de toutes sortes de sennes, sennettes, nasses et autres filets dont l'un offrit à sa vue charmée un splendide brochet, fougueux et luisant. Enchanté d'une matinée aussi fructueuse, il alla s'asseoir à l'ombre d'un saule et se préparait déjà à tirer de sa besace un morceau de pain et de fromage, quand tout-à-coup, laissant échapper de ses mains tous ces objets et se frappant le front d'un air inspiré, il lança aux échos de la forêt et de la rivière ce simple mot : j'ai trouvé !

Il se leva, en proie à la plus vive agitation, s'approcha des animaux captifs, les tira de leur prison, puis les y renferma à l'instant même, mais en dépit de tout bon sens et à l'inverse de l'ordre naturel des choses; car il plaça le lièvre dans le filet de pêche et le brochet dans le piège qui lui servait à prendre les hôtes des bois.

En traversant la bourgade voisine, il acheta enfin tout ce qu'il y put trouver de gros sel.

Ces mystérieuses opérations n'empêchèrent

pas le soleil de se coucher comme à l'ordinaire. Dès que la nuit fut venue, Jonukas ensemença de sel la courette de sa maison puis se rendit chez Onuté pour lui faire part de sa découverte du trésor.

Munis d'une lanterne sourde, les deux vieillards se mirent en chemin. C'était le premier quartier de lune; il ne tombait du ciel qu'une clarté incertaine qui prêtait aux objets les plus inoffensifs un aspect effrayant propre à jeter le trouble dans une âme moins superstitieuse que celle de la vieille. On s'arrêta d'abord dans la forêt et l'on y trouva le brochet dans le piège. On alla ensuite au bord de l'eau. Le filet fut retiré des ondes, et l'on y aperçut un lièvre. Jonukas observait sa femme du coin de l'œil; mais ces prodiges qui n'eussent pas manqué de surprendre le diable lui-même, paraissaient ne faire aucune impression sur l'esprit pourtant craintif d'Onuté.

Le vieux conduisit enfin son épouse au bocage où dormait le trésor. La précieuse marmite fut retirée pour la seconde fois de terre, on y mit le chat après avoir fait couler l'or dans un sac, ensuite de quoi, ployant sous le faix merveilleux, nos deux amis reprirent le chemin de leur demeure.

Ils avaient fait quelques pas à peine, quand des veaux qui paissaient dans ces parages se prirent à beugler de si lamentable façon qu'Onuté, qui avait l'oreille dure, demanda en tremblant à son mari d'où venait cette

voix humaine et si elle ne présageait pas quelque malheur. Jonukas répliqua avec un haussement d'épaules qu'elle la connaissait bien, puisque c'était celle de leur va-nu-pieds de seigneur à qui ses paysans révoltés administraient une correction sur le perron de son manoir.

Au premier rayon du jour, le forestier garde-pêche se traîna comme à l'ordinaire vers la noble demeure de son maître pour y prendre les ordres d'un intendant famélique que les jours de grand cérémonial voyaient se métamorphoser en maître-queux. De retour à sa masure et trouvant Onuté encore au lit, il lui adressa cette semonce : « Il faut vraiment que vous ayez perdu l'esprit, ma pauvre vieille, pour dormir quand toutes les ménagères du hameau remplissent leurs sacs de la grêle miraculeuse tombée cette nuit. » La malheureuse femme se lève, va à la fenêtre, aperçoit la cour toute blanche de sel. Sans proférer une parole, elle saisit un sac et une pelle et se met bravement au travail, comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde, bien qu'assez peu fréquente, à vrai dire, sans doute à cause de la malice des hommes.

Encore que la langue lui démangeât plus fort que jamais, la pauvre créature, effrayée par les menaces de son mari, se résigna pendant quelque temps à garder l'extraordinaire secret. Mais ni sa discrétion, ni le soin jaloux que prit Jonukas de dissimuler à tous

les yeux le changement qui s'était accompli dans sa fortune, ne purent empêcher le hameau et la gentilhommière d'avoir vent de quelque chose d'inusité, car la simple acquisition chez le colporteur juif d'un fichu, d'une tabatière ou de bésicles y suffisait largement pour tenir en haleine la rumeur publique. Assaillie de toutes parts de questions insidieuses, la pauvre Onuté finit par trahir son serment et le dur et cupide gentillâtre dont les droits s'étendaient sur tous les produits visibles et cachés de sa terre, manda un beau matin le forestier garde-pêche et son épouse au castel.

Le juge et l'assistance firent cercle autour des prévenus et le nobliau procéda selon toutes les règles prescrites par le droit féodal à un interrogatoire fort long qui se terminait par les questions précises suivantes : « Oui ou non votre époux et maître a-t-il découvert un trésor en un lieu dit Bocage-aux-Corbeaux ? » — « Non », fut la réponse tranchante de la vieille. — « Cependant, vous en avez rebattu les oreilles à tous nos amés et féaux, sans compter les serfs et serves de nos hauts et puissants frères et voisins. » La tremblante Onuté continua de nier jusqu'au moment où la main menaçante du jardinier-exécuteur des hautes œuvres brandit les verges de bouleau. « Eh ben oui, je l'ai dit, là, et puis après ? C'était pas vrai, peut-être ? » Le seigneur justicier se tourna vers Jonukas. — « Tout ça, c'est des contes à dormir de-

bout, s'écria le forestier garde-pêche. Des sornettes, que je vous dis. Vous voyez bien que la vieille a la tête fêlée. Si elle est si sûre que ça d'avoir déterré un trésor, qu'elle vous dise donc quand et comment la chose s'est passée. » A ces mots, toute la fureur d'Onuté se retourne contre Jonukas. « C'est-y pas malheureux, non, mais je vous le demande, vociféra-t-elle, le poing tendu vers son époux; comme si c'était pas assez pour une pauv' vieille d'être traînée devant Pilate, voilà que son homme vient encore en faire un objet de risée à la face du monde ! Mais attends un peu, vieux mécréant, j'vas te rafraîchir la mémoire. Vous tous, ouvrez l'oreille et dites-moi si c'est pas la vérité qui parle par ma bouche. Sur mon âme et conscience, donc, c'était le soir où qu'on a trouvé le brochet dans le panneau et le lièvre dans le filet de pêche. Ha ha! regardez-le un peu, il ne s'attendait pas à celle-là! Et c'est pas fini. Après, on a mis le chat crevé dans la marmite. Qu'as-tu à répondre à cela ? hé, vieux malin? Et puis, on a ramassé le sel de cuisine qu'avait grêlé c'te nuit-là sur tout le pays. Et vous croyez peut-être, Monseigneur, que c'est tout? Vous ne vous rappelez pas certain soir où vous avez beuglé comme un viau parce que l'on vous écorchait le derrière sur le perron ? »

En réponse à ce fougueux discours, Jonukas se contenta de porter l'index à son front. Toute l'assistance imita instinctivement ce

geste. Le jardinier-bourreau jeta la folle à la porte et ce fut la fin du procès.

Quelques jours plus tard, le vieux et la vieille déguerpirent sans tambour ni trompette et allèrent finir leur vie dans la paix et l'aisance quelque part du côté de Vilna, mais on n'a jamais su bien exactement où .

LA MARRAINE

Il était une fois un pauvre homme et une pauvre femme qui cherchaient en vain du travail et priaient jour et nuit le Ciel de leur venir en aide. Et qu'arriva-t-il ? Le Ciel leur fit cadeau d'un petit enfant. La joie qu'ils en ressentirent ne les empêcha point d'échanger quelques réflexions. — Que faire à présent? Qu'allons-nous devenir ? disait le père. — Nous voilà sur la paille, soupirait la mère. Comment, sans un rouge liard en poche, baptiser l'enfant ? — Ils se mirent cependant en quête d'un parrain et d'une marraine. Mais, bien que pauvreté ne soit pas vice, tous les voisins déclinèrent l'honneur.

Un matin, le jeune père sortit plus tôt que de coutume à dessein d'inviter au parrainage le premier homme et la première femme qui se présenteraient à sa vue.

Il rencontre d'abord un homme. — Tope ! fut la réponse laconique de l'inconnu. Le parrain trouvé, il fallait encore découvrir la marraine. Une jeune femme d'une apparence agréable et modeste sort d'un cimetière. Elle

accueille la requête avec un oui timide accompagné d'un sourire des plus gracieux.

Le jour du baptême venu, le parrain frappe à la porte de la chaumière avec un pain de six livres et une bouteille aux trois quarts pleine dans sa besace. Mais, l'instant d'après, la marraine fait son entrée chargée de présents et suivie d'un nombreux cortège.

Jamais on n'assista à pareille fête dans le hameau. Après le festin qui couronna ce beau jour, chacun s'en retourna chez soi et la marraine demeura seule avec les jeunes époux et l'enfant.

— Je ne sais, en vérité, comment vous témoigner ma reconnaissance, dit-elle en rougissant. Votre confiance et votre bonté me sont allées droit au cœur. L'aimable cérémonie où j'ai tenu un rôle si charmant et... et si peu fait pour moi... m'a émue plus que je ne saurais dire.

— Ah, Madame, c'est nous, c'est nous seuls qui devrions être confus de toutes les grâces dont vous nous avez comblés. Croyez-le bien, chère Marraine, notre gratitude ne saurait finir avec cette vie...

— La vie, la vie! — balbutia la marraine avec un sourire d'une douceur extrême mais qui découvrait un peu trop ses dents, qu'elle avait d'ailleurs fort belles.

— Eh quoi, Madame, se peut-il que, malgré votre jeunesse, vos charmes et la libre condition dont vous paraissez jouir, une secrète mélancolie...

— Plût à Dieu qu'elle fût secrète! murmura la jolie marraine en baissant les yeux. Il me suffira de me nommer pour que tout secret s'efface entre nous. Je suis la Mort.

— Madame...

— Paix, paix, mes bons amis. N'ayez nulle crainte, du moins pour l'instant présent, ou plutôt celui qui vient, — car l'autre est déjà passé, observa-t-elle avec un soupir.

— Nous sommes de pauvres hères, Madame. Le lien qui nous rattache à la vie est bien ténu...

— Eh oui, je le sais... Mais mon destin est d'être redoutée et haïe, et l'angoisse et l'inimitié naissent de mes bontés comme de mes rigueurs. Vous me maudirez bientôt, car je vous apporte gloire, honneur et richesse, trois choses qui, par l'amour immodéré du monde qu'elles engendrent, font des morts de la plupart des vivants...

— Gloire, honneur, richesse? Ah, Madame, comme nous avions raison de ne pas vous redouter et de soupirer après vous !

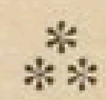
— Hélas, mes bons amis, le poison agit déjà! Mais, encore un coup, éloignez toute crainte. Pour épargner à votre âme une destinée trop sévère, je veux que cette gloire, cet honneur et cette richesse soient la récompense d'un labeur honnête et profitable.

— Parlez, Madame. C'est bien contre notre gré que nous avons si longtemps chômé.

— Fort bien. Voilà donc ce que je propose, susurra la marraine en inclinant un peu

son minois pâlot vers le jeune époux. Vous allez revêtir la robe et le bonnet du médecin. Quand vous serez chez le malade, j'apparaîtrai, pour vous seul, cela s'entend, tantôt au chevet et tantôt au pied du lit. Si c'est au chevet, le pauvre diable n'aura qu'à faire son testament. Mais si c'est au pied, vous pourrez lui annoncer une guérison certaine. Doué d'une clairvoyance aussi infaillible, vous détrônez en peu de temps les hommes de l'art les plus réputés et je vous vois déjà administrer votre ipéca et vos clistères à tous les financiers et à tous les chefs spirituels et temporels de ce monde.

Ayant remis ses mitaines et fait la révérence, la petite marraine se dirigea vers la porte en trottinant.



Il ne fut bientôt bruit, sous les lambris dorés comme sous le chaume, que de l'avènement, à l'horizon de la science, d'un astre nouveau dont les rayons bienfaisants éclipsaient toutes les gloires médicales présentes et passées. Un seul regard (et pour cause) suffisait au jeune docteur pour prononcer un verdict qui rallumait l'espoir dans l'âme des testateurs ou celle des légataires. Et ce qui le faisait surtout bien voir du public, c'était, en dépit ou peut-être en raison même du trouble qu'elle suscitait, l'extrême franchise qui éclatait dans ses paroles et dans ses actions. Avec lui, c'était toujours oui ou non ;

dans le premier cas, il s'asseyait au chevet du malade et le rendait à la vie; dans le second, il prononçait une parole charitable et montrait les talons, béni des héritiers et admiré des affligés.

Une si belle probité unie à une habileté sans égale ne laissa pas, après quelques mois de pratique, de procurer à notre homme tous les agréments d'une conditions modeste mais respectable. Toutefois, le démon de l'orgueil et de la cupudité se glissant dans son cœur, il eut tôt fait d'attribuer ses succès à son seul mérite, qu'il lui tardait de faire éclater à la Cour d'un de ces potentats dont lui avait parlé sa libérale et singulière associée.

L'occasion si impatiemment attendue se présenta enfin. La fille aînée du Grand-Duc régnant tomba malade et le souverain fit mander notre oracle au Château. Il y court et trouve Dame Mort installée au chevet de la princesse. Il supplie la commère de changer de place et de ne pas s'opposer à une guérison dont il attendait un si grand profit. Mais pour toute réponse, l'espiègle, dans un charmant sourire, se contenta de montrer ses trente deux dents. L'émule d'Esculape eut alors recours à la ruse : il fit venir un lit tournant, et quand l'importune se plaçait au chevet, il lui suffisait de presser un bouton pour la renvoyer aux pieds de la malade. Ce petit jeu finit par lasser la bonne marraine; elle s'éloigna pleine de dépit et, quelque

temps après, notre docteur quittait à son tour le palais, tout enflé de sa victoire et caressant sous sa robe une bourse bien garnie.

Il venait à peine de prendre place à table en face de sa femme et de son enfant, lorsqu'un petit coup sec se fit entendre à la porte : c'était la bienfaitrice qui venait embrasser son filleul. Après qu'elle lui eût prodigué mille cajoleries et fait honneur à l'excellent repas, elle tira le docteur à part et lui conseilla de se mettre au lit, « pour réparer, dans un éternel repos, dit-elle, l'effet déprimant des veilles récentes. » L'infortuné, qui pensait à tout autre chose qu'à un délassement de ce genre, fit, cette fois-ci encore, tant et si bien qu'il obtint de sa jeune et belle protectrice trois jours pour se faire faire un cercueil digne d'un médecin aussi réputé. Le meuble fut exécuté selon ses plans et ses instructions, et lorsqu'on le lui apporta, il s'y coucha sur le ventre, contrairement à tous les usages reçus. « Je ne peux vous endormir, Monsieur, lui dit la marraine, que si vous prenez une attitude décente et plus conforme à vos propres aises. » La malheureuse victime s'étendit sur le dos, mais les mesures du cercueil étaient si bien prises que la position nouvelle ne permettait pas de le fermer. Après une heure ou deux de travail, la Mort, impatientée, commanda au Docteur de se lever et prit sa place pour lui montrer comment il s'y devait tenir. Le rusé ne l'eût pas plus tôt aperçue en cette posture, qu'il abat-

tit le couvercle, jeta le charmant objet sur une brouette et courut au grand galop l'enterrer dans la forêt.

***

Sept années s'écoulèrent, au cours desquelles personne ne mourut dans le monde. Ce miracle fut naturellement attribué aux élixirs du brave docteur. Déjà les hommes, familiarisés avec leur immortalité, commençaient à lui reprocher sa monotonie, lorsque des polissons qui gardaient les vaches dans la forêt entendirent des sanglots qui venaient de dessous terre. Ils se prirent à creuser, et quelle fut leur surprise quand du cercueil qu'ils découvrirent sortit une jeune femme vivante mais complètement desséchée. (C'est depuis ce jour-là que la Mort est représentée sous les traits d'un squelette). Toujours aimable et souriante, la pauvrette remercia ses petits libérateurs et alla s'asseoir sur un tronc mort dans une allée obscure qui conduisait à la maison du médecin. Quand celui-ci parut, elle prit une attitude de mendiante, en obtint une aumône et le supplia pour l'amour de Dieu de réciter un patenôtre à son intention. Le jeune docteur s'y prêta de bonne grâce; mais il n'eut pas plus tôt prononcé la première syllabe de l'Amen, qu'il tombait, pour l'éternité, dans les bras de celle qui depuis longues années l'aimait d'un amour secret et sans espoir comme la vie même.

LA SORCIERE

Il était une fois une vieille pour qui paroissiens et almanachs n'avaient point de secrets et dont la renommée dans le village était celle d'une personne de bon conseil. Mais les dons qu'elle avait reçus du ciel lui étaient de bien peu de secours sur la terre,et,encore que l'âge et les infirmités n'eussent point affaibli sa mémoire, elle n'y conservait le souvenir d'aucun jour qui ne fût empoisonné par le souci du lendemain. A bout de ressources et incapable de mendier, elle eut recours à un art alors fort en vogue, la sorcellerie. Son coup d'essai lui réussit à merveille. Elle enleva la chèvre d'un voisin et la cacha dans une carrière; puis, laissant au fermier le temps de faire quelques inutiles recherches, elle prit ses mesures pour lui arracher, sans avoir l'air d'y toucher, une question à laquelle elle tenait une réponse toute prête. « Vous n'auriez pas, par hasard, rencontré ma chèvre? » — « Non; mais si vous êtes capable de garder un secret, je peux vous la faire retrouver aujourd'hui-même, par une intercession du Roi Salomon. » — « La parole est

d'argent, le silence est d'or : vous pouvez compter sur moi. » La vieille rentre dans sa cabane et réapparaît après un instant. « Ça y est. Je viens de le contempler dans toute sa gloire. Votre bique est dans la carrière. » Quelques jours se passent. La madrée emmène dans la forêt une paire de bœufs, les attache à un arbre et se met aux aguets dans les broussailles. Une heure à peine s'écoule, quand elle voit apparaître un homme du bourg voisin dont la réputation dans la contrée n'était pas des meilleures. S'assurant d'un coup d'œil circulaire que personne ne le voit, le sacripant détache les bêtes et décampe prestement avec sa prise. Or, l'aventure de la chèvre, comme bien on pense, avait déjà fait le tour du pays. Voilà donc le maître des bœufs chez la vieille: « Je ne sais pas si ce que l'on raconte est vrai, mais j'ai ouï dire que vous aviez des intelligences... Suffit. On m'a volé mes bœufs. Pouvez-vous me dire où ils sont ? » — « Quand on sait s'y prendre, comme dit Asmodée, on en vient toujours à ses fins. Mais l'affaire est d'importance et vaut bien une charretée de froment. » — « Mâtin, c'est pas pour rien; mais ce n'est pas non plus trop, si le travail est bien fait. » La vieille recommence son manège, mais avec beaucoup plus d'assurance que la première fois; elle entre dans sa cahute, en ressort toute décoiffée, hors d'haleine, un balai à la main: « quand c'est du gros bétail qui est en cause, c'est pas comme pour un mouton ou un porc. Mais enfin, on sait

ce qu'on voulait savoir. Consultant, y a pas un moment à perdre. Vous allez de ce pas à la ville, vous demandez après le grand Juziukas. C'est lui qui a chargé son âme de cette abomination. » La nouvelle victoire fit plus de bruit encore que la première. La troisième fois, ce fut un cheval qui fournit à notre voyante une occasion de faire éclater ses talents. Emmené dans la forêt et attaché à un chêne, l'animal y fut retrouvé peu après par son maître grâce à la pénétration magique de la vieille. Mais dans cette aventure, notre finaude avait affaire à un matois qui, estimant la rançon assez forte pour valoir que l'on fît d'une pierre deux coups, se mit en tête d'arrêter le voleur quand celui-ci viendrait chercher sa proie. « Si cela peut vous faire plaisir, allez, mon mignon, allez faire le guet sous le chêne; mais souvenez-vous que je n'y suis pour rien et que ce sera comme si vous attendiez sous l'orme; car Abracadabraël qui en sait plus long que vous et moi, m'a répété trois fois que le larron, pris de peur, n'a laissé là la bête que pour s'en débarrasser. »

Les trompettes de la Renommée proclamaient maintenant à vingt lieues à la ronde les pouvoirs mystérieux de la vieille et le souci louable qu'elle manifestait d'en faire usage au seul profit des causes honnêtes. Pendant quelque temps, l'humilité de sa condition voulut qu'elle n'exerçât son art que parmi les gens du commun. Mais, un beau jour,

elle se vit appelée à apporter le concours de ses lumières dans une affaire qui mettait en émoi toute la noblesse de la province. Le valet de pied et le postillon d'un des plus puissants Comtes lithuaniens du Saint-Empire dérobèrent à ce magnat une cassette pleine de médailles et de joyaux d'un grand prix. La réputation de la magicienne étant parvenue aux oreilles de Monseigneur, celui-ci lui dépêcha les auteurs mêmes du larcin avec l'ordre de l'amener de gré ou de force. Le lieu qui devait servir de théâtre à ses opérations et l'éclat de l'appareil dans lequel elle s'y devait rendre, lui firent une si belle peur qu'il fallut aux deux marauds imposer silence à leurs propres appréhensions pour endormir les craintes de la pythonisse et la déterminer à monter dans la chaise. Pendant tout le voyage, elle ne fit que se gratter la tête en marmottant : « Tout ça va mal finir, mais tant pis pour moi et tant pis pour eux. » Se méprenant, dans le trouble de leur conscience, sur le sens que la vieille attachait à ces paroles, et les interprétant comme une marque de compassion à leur endroit, les drôles arrêtent les chevaux, se jettent aux pieds de la sorcière, lui baisent les mains et la supplient de leur épargner les étrivières et la potence. Heureuse de se tirer à si bon compte de son cruel embarras, la vieille, dissimulant sa surprise, leur arrache le reste du secret ainsi qu'une somme de cent ducats qui lui est aussitôt payée sur le produit d'un

autre vol, car les malandrins n'en étaient pas à leur coup d'essai. Parfaitement rassurée sur l'issue de sa nouvelle aventure, elle tint la dragée haute au seigneur, lui demanda un tiers de la valeur des objets disparus et le pria de lui donner pour aide dans ses travaux le valet qui l'avait escortée pendant le voyage. Le Comte, qui ne s'attendait ni à tant de hauteur, ni à une cupidité si outrée, fit cependant bonne mine à mauvais jeu. Mais le lendemain, jour de l'expérience, pris tout à coup de soupçon, il décida d'y assister, l'œil aux aguets et l'oreille toute grande ouverte. L'assurance avec laquelle le valet s'engagea dans un sentier tortueux qui, au beau milieu d'une forêt obscure et touffue, s'allait perdre dans un terrain marécageux et à peine accessible;l'air secret que la complicité communique au visage du dissimulateur le plus consommé; le peu d'effort, enfin, qu'il en coûta aux deux compagnons pour mettre la main sur un trésor enfoui au sein de la vase, — toutes ces particularités firent sur l'esprit du gentilhomme, assez méfiant de sa nature, une impression des plus singulières. Il s'en ouvrit à la vieille, affectant de ne soupçonner que son valet. Mais la sorcière mit fin d'un mot à ces insinuations: le voleur était déjà dans l'autre monde, son tromblon lui ayant éclaté sous le nez quelques jours auparavant; et elle tenait ce détail, ainsi que tout le reste, de la propre bouche du mort, qui lui avait rendu visite la nuit passée.

Cette réponse eut pour effet de jeter un certain trouble dans l'esprit du Comte. Sa bonté naturelle l'inclinait à considérer les actions humaines sous le jour le plus favorable; mais, d'autre part, le souvenir d'avoir été, dans sa jeunesse, le jouet de ses sentiments, le maintenait dans les bornes d'une prudente réserve. Fidèle à sa promesse, il fit compter son dû à la vieille et lui glissa en outre dans le cabas une bourse assez rondelette pour lui assurer jusqu'à son dernier jour une place honorable parmi les notabilités de son village. La veille de son départ, il s'offrit le divertissement de la montrer à quelques seigneurs et prélats de la province dans un grand banquet qu'il commanda en son honneur. Mais, voulant en avoir le cœur net au sujet de ses pouvoirs surnaturels, il lui fit servir, au moment des gelinottes, un volatile d'une espèce quelque peu différente, à savoir une pie-grièche. Au commencement du repas, la rustique pythie s'était étudiée à observer les règles de la bienséance en se modelant sur ses nobles voisins. Mais le combat que la vanité livrait dans son cœur à sa timidité naturelle se termina par une défaite de cette dernière à l'instant même où la cousine du corbeau apparaissait dans son assiette. Sans se douter le moins du monde de la supercherie gastronomique dont elle était victime, elle s'apostropha tout-à-coup et au milieu d'un silence général, en ces termes : « Eh ben, quéque t'en pense, ma pauv' vieil-

le ? te voilà-t-y pas environnée de ben beau monde, espèce de pie-grièche... » Le reste de son discours se perdit dans le bruit des exclamations de surprise et des applaudissements.

De tous les témoins du prodige, seul le Comte conservait encore un reste de méfiance, et ce sentiment n'échappait pas à la perspicacité de la vieille. L'occasion de dissiper ce dernier nuage qui ternissait sa gloire s'offrit bientôt à notre Circé. Comme elle prenait congé de son hôte pour s'en retourner dans son village. on vit apparaître au loin une charrette dont les brumes du matin estompaient les contours. « Dites-moi donc, ma bonne, ce que l'on transporte là, et comment se nomme le conducteur.» Impatientée à la fin, la pauvre femme de crier à tue-tête: « Dessus et dessous, l'homme et la marchandise, ce qu'on aperçoit là — ce qu'on aperçoit là, c'est de la merde, Monseigneur ! » Surpris, le Comte dépêche un valet. La charrette était bel et bien chargée de fumier, et le rustre qui la conduisait s'appelait Lebrenneux. Le Seigneur Comte se mit le jour-même à l'étude de la magie.

LES BOURDEURS

Une nuit d'hiver, le hasard réunit autour d'une table d'auberge deux riches seigneurs et un gentilhomme ruiné. Le souper desservi, les trois convives voulurent faire un brelan, mais on ne trouva pas de cartes dans la maison. Le gentilhomme pauvre proposa alors une partie de bourdes où la victoire resterait à celui que les deux autres traiteraient de menteur fieffé. Le défi fut accepté, chacun sortit son enjeu. Le plus âgé des seigneurs prit le premier la parole. « Mes choux, Messieurs, sont les plus gros, les plus réjouis et les plus succulents de la terre. Je les fais arroser copieusement d'urine noble, et ils s'en trouvent si bien que l'un d'eux — d'une venue évidemment exceptionnelle, je ne fais point difficulté de le reconnaître — que l'un d'eux, dis-je, a servi récemment d'abri contre l'orage à un escadron de chevaux-légers de Sa Majesté. » — « Peuh! firent les deux autres, la recette est sans doute bonne à retenir,mais le fait en lui-même n'offre rien de bien remarquable ». Ce fut le tour de l'autre seigneur. « Dans ma province, proclama-t-il a-

vec une magnifique assurance, les forêts de seigle (les auditeurs étouffèrent un léger bâillement), les forêts de seigle couvrent de vastes étendues qui, dans la saison des récoltes, fournissent du travail à des armées de bûcherons. Nous rentrons les tiges une à une, en y attelant trois et quelquefois quatre et jusqu'à cinq de nos plus puissants bisons de Biélovéje... » — « Ha, interrompit le gentilhomme sans sou ni maille, cela me rappelle une assez sotte aventure dont je fus moi-même victime dans ces contrées. J'y trouvai un de ces épis abattu par la foudre et couché en travers de la grand'route. Mes gens s'y escrimèrent pendant une couple d'heures, après quoi nous nous rabattîmes sur un chemin fort long et des plus raboteux. Mais, si je ne m'abuse, mon tour est venu, et j'en appelle a toute votre indulgence pour une historiette dont le seul mérite est d'être absolument véridique. Dernier rejeton d'une race illustre mais médiocrement choyée de Dame Fortune, j'étais, dans mon enfance, gardeur d'abeilles. Armé de ma houlette, aux premiers feux du jour je guidais mes troupeaux ailés et murmurants vers les vallons constellés des plus beaux enfants de Zéphire et de Flore. A la brune, je ramenais mes industrieuses mouches au bercail, où mon père les comptait tout en devisant de choses et autres. Or, il advint qu'un soir une de mes bêtes manqua à l'appel. Ah, Messieurs, je ne tenterai pas de décrire ma honte et mon désespoir. Je con-

sacrai tout un été à la recherche de la fugitive; les forêts et les plaines ont retenti des accents plaintifs de mon pipeau et du bruit de mes lamentations. Car c'était, hélas, mon abeille favorite, et je la reconnaissais d'une lieue non seulement aux fontanges dont je la parais, mais encore aux ariettes à la mode qu'elle exécutait avec ses ailes en volant joyeusement à ma rencontre. Je battais donc depuis plusieurs mois fourrés et clairières, lorsqu'un soir, un appel déchirant me vint frapper l'oreille. Je cours... et que vois-je ! au bord d'un précipice, six loups énormes s'acharnent sur mon insecte chéri. D'une pichenette, je les envoie rouler au fond de l'abîme, je me penche sur la reine de mon cœur — elle avait cessé de vivre. Misérable,me dis-je en moi-même, voilà le fruit de ton ingratitude et de ta légèreté... Je n'osais retourner chez mon père, car l'insuccès de mes recherches m'eût valu de sa part un châtiment que je ne méritais que trop. Dans ces cruelles conjonctures, mon regard éploré se pose sur le dard encore palpitant de la morte. Je l'arrache d'une main sacrilège, et au moyen de cet instrument acéré, je construis un canot auquel je confie ma déplorable destinée. Je n'entreprendrai point de vous décrire les embûches que ma mauvaise fortune sema sur mon chemin. Il vous suffira d'apprendre qu'une nuit de tempête je fus enlevé par une lame énorme qui me porta jusqu'aux étoiles et me déposa sur les rivages du ciel. Là, je

trouvai deux chapeaux si grands et ornés de plumes si flexibles et si longues que, pour me donner la figure d'un ange, je les épinglai à mon épaule. C'était là une inspiration des plus heureuses, car je ne lui eus pas plus tôt obéi, qu'une rafale survenant, je me sentis de nouveau suspendu dans les airs, mais cette fois pour une descente des plus paisibles vers la planète qui m'avait donné le jour. C'est à cette dernière aventure que je suis redevable d'être encore de ce monde et de passer une si aimable soirée avec vous. » Le gentilhomme pauvre se tut. Un long silence régna dans la salle de l'auberge. On n'entendait que la plainte du vent dans l'antique cheminée. Cependant, un des seigneurs, sortant d'une profonde rêverie, demanda à notre véridique conteur ce qu'étaient devenus les deux chapeaux. — « Les destinées de ces malheureux couvre-chefs me paraissaient peu propres à divertir des auditeurs de votre rang et de votre mérite; mais, puisque vous daignez m'interroger à leur sujet, voici ce qui en advint. En posant les pieds sur la boue de sang et de larmes dont est fait notre petit monde, j'aperçus un gardeur et une gardeuse de cochons qui grelottaient sous la bruine et dont l'aspect misérable m'émut de compassion. Je leur demandai leur nom et leur fis présent des deux clabauds. Au demeurant, j'ai toutes les raisons du monde, et surtout ce soir, de m'applaudir de cette action; car les deux porchers, Monsieur, étaient Monsieur votre

père et Madame votre mère. » — « Par les cornes du diable, hurlèrent les deux seigneurs, nos parents sont nés sur les marches du trône, et vos oreilles... Mais, se calmant soudain au souvenir que tout ceci n'était qu'un jeu: « Allons, Monsieur, jouissez de votre triomphe, car, en vérité, vous êtes un fieffé menteur. » Le gentilhomme en convint de la meilleure grâce du monde, tout en faisant sauter et sonner dans ses mains le respectable prix de sa victoire.

LE PERROQUET, LE POETE ET LE JUIF

Un souverain avait un charmant petit perroquet qu'il comparait, injustement d'ailleurs, au parlement de son royaume, car l'oiseau avait de bonnes manières et comprenait ce qu'il disait. Un jour, le lutin ailé prit le chemin de la fenêtre laissée ouverte par le Lieutenant de Police, mais fut bientôt capturé par un vieillard qui écrivait des tragédies et demandait l'aumône aux seigneurs de la Cour à la portière de leur carrosse. Plein de verve et d'à-propos lorsqu'il s'agissait de mettre dans la bouche de Pompée ou du Grand Turc des discours arrogants ou persuasifs, le vieux poète perdait l'usage de la parole à la seule idée d'adresser un compliment au Suisse qui se pavanait devant la porte du Château. Ne sachant comment s'y prendre pour arriver jusqu'au souverain, il consulta à ce sujet un Juif qui, semblable sur ce point à quantité de ses congénères, avait fait de sa vie deux parts égales mais parfaitement étrangères l'une à l'autre, dont la première était consacrée aux spéculations de l'esprit et la seconde à celles du change. « Don

nez-moi la moitié de la récompense que vous recevrez du Roi, et je vous conduis non seulement aux appartements où la Reine permet à certaines duchesses de s'asseoir, mais encore là où le Roi les prie de se coucher. » Le nourrisson des Muses acquiesça sur l'heure, et les deux amis dirigèrent leurs pas vers la demeure royale. Le Juif étala devant le Suisse tout son trésor d'anecdotes plus ou moins croustillantes et réussit à franchir le seuil qu'il gardait, mais non sans lui avoir promis un quart de la gratification. L'ouvreur de portières inspiré compta sur ses doigs, s'embrouilla dans ses calculs et se dit, en manière de consolation, qu'il lui en resterait toujours assez pour s'offrir un fond de culotte des plus décents. Mais à la porte de la salle du trône, le Grand Huissier laissa les deux humbles visiteurs se morfondre jusqu'à ce qu'il eût arraché au poète l'assurance qu'il se départirait en sa faveur du reste de la libéralité royale. L'émule d'Euripide tirait déjà de sa poche un mouchoir pour s'en essuyer les yeux, lorsque dans la cage qu'il tenait suspendue à son doigt, le perroquet fit un éclat de rire si frais et si malicieux que le poète rougit de sa faiblesse et se mit sur le champ à tracer dans sa pensée le plan d'une comédie dont ses déboires formeraient le sujet.

Il en était à l'esquisse du troisième acte, quand la porte des appartements royaux s'ouvrit à deux battants pour lui livrer passage, tandis que le Grand Huissier l'annon-

çait dans un nasillement impérieux, en faisant rouler d'une manière terrible les R de sa phrase: « Monsieur le Poète Ouvreur de Portières et Rattrapeur du Lori Orné de Sa Majesté le Roi ! » Le petit Juif si vaillant tantôt sentit ses genoux se dérober sous lui, bénit le monarque de ne l'avoir point fait appeler, et s'alla cacher dans un coin obscur de l'antichambre pour marmotter, selon la noble coutume de sa race, des prières pour la gloire et la prospérité du souverain, sans aucune considération de personne, de nationalité ou de religion. Après quoi, sa pensée retourna par une pente naturelle à ses préoccupations quotidiennes et à l'emploi qu'il ferait de sa quote-part de la récompense royale

Le maître du perroquet était un de ces monarques que leur désenchantement et leur connaissance de la sottise et de la bassesse des hommes incitent à ne se réclamer du droit divin que pour abandonner entièrement au Ciel la direction des affreuses affaires de ce monde. Non qu'il eût à se méfier outre mesure de sa mère, de sa femme ou de ses ministres, mais il préférait à leur société celle de son perroquet et de Monsieur le Comte de Saint-Germain, l'envoyé secret de son ami le délicieux Louis-le-Bien-Aimé. Grande fut donc sa joie lorsque le pauvre vieillard ouvrit la cage et que le petit Lori, tout heureux de revoir son maître, vola se percher sur le bout de son énorme nez. Mais ce qui est beaucoup plus digne encore de notre admiration

que cette scène pourtant si touchante, c'est le changement soudain qui s'opéra dans notre poète au premier mot que lui daigna adresser, avec un noble et fin sourire, Sa Majesté. Lui si obscur, si timide devant les gens du commun, riches ou pauvres, il se sentit, pour la première fois de sa vie, seul à seul avec un homme de sa propre race, et devant ce vrai grand seigneur dont le moindre mouvement exprimait la profonde noblesse de la désillusion, il rougit charitablement de la supériorité de son esprit sensible encore au charme des mirages. Le Roi saisit avec un sens des plus exercés les nuances les plus fugitives du secret échange qui s'accomplissait entre eux. Il interrogea habilement le poète sur sa pauvre vie, goûta fort la réplique de sa Cléopâtre à une tirade de son Antoine, et lui proposa le plus simplement du monde de venir loger au Château en qualité d'historiographe. Le vieillard accepta avec joie et, avant de prendre congé de son souverain, lui parla de l'étrange marché qu'il avait conclu avec le Juif, le Suisse et le Grand Huissier. Il lui avoua même, en badinant, qu'il avait eu d'abord l'intention de ne demander à Sa Majesté, pour toute récompense, qu'une centaine d'étrivières qui, conformément aux conditions acceptées, devaient toutes aller à ses trop cupides amis. Le Roi sourit, mais l'instant d'après il changea de maintien et de ton, appela un officier et lui intima l'ordre de faire exécuter incontinent, sur le dos des

contractants, les clauses de la convention. Le nouvel historiographe fit une chaleureuse défense des pauvres condamnés; mais il obtint seulement que la bastonnade fût administrée par une main d'enfant; encore le Roi désigna-t-il pour cette opération le plus robuste de ses jeunes piqueurs. Le souverain et le poète devinrent fort bons amis; mais ce dernier se garda bien, jusqu'à son jour de mort, d'associer qui que ce fût à ses boutades.

LES LAUMES

Les historiettes que vous allez entendre cette nuit — mais mouchez donc d'abord la chandelle — remontent aux époques lointaines où les Laumes se montraient encore dans nos contrées. Ce nom de « Laumes », je gage, ne vous dit pas grand'chose. Depuis que les écoles poussent chez nous comme champignons, vous n'avez guère le temps d'observer ce qui se passe autour de vous ni de rechercher le sens secret de certaines légendes qui ont bercé les générations. Les Laumes étaient des esprits qui hantaient ruines, cimetières abandonnés, cavernes et autres lieux redoutables. Elles revêtaient, pour apparaître aux humains, tantôt l'aspect de hideuses sorcières, tantôt la figure de jeunes femmes parées d'attraits irrésistibles.Incapables d'entreprendre ou de mener à bonne fin quelque tâche que ce fût, ces capricieuses créatures trouvaient néanmoins du plaisir à aider les mortels dans leurs travaux en cours d'exécution. Non contentes de marier leurs doigts diligents aux rouets et aux quenouilles, elles visitaient fermes et labours et, habiles mois-

sonneuses ici, expertes batteuses en grange là-bas, elles ne demandaient aux hommes aucun salaire et se faisaient aimer des chevaux et des bœufs dont elles ranimaient l'ardeur sans recourir à l'aiguillon ni au fouet. Cependant, chez les Laumes, comme chez les autres enfants de la simple nature non éclairée par la connaissance et la vénération d'un Esprit de Sagesse et de Bonté, ces excellentes dispositions n'excluaient pas certains travers. Entre autres pratiques peu louables, on leur reprochait de voler les enfants nouveau-nés en leur substituant quelquefois leur propre progéniture. Les petits intrus étaient reconnaissables à leur tête démesurée,inclinée sur l'épaule et remplie d'une vivacité précoce qui s'épanchait en traits malicieux et en allusions grivoises. Tous, sans exception, mouraient avant d'avoir atteint leur douzième année.

*
**

Une pauvre femme avait élevé un de ces coucous à face humaine sans le moins du monde se douter de la supercherie. Lorsque l'enfant eut trois ans, sa mère s'inquiéta quelque peu de le voir incapable de faire un pas ou de prononcer la moindre syllabe. Elle s'ouvrit un jour de son souci à un petit vieux qui passait ses étés à mendier et ses hivers à dormir derrière le poêle. « Mais prenez donc un œuf de poule, videz-le, puis, l'ayant rempli d'eau de pluie, suspendez-le à un fil rou-

ge au plafond de la cuisine et le chauffez à petit feu. De cette manière, vous en aurez le cœur net. Ou bien le marmot est le fruit de vos amours, et alors il ne se passera rien; ou bien, c'est de la semence de dragon et de laume, et il se mettra à prêcher comme un curé et puis tournera de l'œil.» La malheureuse suivit le conseil avec l'espoir secret que l'opération réveillerait les facultés de l'enfant sans le faire mourir. Dès que la veilleuse fut allumée sous l'œuf, le bambin, secouant sa torpeur, se mit sur son séant, promena sur l'alambic un regard rêveur et, d'une voix chevrotante mais parfaitement assurée, adressa à sa mère ces paroles qui la remplirent d'effroi : « Faites-moi donc la grâce, ma toute-bonne, de me dire ce que vous préparez là et pourquoi je trouve depuis quelque temps à votre visage un air de mélancolie qui me chagrine plus que je ne saurais dire. Je crains que vous ne soyez la proie d'une imagination vaine ou d'un de ces marchands d'orviétan qui courent le pays et y entretiennent la superstition au plus fort de notre siècle de lumières.Laissez-là,croyez-m'en, tous ces enfantillages et retournez à vos occupations ordinaires. Par ma foi, je n'ai jamais rien vu dans ma longue existence qui choquât à ce point les règles du bon goût et de la saine raison. » Frappée d'admiration et de crainte, la malheureuse femme osa cependant interroger son marmot sur sa vie passée. « Elle a été fort aventureuse, Mada-

me. J'ai quitté notre pays alors que le Prince Radziwill plantait la chênaie voisine, aujourd'hui deux fois centenaire. J'ai fait le tour de l'Europe ainsi que plusieurs longs séjours aux pays d'outre-mer. Mon bagage scientifique est considérable, presque aussi lourd à porter que mon existence elle-même. Aujourd'hui, je n'aspire plus qu'au repos... Hélas! le trouverai-je jamais ? Plaignez-moi, Madame, car il se pourrait fort bien que je fusse immortel... » En prononçant ce dernier mot, le pauvret retomba sur ses oreillers. La femme courut se pencher sur le berceau... L'enfant avait cessé de vivre.

⁂

Autre historiette, et celle-là je la tiens de ma propre grand'tante. Un valet de pied qui pour avoir rapporté des armées quelques notions de chirurgie était un peu le médecin ordinaire de la famille, couchait non pas aux communs, mais dans un retrait attenant à la chambre de mon bisaïeul le Porte-Glaive, un vieux seigneur podagre. Le maraud qui avait à peine passé la trentaine, recevait nuit après nuit la visite d'une Laume invisible et insaisissable dont les assiduités, fort plaisantes au début de ce commerce, ne manquèrent pas à la longue d'exercer une influence funeste sur la santé de l'ancien infirmier. Il s'en ouvrit à mon arrière-grand père qui alla aussitôt consulter dans sa bibliothèque un puis-

sant in-folio allemand consacré à ces sortes de sujets. Il y trouva la recette suivante, qu'il se hâta de communiquer à son trop heureux valet. « Que si par aventure tu as la disgrâce d'éveiller un désir libidineux chez un de ces esprits follets qui, faisant mentir l'adage omne vivum ex ovo, naissent d'une bulle d'eau et d'un rayon de la planète Jupiter, tu marqueras dans le calendrier le jour et l'heure de la première rencontre en y inscrivant ces mots : nigro notanda lapillo. Et tu ajouteras mentalement: post equitem sedet atra cura. Puis, muni d'une cognée, tu te rendras à la chênaie et y abattras un jeune arbre, dans l'extrême pointe de la maîtresse branche duquel tu tailleras un coin dont tu te serviras pour boucher le trou qui donne l'accès de ton alcôve à la Laume. Ensuite tu feras avec trois fois neuf morceaux de fer un marteau que tu oindras de pissat d'âne et de bave de limace recueillie à l'équinoxe d'automne sur une vieille vesse-de-loup vidée. Avec ledit marteau tu enfonceras le coin dans l'ouverture suspecte (entends que nous procédons par analogie) jusqu'à ce qu'il s'en échappe certain gémissement secret. » Le valet, surveillé de près par le vieux gentilhomme que cette aventure divertissait grandement, suivit à la lettre toutes ces instructions.Lorsqu'il sentit la Laume à son côté, il courut boucher le trou puis regagna sa couche. Le lendemain, en ouvrant les yeux, il poussa un

grand cri de surprise et d'admiration devant la beauté surnaturelle de son amante. Celle-ci se réveille et, sous le nez du Porte-Glaive accouru au bruit, disparaît par le trou de la serrure. Le savant démonologue allemand, qui s'était spécialisé par un labeur de cinquante années dans l'art de capturer les Laumes du pays voisin, avait pensé à tout, hormis à cette précaution pourtant élémentaire. Mon ancêtre ne lui a jamais pardonné.

***

Une pauvre veuve avait passé sa journée aux champs. Entre chien et loup, comme elle s'en retournait à la maison, quelle fut sa frayeur de s'apercevoir qu'elle avait oublié sa petite fille dans le berceau d'écorce suspendu à une branche de bouleau.La chaumière était là à quelques pas, mais isolée et déserte, et le champ s'en trouvait fort éloigné. Trop craintive pour y retourner seule et n'ayant personne à y dépêcher, la malheureuse s'abandonne au désespoir et passe la nuit près de sa fenêtre ouverte à guetter la venue du jour. Après quelques mortelles heures, elle entend tout-à-coup monter d'un bocage voisin vers la lune la chansonnette que voici:

Do ré mi fa sol
Dors, ma mie, enfant
Oubliée, seulette.
Bercée par le vent
Do ré mi fa sol
Dors emmy la soie
Et l'or, mon enfant.

Au petit jour, la mère court à son champ et... y trouve la mariote dans le berceau rustique, mais enveloppée des pieds à la tête dans une belle pièce de soie couleur de soleil, et parée d'un petit collier en or imitant certaines baies blondes des bois dont les polissons de nos campagnes sont fort friands. L'aventure s'étant ébruitée, une autre mère voulut attirer sur son enfant les bonnes grâces des Laumes. Elle expose la pauvre créature à la rosée de la nuit et, en rentrant chez elle, met la tête à la fenêtre pour ouïr ce petit chant sibyllin :

Sol, la, si,
Qu'est ceci ?
Une enfant
Sur le pré,
Dans le thym
Oubliée
A dessein. . .
D'où - souci.
Sol, la, si.

Quand l'artificieuse retourna le matin à la prairie, elle n'y trouva qu'un vieux panier d'osier plein d'osselets d'enfant. La nature, qui est pleine de tendresse mais aussi de ruse, ne hait rien tant que les petites ruses de l'homme, contraires à sa véritable nature. . .

Dans un village de Samogitie (*), une petite fille de quatorze ans perdit dans la même année son père et sa mère. La pauvrette pleurait toutes les larmes de son corps et personne n'arrivait à la consoler. Un soir, deux belles Laumes vinrent la trouver et lui dirent : « Ne pleure pas, petite orpheline, tu n'es plus seule au monde, nous voulons être tes deux grandes sœurs, nous sommes riches, tu n'auras besoin ni de filer ni de tisser. » Ces douces paroles calmèrent un tantet la douleur de l'enfant et lui firent reprendre quelque goût à la vie. Deux ou trois jours après cette visite, la jeune fille trouva déployées pêle-mêle sur le carreau de sa chambrette de belles pièces de drap, de toile et aussi de velours et de soie. Sur le mur blanchi à la chaux les Laumes avaient écrit au charbon : « Défense de mesurer les étoffes avec une aune. » Les richesses affluèrent avec tant de profusion et de rapidité, que la petite protégée des Laumes ne sut bientôt plus où donner de la tête et imagina, pour s'en défaire, de les envoyer au marché. S'armant d'une aune, elle passa une bonne partie de la nuit à les mesurer... Le lendemain, elle trouva à son chevet une bourse renfermant une modeste dot; mais toutes les belles étoffes, épouvantées par le spectre grimaçant du commerce, s'étaient dissipées comme un songe.

Voici enfin, pour nous consoler de ces his-

(*) Province de la Lithuanie du Nord.

toriettes plutôt maussades, un petit conte qui m'a fait bien rire dans mon enfance... Hélas! je viens de le relire,.... mais peu importe, écoutez :

Un voyageur attardé frappe à la porte d'une cabane. « Entrez. » Il entre et aperçoit un vieillard assis auprès d'un berceau. « Soyez le bienvenu, seulement, je vous prierais de ne pas faire de bruit,parce que le nourrisson dort. » — « Je ne dors pas du tout, grand-père, répond une petite voix fluette de derrière les rideaux;j'étais en train de chercher la date de cette bataille où nous avons défait l'Ordre Teutonique, de sinistre mémoire. » L e voyageur, épouvanté, à l'oreille du grand-père: « Bonté du Ciel! quel âge qu'il a donc, votre marmot ? » — « Hélas, six mois à peine. » Puis, dans un chuchotement: « Il y a de la Laume là-dessous. Interrogez-le voir un peu, puisqu'il est éveillé. » Le voyageur, à l'enfant: « Bonsoir, mon petit ami. Où donc est votre petit père? » — « Il est sorti pour faire avec peu beaucoup.» — «Et où est votre petite mère ? » — « Elle est en train de faire cuire du pain déjà mangé. » — « Et où est votre petite sœur ? » — « Elle se tient les côtes à cause d'une plaisanterie de l'année passée. » Le voyageur restait là, bouche bée, à tourner et à retourner en tout sens les mystérieuses réponses. A la fin il s'écrie: « eh bien non, j'y renonce. Que diable signifient toutes ces charades ? » — « Ha ha! s'esclaffe le nourrisson, appro-

chez un peu, vous verrez comme c'est facile. Mon père est allé ensemencer notre champ : attendons l'automne, de peu il sortira beaucoup. Quant à ma mère, elle empruntait tout le temps du pain qu'elle ne rendait pas; à présent, elle en fait cuire un tas, mais qui s'en ira tout entier chez les prêteurs. Pour ce qui est de ma sœur, il fallait la voir l'année passée — il y a exactement neuf mois: oh la là! C'en étaient des soupirs et des minauderies, et des coups d'œil au miroir ; la pauvre sotte! elle se tient maintenant le ventre, et gémit, et bientôt il y aura un malheureux petit bâtard de plus dans le monde... Vous avez compris, j'espère ? » — « Pour ce qui est de comprendre, j'ai compris, répliqua le voyageur; mais saperlipopette, jamais je n'ai entendu chose pareille... » — « Ah mon bon Monsieur, soupira le nourrisson, il y a de par le monde pas mal d'enfants intelligents; ce sont les parents qui ne comprennent pas, voyez-vous. Ah, ces parents, ces parents! Si je pouvais me tenir debout, je vous en raconterai bien d'autres... Mais voilà, je suis un pauvre enfant malade. » Et, avant de retomber sur l'oreiller, il chantonna d'une petite voix triste, triste et lointaine lointaine:

O ma mère, ma mère, j'aimerais mieux être [bête,
Je serais beaucoup plus ton fils, et j'aurais [moins mal à la tête.

LES DOUZE VAGABONDS ET LE NOMME JEAN

Il était une fois un pauvre jouvenceau qui travaillait chez un fermier et en recevait tous les ans, à la Saint-Jean, fête de son patron, un pain bis et trois sous tournois. A la fin de sa troisième année, las de suer sang et eau pour un si maigre salaire, il tira son bonnet au vieux ladre, prit sa besace et s'en fut par monts et par vaux.

Un matin, à l'entrée d'un bourg. il avise un mendiant qui lui tend sa sébile. Il y jette trois piécettes et remet au pauvre hère l'un des pains secs qu'il portait sous le bras. Un peu plus loin, accroupi sur les marches d'une église, un autre gueux lui déclare en toute simplicité qu'il mangerait volontiers un morceau. Comme le premier, il reçoit trois sols et une galette. Enfin, en traversant un pont de bois où étaient représentées les stations de Notre-Seigneur, le voyageur se défait du reste de ses liards et de son pain en le déposant sur le plateau d'un vieux chien barbet qui demandait l'aumône pour son maître aveugle et faisait le beau devant les âmes charitables.

Bébarrassé de tout son avoir terrestre, Jeannot-misère continuait gaîment son chemin, non pas sans attirer sur son passage mainte œillade assassine, car il était propret, bien fait de sa personne,et son visage encadré de beaux cheveux blonds reflétait la bénignité de son naturel et la paix de sa conscience. Il répondait à ces minaudières par un regard qui semblait s'adresser à leur être intérieur plutôt qu'aux grâces d'un jour dont Dame Nature les avait parées. Tout en musant de la sorte, il arriva à un carrefour obscur et d'un aspect sordide où il se vit tout à coup face à face avec douze mendiants à la fois. Tout honteux de n'avoir plus rien à tirer de son bissac, il prit son air le plus délibéré et passa outre; mais l'un des mendiants, se détachant de l'étrange groupe, se mit aussitôt à sa poursuite, et il n'avait pas fait vingt pas, qu'un autre, plus agile, lui barrait le chemin et l'apostrophait en ces termes : « Quelle mouche te pique de détaler comme si notre apparition donnait la teigne ou la peste ? » — « Hélas, répliqua le pauvre Jean, hélas, mes bons amis, c'est que je n'ai rien à vous donner, rien, si ce n'est une pensée venue du fond de mon cœur. » — Les autres mendiants eurent bientôt fait de le joindre à leur tour et celui qui paraissait être le chef de la bande lui adressa ces paroles : « En vérité je te le dis, nous ne te demandons rien; nous voudrions, au contraire, te faire un petit présent. Allons, dis-nous bien vite ce

qui te ferait plaisir. » Le vagabond qui parlait portait sur l'épaule un gros sac de cuir et s'appuyait sur un bâton noueux. Un de ses compagnons souffla à l'oreille de Jean : « Demande le Ciel, car c'est Jésus-Christ qui te parle. » Mais le jeune homme médita un instant et dit : « Ce qu'il me faudrait, c'est le sac que voilà, car on y pourrait, je gage, renfermer l'Univers tout entier. » Notre Seigneur lui tend l'objet convoité : « Quand tu voudras y mettre quelque chose, tu n'auras qu'à dire : dans le sac, dans le sac! et la chose, quelle qu'elle soit, y sautera toute seule. Mais ce cadeau te satisfait-il ? » — « Certes, le sac est fort beau, mais ton bâton lui aussi me pourrait être utile. » Jésus-Christ lui abandonne aussitôt son gourdin: « Quand tu auras à rosser quelque hypocrite, quelque marchand du temple, tu commanderas simplement: vas-y, bonne trique, — et tu verras un peu, ha ha, si la crosse du pasteur a été bien dressée. » Jean remercia le fils de Marie et voulut s'éloigner. « Attends encore, mon enfant; es-tu bien sûr de n'avoir plus rien à me demander ? réfléchis un peu. » — Derechef, un des apôtres chuchote à l'adolescent : « Demande le Ciel, étourneau, demande le Ciel ! » Mais Jean, rentrant en soi-même, se dit: le Ciel, on me le donnera bien quelque jour, si je le mérite; pour le moment, je suis sur terre. Puis, se tournant vers le Sauveur: « Sac et bâton me remplissent de joie ; mais la pipe du compagnon que

voici mettrait le comble à ma satisfaction » Le fumeur ôte de sa bouche la bouffarde : « Prends-là, mais, comme que tu fasses, tu ne la fumeras jamais jusqu'au bout. » Ravi, Jean se recommande aux prières de toute la bande et s'éloigne d'un pas alerte. Sur la brune, il arrive à une ferme et demande abri pour la nuit. Tout la famille aussitôt de geindre en chœur : « Nous voudrions bien, mais la maison est hantée et nous la quittons nous-mêmes tous les soirs pour aller dormir ailleurs. » — « Les diables et les revenants, ça me connaît, répliqua notre voyageur; partez, si le cœur vous en dit, mais laissez-moi camper ici jusqu'à demain. ».

Quand toute la maisonnée eut vidé les lieux, Jean mit son sac sous l'oreiller, son bâton au pied du lit, et alluma tranquillement sa pipe. Il en avait à peine tiré une bouffée, que toute la chambre se remplissait de diables se pressant vers l'alcôve. Le plus âgé des intrus ordonna au jeune homme de déguerpir sur-le-champ. « Impossible avant d'avoir fumé ma pipe jusqu'au bout. » Le démon réplique : « Donne-la moi, je la finirai plus vite que toi. » Et, saisissant le brûle-gueule, il se mit à en tirer des nuages si épais et des éclairs si rouges que ses compagnons eux-mêmes, pourtant accoutumés de longue main à la sarabande de la poix et des flammes, en écarquillèrent les yeux de surprise en jurant par les treize cornes et les cent mille écailles de Lucifer leur roi. Mais tous les

efforts du doyen furent vains, le petun ne diminua pas d'une once dans cette fournaise. Furieux, le vieux diable jette la pipe sous le lit et crie: « Hors d'ici, graine de paradis, au large! » Mais Jean se contenta de prononcer les paroles sacramentelles : « Dans le sac! dans le sac!» et il y ajouta ces mots de son cru: « tant vaut leur intérieur, tant valent les choses, les êtres et les enseignements. » Il dit, et le sac se referma sur trente six millions de diables.

Au petit jour, le fermier suivi à quelque distance de sa famille et des valets, reprit le chemin de la maison, et à l'instant de lever le loquet, il se dit en lui-même : « qui sait, peut-être le pauvret a-t-il déjà tourné de l'œil ». Il ouvre la porte. Mais Jean qui s'attendait à un nouvel assaut des légions cornues, de hurler: « dans le sac! dans le sac ! » Et voilà le fermier qui, lancé par une invisible catapulte, donne de la tête dans le postérieur de l'infernal connétable. Peu après, toute la maisonnée qui redoutait si fort les esprits du mal, s'allait jeter dans leurs jambes au fond du sac. Les pauvres benêts eurent quelque difficulté à convaincre notre Jeannot de sa méprise; il finit cependant par les relâcher, mais en leur recommandant de marquer, à l'avenir, un peu plus de confiance à la protection de Dieu et de ses anges. Pour ce qui est des diables, il les jeta sur son dos et les porta jusqu'à la forge voisine. Là, s'armant d'un marteau (car le bâton de

Notre-Seigneur ne lui paraissait pas assez solide) s'armant, dis-je, d'un marteau et jetant sur l'enclume le sac d'où s'échappait à présent l'épouvantable puanteur de toute la sottise, incrédulité et cruauté de ce monde, il se mit à taper, ah, miséricorde divine ! à taper avec un si bel entrain que les diables, à la quatrième ou cinquième de ces passes magnétiques, lui promirent tout ce qu'il voulut, et surtout de laisser en paix les esprits engagés dans la recherche de la signifiance intérieure de certains faits et de telle parole. Ils ne lui demandèrent, en retour, que la permission d'emporter dans leur demeure souterraine un pendu qui se balançait à un gibet au carrefour voisin.

Quelque temps après cet exploit, le pauvre Jean rendit le dernier soupir et alla frapper à la porte du ciel. Saint Pierre l'entr'ouvrit prudemment, considéra longuement le voyageur, le reconnut à la fin et lui dit : « Ha, ha, nous y voilà ! Tu n'as pas voulu m'écouter quand je te soufflais à l'oreille de demander à Notre Seigneur le Ciel! Aujourd'hui, tu voudrais l'obtenir de moi. Va-t-en voir s'il pleut. Je te connais: tu as tourné et retourné mes paroles cent fois dans ton esprit, mais elles n'avaient qu'un sens unique, celui que je leur donne avec tous les vrais honnêtes gens.» – «Assez,cria Jean, assez !pour la patience comme pour le reste il n'y a qu'un temps et un temps et la moitié d'un temps. Dans le sac! dans le sac! » Et comme le bon Saint-

Pierre, un peu surpris, tâtait la gueule de cuir béante: « non pas, non pas! tu tâteras la paroi intérieure ! » Saint-Pierre fait hop ! dans le sac. Notre voyageur poursuit son chemin, rencontre enfin Dieu le Père, dépose son fardeau et se prosterne. « N'aurais-tu pas vu Saint-Pierre, par hasard? Voilà une bonne éternité que je le cherche ». — « Saint-Pierre, ô mon Créateur, mon Dieu, mon Tout ! Saint-Pierre ? Mais il est là, dans mon sac, en train d'en tâter l'intérieur. » — « L'intérieur, répliqua Dieu le Père; l'intérieur ! assez de ce jeu ! Ne dirait-on pas, ma parole, qu'en dehors de toi et de tes pareils personne ne le connaît. Tu mériterais... mais sois tout-de-même le bienvenu; je finirai peut-être par te faire comprendre que la lettre, la simple lettre, entends-tu, renferme déjà tout votre « intérieur » et le reste, et bien autre chose encore. Quant à Saint-Pierre, tu vas me le relâcher sur le champ... Quoi? Eh oui, je le sais, patati et patata.... Mais que deviendrions-nous s'il ne gardait pas la porte ? On serait envahi par tout ce qu'il y a de sacripants et de ratiocineurs sur terre . . . Sans compter les imbéciles, — ajouta le Seigneur, avec un profond soupir.

LE PETIT POUCET

Un homme et une femme mariés depuis longues années se plaignaient de n'avoir point d'enfant. Un soir, une vieille mendiante frappe à la porte. «Vous ne connaîtriez pas, par hasard, un bon moyen pour devenir mère ? » lui demanda la femme en lui tendant l'obole. « Ben sûr que si, répliqua la vieille, d'un air presque offensé; c'est-y un garçon ou une fille qu'il vous faut ? » — « Un garçon. » — « C'est plus difficile que pour une fille; mais voilà toujours la recette. Vous allez vous couper un pouce — celui de la main gauche, s'entend ; puis, vous me le jetterez, sur le minuit, derrière le poêle en disant comme ça trois fois de suite: petiot, petiot, t'en seras, un finaud! mais il faudra surtout faire bien attention, vous m'entendez, qu'il n'y ait pas de rhubarbe dans la maison. Si vous faites bien tout ce que je vous dis, pour sûr qu'on va festiner ici avant neuf mois. » La femme se coupa le pouce le soir-même; sa main guérit incontinent.

Quelques mois plus tard, comme elle préparait des pâtés aux choux pour le dîner de

son mari qui travaillait aux champs, tout à coup, une petite voix aiguë et drôlette lui arriva comme d'un trou dans le plancher: «Bonjour, Madame ma Mère; j'ai bien l'honneur de vous saluer. » Son sang ne fait qu'un tour, elle regarde à droite, à gauche, et finit par découvrir, au pied de l'escabeau, un petit monsieur gros comme le doigt, proprettement mis, et qui lui fait la révérence. « Rassurez-vous, ma chère maman; c'est moi, votre fils, Monsieur du Poucet. » Puis, avec un bon sourire de radis fendu: « Et que faites-vous là, ma petite mère ? » — « Je fais cuire des pâtés aux choux pour votre papa; ils sont prêts; je cours les lui porter. » — « Vous vous épargnerez cette peine, Madame. » Et, se glissant sous l'énorme casserole et la soulevant comme une plume, le galant Poucet trotte devers son père à belle allure de rat.

Avisant la casserole qui avait l'air d'accourir toute seule, le pauvre papa eut envie folle de donner du jeu à ses jambes. Notre petit homme s'en aperçoit, dépose prestement son fardeau à quelque distance et accostant son père le chapeau à la main et le poing sur la hanche: «permettez-moi, Monsieur, de me présenter. Je suis votre fils trop longtemps attendu et très respectueux. Veuillez, je vous prie, me soulever sur la paume de votre main et me permettre de vous pincer le bout du nez. » Le papa, plein de surprise et de ravissement, n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles. « Et maintenant, vous feriez bien de

dire un mot ou deux à ces excellents pâtés tant qu'ils sont chauds; pendant que vous ferez la dînette, c'est moi qui mènerai la charrue. » Se suspendre à la queue de l'un des bœufs, parcourir tout l'espace qui la sépare des cornes, c'est là l'affaire d'un instant. Notre héros est déjà dans l'oreille de l'animal et y crie à tue-tête: « huhau, beau flamand! » Le coutre gémit, le sillon s'ouvre, les mottes volent, tout le champ est comme de l'eau qui bout !

Un seigneur qui passait avec sa suite fut quelque peu surpris de voir des bœufs labourer tout seuls et si gaillardement. Il fit arrêter son carrosse : « Ai-je la berlue, mon ami, ou bien vos bêtes sont-elles possédées?» « Ma foi non, Monseigneur, elles sont seulement menées de main de maître. » — « Et par qui donc, puissances du Ciel ! » — « Par qui ? mais, par mon fieu. » — Le gentilhomme levait déjà le bras pour se signer, lorsqu'il aperçut le petit Poucet qui, rapide comme l'éclair, quittait son abri et venait se percher sur son chapeau. Là, soufflant à pleins poumons et s'épongeant la face à l'ombre des grandes plumes, il s'exclama, les yeux au ciel : « Que le repos est doux après le travail ! et que la vie est belle ! » Le seigneur, émerveillé, se découvrit et considéra longuement le nabot qui lui souriait en clignant de l'œil. Il retrouva cependant assez de voix pour supplier le fermier de lui vendre son fils. Le pauvre hère fit d'abord la sourde

oreille, mais il finit par céder, car le lutin le pressait de son côté : « vendez-moi, petit père; vous rentrerez à la maison avec votre chapeau plein d'or. » Et il ajoutait, tout bas, en fermant un œil: nous nous reverrons d'ailleurs bientôt. »

Ne se sentant pas de joie, le seigneur ordonna à ses gens de faire escorte à Monsieur du Poucet jusqu'au carrosse. Il y prit lui-même place à ses côtés, et ils arrivèrent bientôt au château, où l'apparition du jeune gentilhomme suscita le plus vif émoi.

Cependant, le bonheur du père adoptif ne devait être que de courte durée. Son fantasque benjamin s'enfuit un jour, se cacha dans une meule de paille et fut avalé par une vache. Mais notre finaud n'était pas homme à se mettre en peine pour si peu: dès qu'il entendit approcher les trayeuses, il se mit à hurler: « tuez-la, tuez-la, elle va vêler tantôt et c'est le diable qu'elle a dans le ventre! » Les filles épouvantées courent à la ferme. On fait venir le rebouteux. La vache démoniaque est abattue, vidée, et ses entrailles, repaire du malin, sont aussitôt emportées au loin et déposées à l'orée d'un bois.

Après qu'il eut longtemps erré dans son étrange labyrinthe, Monsieur du Poucet apercevait enfin, à l'extrémité d'une longue galerie la lumière du jour, quand il fut brusquement replongé dans les ténèbres par la descente des entrailles de la vache dans celles d'un loup qui venait de les absorber. Ces

ensevelissements successifs étaient certes de nature à jeter le trouble dans l'âme la mieux trempée. Que fut, cependant, la surprise de notre héros auprès de celle du loup, lorsqu'il entendit sortir du fond de son être et par sa propre bouche ces paroles sibyllines : « Le sage succombe quelquefois sous le faix de l'infortune; mais l'insensé frôle la félicité, et passe sans lui accorder un regard. Au pied de la colline qui se colore des derniers feux du jour et que couronne une chapelle rustique, il est une maison d'apparence modeste mais dont les garde-manger jouissent, à dix lieues à la ronde, d'une renommée que n'a jamais pu ternir le souffle de l'envie. Ses habitants sont en voyage, et l'esprit qui parle par ta bouche t'y servira de guide, car il a été de son vivant le serpent sacré de ce foyer. »

L'ennemi des bergers n'eut pas plus tôt flairé le garde-manger, que l'esprit prophétique qui l'habitait se manifestait à nouveau: « Petit père, petite mère, il y a un loup dans la cuisine! » Les parents du petit Poucet accourent, le loup expire sous les fourches, et notre héros sort de son ventre ouvert aussi frais et dispos que le pouvait être Jonas lorsqu'il quitta celui de la baleine.

LE COQ ET LE FERMIER

Maître Jacques, homme de sens quoique d'un naturel un tantet timide, avait appris le langage des bêtes, mais il avait dû promettre sous peine de mort à quelqu'un qu'il est inutile de nommer, de ne jamais trahir son secret. Un soir, comme il se reposait, après son travail, au bord d'un pré où l'on avait attaché le bœuf, il vit venir son valet qui ramenait l'âne à la ferme. Pendant que les deux hommes échangeaient quelques propos, le baudet s'était arrêté pour souffler et brouter un peu aux côtés de son grand frère cornu. « Peste soit du labeur quotidien, soupira-t-il après un instant; la sotte invention ! je prends de l'âge et, par ma foi, je n'en puis mais. » Le bœuf, sans lever la tête, lui donna l'avis suivant : « A votre place, compagnon, je ferais le malade et je refuserais toute nourriture. Notre maître serait bien obligé de vous laisser en paix. » Le conseil fut fort goûté de l'âne et un peu moins du fermier. Le lendemain, voilà que le valet frappe à la porte de celui-ci et lui apprend que l'âne est malade. « Eh ben, c'est notre bœuf qui fera

aujourd'hui le travail du baudet. » Sur la brune, Maître Jacques s'en va, avec toute la maisonnéé, casser une croûte sur le même pré et, cette fois-ci, il y trouve l'âne, l'oreille basse, la mâchoire désœuvrée et qui en l'apercevant, pousse un gros soupir. « Bernique », pensa le rusé compère, « toutes ces manigances prendront bientôt fin. On sait ce que l'on sait. Motus. » Le temps d'avaler une bouchée, voilà le bœuf qui, suant et soufflant, rentre du travail; et point n'est besoin de savoir lire dans les livres pour s'apercevoir que la journée n'a pas été de son goût. « Frère Longue-Oreille, dit-il en s'arrêtant devant son complice, m'est avis que vous feriez bien de cesser ce petit jeu et de retourner au travail, car j'ai ouï dire que notre maître avait décidé de vous envoyer dans l'autre monde et d'acheter un Aliboron solide et travailleur ». Là-dessus, Maître Jacques fait un grand éclat de rire; tout le monde le considère avec surprise et, à peine revenue de son ébahissement, Mère Ursule sa femme lui demande ce qu'il a à s'esclaffer comme ça. A quoi il répond que ça ne regardait nul autre que lui.

A partir de ce moment, la vie dans la ferme devint un véritable enfer, car Mère Ursule n'avait point de cesse que son mari ne lui eût révélé la raison de son hilarité. Mais Père Jacques ne le pouvait faire sans encourir la disgrâce et la mort,de sorte que,au plus fort des orages domestiques, il restait enfermé

dans un sombre silence où sa femme reconnaissait la plus insultante des obstinations, et les moins malveillants d'entre les voisins, la preuve irréfutable d'un commencement d'imbécillité.

Les choses allant de mal en pis, notre fermier qui, malgré tout, demeurait fort attaché à son épouse, finit par lui dévoiler sinon le secret lui-même, du moins le danger qui lui commandait le silence. Dame Ursule en parut s'émouvoir; malheureusement, la curiosité ne tarda pas à reconquérir dans son esprit la place qu'elle avait provisoirement cédée à la surprise et à la crainte. Les discussions reprenant de plus belle, Père Jacques, de guerre lasse, recommanda un beau jour son âme à Dieu et se dirigea vers la basse-cour, d'où lui parvenait la voix criarde de sa digne moitié, avec la résolution bien arrêtée de tout révéler à la mégère. Comme il approchait du poulailler, son coq favori, en l'apercevant, ne manqua point de le saluer des vivats dont il était coutumier en ces sortes de rencontres. Mais le chien de garde, arrivant ventre à terre et le nez tout plissé de fureur, apostropha le braillard en ces termes: « Coquin de coq, ne vois-tu pas que notre maître a le cœur gros et qu'il se prépare à nous quitter pour toujours ? » Le coq lui fit réponse de son air le plus altier : « Sornettes que tout cela! Maître Jacques n'aurait qu'à mettre sa femme au pas. Eh quoi! il a le bonheur de n'en posséder qu'une! Que dirait-il,

grands dieux, s'il se trouvait à ma place. J'en ai septante-sept, moi, oui, septante-sept, et je t'engage à venir voir l'ordre et la discipline qui règnent dans mes états. Un seul mot du maître suffit. Il est vrai que nos femmes à nous montrent plus de docilité, douées qu'elles sont, en dépit de tout, de quelque entendement; mais là où la parole est sans force, il y a le bâton. » — Ce fut pour Maître Jacques une illumination soudaine. Il alla certes trouver sa femme, mais avec des intentions bien différentes de celles de tantôt. Prétextant la prudence que commandait un si grand secret, il s'alla enfermer avec elle en un grenier, et là, miséricorde divine! il la régala d'une de ces bastonnades qui ouvrent l'entendement dans les cervelles les plus épaisses et une porte à la charité dans les cœurs les plus endurcis. Et, chose entre toutes digne d'émerveillement, Dame Ursule se montra la première enchantée de ce traitement et quitta le grenier avec un visage rayonnant et une humeur pleine de bénignité qui répandit la joie parmi tous les habitants de la ferme, quel que fût le nombre de pattes qui soutenait leur marche. Les deux époux virent s'écouler leurs jours dans une parfaite sérénité. De temps en temps seulement, lorsque le chant du coq parvenait à leur oreille et que Maître Jacques le saluait d'un grand éclat de rire, Dame Ursule manifestait quelque inquiétude; mais alors, il suffisait à son mari de faire une allusion galan-

te à l'aventure du grenier pour dissiper le léger nuage et ramener le beau temps.

LE JEUNE PRINCE ET SES SEPT PRÉCEPTEURS

Il était une fois un roi de belle corpulence, d'un caractère orgueilleux et irascible, et qui avait beaucoup d'argent. Vous sentez déjà que les évènements qui vont suivre ne datent ni d'hier, ni de la semaine passée. Sa femme mourut en lui laissant un petit garçon qu'elle voulait qu'il élevât loin des intrigues et des turpitudes de la Cour. Conformément à ce vœu, le jeune prince fut confié à sept frères qui lui devaient apprendre tout ce qui se passe sur la terre et dans les étoiles. Après six années d'études, la nouvelle reine (car le roi s'était remarié) voulut connaître son beau fils. Celui-ci fit aussitôt, tout joyeux, ses préparatifs de voyage, mais en levant la tête au ciel, il y aperçut un cep de vigne dont l'extrémité était rongée par de gros vers. « Vous voyez ce signe étrange, là-haut, entre Orion et Betelgeuse? ne donne-t-il pas à entendre que trois jours après mon arrivée au palais, je serai pendu ? » Les sept précepteurs confirmèrent son interprétation, et, saisis d'un trouble indicible, allèrent s'enfermer dans leur observatoire pour délibérer sur la déci-

sion à prendre. Après d'interminables débats, ils prescrivirent à leur élève de jeûner pendant sept jours. Ce temps d'abstinence passé, ils eurent recours à la théurgie et le frappèrent de mutisme complet.

Peu après, le roi vint en personne chercher son fils. En apprenant l'infirmité dont il souffrait, il donna tous les signes d'un vif mécontentement. Néanmoins, il emmena le jeune prince pour le présenter à la reine et à la Cour. La souveraine n'eut pas plus tôt aperçu l'éphèbe qu'elle s'en éprit à en perdre la raison et lui glissa dans la main un billet des plus enflammés. Sans être parvenu à l'initiation holoclère, le disciple des mages observait scrupuleusement leurs préceptes et y admirait surtout ce qui avait trait à la chasteté, source miraculeuse de fécondité spirituelle. Il répondit donc à sa belle-mère, qui ne manquait pourtant pas de charmes, avec une froideur qui ne lui laissa aucun doute sur le peu de succès de ses avances. Elle en conçut quelque chagrin, mais surtout un vif dépit qui la porta à une fâcheuse extrémité. Empruntant tous les dehors de la vertu outragée, elle alla trouver son époux et lui reprocha d'avoir introduit dans leur demeure un jeune tartufe qui, sous un masque de pudicité outrée, dissimulait de véritables penchants de babouin. « Ne s'est-il pas laissé emporter tantôt jusqu'à me faire, à moi sa belle-mère et sa souveraine, des propositions infâmes accompagnées d'une mimique plus

digne du chenil ou des petites maisons que d'un palais?» Le roi manifesta de prime abord une grande surprise, mais la marâtre reprit son récit de l'outrage avec une indignation si habilement feinte et tant de détails scabreux, que le pauvre barbon, fort jaloux de son naturel et vivement épris de la jeune mégère, faillit demeurer sur le carreau d'un transport à la tête. Les soins que lui prodiguèrent dix médecins mandés en hâte et cinquante chambellans et valets eurent pour effet de le jeter dans un autre extrême, car, à peine revenu de la mort, il donna de sa vitalité une preuve des plus effarantes en faisant voler par la chambre sceptre et couronne et tels objets qui avaient le malheur de se présenter à sa vue. « Pendez sur le champ Son Altesse Royale Monseigneur le Dauphin mon fils », vociférait-il cérémonieusement au grand effroi de la Cour. Le plus jeune des sept précepteurs, témoin de cette sortie, eut l'heureuse inspiration de détourner le cours de la colère royale en s'offrant lui-même à ses coups : « Le jeune prince notre élève est le modèle de toutes les vertus ! » s'écria-t-il d'une voix que la peur rendait fort aiguë. Le monarque, doué d'une force et d'un embonpoint peu ordinaires, eut tôt fait de le terrasser; mais, tandis qu'il lui frappait la tête contre le parquet, le courageux épopte laissait échapper ces nobles paroles : « Ce n'est pas le lieu, Sire, de vous rappeler ce que les sages de l'anti-

quité et nos propres pontifes Krivès ont rapporté sur les dangereux égarements provoqués par la colère. Faites venir l'héritier de votre couronne; instruit par les dieux, de la volonté desquels nous ne sommes, nous autres, que les humbles exécuteurs, il vous dira de quelles erreurs cette funeste passion a été l'origine depuis la révolte des Titans. » Surpris de la noblesse de sentiment et de la présence d'esprit dont le mage lui donnait l'exemple au milieu d'un exercice extrêmement violent, le roi se résigna à l'écouter tout en le secouant de temps en temps comme un sac que l'on presse de rendre son contenu. « Lui, un babouin, sire! allons donc, dites plutôt un initié depuis Hestia — je n'ai pas besoin d'être plus clair, m'adressant au plus sage des monarques et à la plus savante des Cours. Ah, sire, quelle perte irréparable pour vos Etats, si une vie si riche de promesses devait être coupée en sa fleur, et un si beau fruit des Hespérides se dessécher à la branche sans feuillage d'un gibet! » Cette dernière figure remua profondément les entrailles du roi; il ne secouait plus que d'une seule main le mystagogue; de l'autre, il soulignait en connaisseur le rythme de son discours. — « Laissez-le mûrir, ô grand Roi, dans ces sacrés bocages où votre ancêtre rencontra jadis la Nymphe... » — « Je ne comprends pas, interrompit le souverain en dressant l'oreille. Mon ancêtre?... la nymphe?... » — « Mais oui, Sire, votre ancêtre Numa; tout gentil-

homme lithuanien qui se respecte n'a-t-il pas à cœur de rattacher son nom à quelque famille patricienne de Rome? celui de votre race, écrit en constellations au ciel, vous épargnera ces longues et savantes recherches; nous vous fournirons de votre illustre origine les preuves les plus irréfutables...» — «Tiens, tiens, fit le roi, qui était fort vaniteux; mon père m'en a bien touché un mot, autrefois, mais le nom qu'il citait était un peu différent... c'était quelque chose qui faisait penser à un incendie... — « De Rome, naturellement, sire; Néron, peut-être? » — « Non pas. J'y suis; c'était, il me semble bien, Pompée ou quelque chose d'approchant. — « Pompilius, sire, Pompilius! Numa Pompilius! vous voyez bien que j'avais raison. Quelle confirmation éclatante de nos révélations célestes! » — L'irascible monarque buvait maintenant les paroles de l'astrologue qui s'était relevé de terre et remettait de l'ordre dans ses vêtements orphiques. « Messieurs, nous faisons grâce à Monseigneur le Dauphin....» Le dadouque saisissait déjà la main du roi pour la baiser... « Nous lui faisons grâce... jusqu'à demain matin. » — « Pendez-le aujourd'hui-même, criait la reine. Demain, vous ne vous souviendrez plus de rien, je vous connais. » — « Il sera pendu demain au lever du soleil, Madame, répondit le souverain en baisant galamment la main de sa rugissante épouse.

Aux premiers feux du jour, le roi, suivi de

l'exécuteur des hautes œuvres, alla frapper à la porte de son fils. Il y rencontra le hiérophante lui-même, qui, levant en manière de salutation la couronne de myrte qu'il portait sur la tête, lui dit : « Noble roi, avant de sacrifier ton Isaac, permets-lui de te dire sept mots. « Mais il est muet, s'écria le roi. » — « Grâce à nos oraisons jaculatoires, il ne l'est plus. » — « Et pourquoi sept plutôt que six ou huit, observa le monarque. » — « C'est la nature, c'est la vérité même qui parlera par sa bouche, répliqua le Maître. Le roi fit semblant de comprendre et ordonna à son fils de parler. Celui-ci prononça aussitôt ces sept sibyllines paroles : « Douze dames d'atour en font onze. » — « Mais, puisque depuis qu'il existe une tradition dans ce royaume, c'est-à-dire depuis l'âge du bronze, elles sont douze. Voyons, que signifie ce galimatias ! Sont-elles douze ou onze, par Caïn dans les taches de la Lune ! » et déjà le visage royal se violaçait de colère. « Réprime ton ire, ô grand Roi, dit d'une voix sourde l'aîné des sept frères. Ordonne aux douze dames d'atour d'apparaître devant toute la Cour et de se dévêtir en notre présence. » De plus en plus surpris, le Roi obéit au Grand-Prêtre, estimant sans doute que ce spectacle valait bien celui de la pendaison d'un morveux.

Les douze dames informées par la voix du héraut de ce que l'on attendait d'elles, se contentèrent de sourire et se prirent sur le champ, sans en éprouver la moindre gêne, à

dévoiler aux cinq cents messieurs réunis ce qu'ils connaissaient déjà depuis belle lurette, chacun d'eux pris séparément. On fut cependant frappé du trouble qui, avec le progrès de la dénudation, gagnait l'une des dames ainsi que la reine. Lorsqu'il fallut laisser choir le dernier voile, la jeune pudique pâlit mortellement et supplia tout haut ses compagnes de lui épargner une pareille infamie en résistant à la fantaisie du roi. Mais celui-ci se contenta de prononcer, sur le ton consacré à la formule traditionnelle « le chapeau, Messieurs, » cette simple phrase : « Mesdames, la chemise ».

Un sourd murmure parcourut la noble assemblée lorsqu'elle reconnut, à certains signes indubitables, la présence, au milieu des douze dames d'honneur qui n'étaient que onze, d'un jeune et beau grenadier de la garde que l'on croyait déserteur. On porta, évanouie, la reine infidèle à la potence, le roi frappé d'apoplexie au pourrissoir, et le jeune prince initié à la salle du trône.

LE BELIER A LA TOISON DE SOIE

Il y avait une fois trois frères, — deux matois et un nigaud. A l'article de la mort, leur père leur remit tout son avoir. Les deux finauds prirent, naturellement, ce qu'il y avait de meilleur, ne laissant au coquard qu'un jeune matou. Enchanté du partage, car il aimait bien le minet, le pauvre Upeïkis met son ami sous sa veste, fait la nique à ses frères et prend la clef des champs.

A force de courir après les pierrots pour leur mettre du sel sur le bout de la queue, notre bon à rien arrive dans un pays où l'on n'avait jamais vu un chat. Il s'arrête, pour une nuitée, chez un croquant qui ne trouva rien de plus malin que d'emporter le chaton en catimini (c'est bien le cas de le dire), pour le mettre avec les brebis, histoire de voir ce que ça donnerait. Mais le Chat était de ceux qui savent tirer les marrons du feu, et tout en reniflant et ronronnant aux quatre coins de l'étable, il manigança la belle affaire que l'on va voir. L'alouette n'avait pas encore chanté, que l'hôte de notre Gille courait à la bergerie pour voir ce qu'y faisait cet animal

fabuleux venu tout droit des Iles Bienheureuses. Or, l'astucieux mistigri, qui avait passé sa nuit à jouer avec le gros bélier (à saute-mouton, pardienne!) n'a pas plus tôt entendu grincer le verrou, qu'il se fout sur le dos dans la paille et contrefait le mort. L'hôte de pester comme un beau diable et de voler chez l'hôtesse, les mains dans la tignasse, tout prêt à se l'arracher de désespoir. « La malebête de bélier a encore fait des siennes; non content de m'avoir mis le cul en compote l'autre semaine, il vient d'occire... Ah, qu'allons-nous devenir, ma pauvre femme! » — « Occire qui? pas le voyageur, j'espère? » — « Ha, si ce n'était que ça! des hommes, il n'y en a que trop sur terre, et bien que celui-là vienne de loin et en sache plus long que nous pour avoir vu tant de pays, c'est de la mauvaise graine tout de même; mais c'est son compagnon, cette bête mirobolante qui tombe tous les cent ans de la lune et qu'on appelle... le.... le... Voyons un peu, toi qui as travaillé au château et qui sais lire dans les livres de cuisine... le... le... » — « Le nom de l'animal ne s'y trouve pas, mon homme; mais laisse-moi souffler un moment; le... j'y suis! le Chat, si j'ai bonne mémoire. Ah, pour un malheur, c'en est un pour sûr, mon pauvre Nicaise. Car comment le remplacer? Mais on s'en tirera, va, j'en réponds. C'est pas pour rien que le bon Dieu t'a donné une femme comme moi. J'vas préparer un festin de roi, soupe au potiron, boudin d'une aune, et le

reste, et quand il en aura tout son soûl, on va se mettre à causer. »

Une heure après, hôtes et voyageur étaient à table, et devant la profusion et la succulence des mets, notre benêt s'écriait à tout bout de champ : « ha, voilà ce que j'appelle une dînée! quel pays de cocagne! » Toutefois, son front se rembrunit légèrement quand il se rappela qu'il lui faudrait payer son écot. Mais il n'eut pas plus tôt fait allusion à la légèreté de son gousset, qu'il vit, non sans surprise, hôte et hôtesse se confondre en actions de grâces pour le grand honneur qu'il leur avait fait. Le pauvre Upeïkis leur rendit leurs beaux saluts, et, au moment de reprendre son sac et son bâton, appela son compagnon de voyage. La triste aventure de ce dernier lui fut alors contée avec force soupirs de commande. Il donna quelques pleurs sincères au souvenir de son ami, car il avait le cœur plus sage que la tête. Comme compensation, on ne lui offrit que le bélier auteur du méfait. Il est vrai que cet animal, comme tous ses congénères du pays, avait une épaisse toison de soie.

Notre coquardeau n'avait pas fait vingt pas sur la grand-route, qu'il recevait une petite tape sur l'épaule. Il se retourna, ne vit personne, et portait déjà sa main au front pour se signer, lorsqu'un ronron familier et une caresse humide et moustachue lui apprirent que le rusé petit compère dont il déplorait la mort venait de reprendre sur sa nuque sa

place accoutumée. Il considéra attentivement le minois du lutin fourré et fut frappé, malgré son peu de pénétration, de l'air ensemble secret et triomphant que lui donnait un sourire baveux se jouant autour des lèvres et dans un coin de l'œil fermé. Tout heureux de retrouver son camarade, il doubla le pas; l'idée de restituer le bélier à ses maîtres ne lui vint que beaucoup plus tard, à la tombée de la nuit et après plus de vingt croisements de voies. Il poursuivit donc sa route en se disant baste!

S'apercevant bientôt que ses jambes lui refusaient le service et que les ombres s'épaississaient rapidement à l'horizon, il frappa à la porte d'une hôtellerie. Le premier mouvement de l'homme qui lui vint ouvrir fut de tâter la toison du bélier. Il ne l'eut pas plus tôt fait, qu'un cri de surprise s'échappait de sa bouche et avec tant de force que toute la maisonnée accourait aussitôt pour faire écho à son ébahissement. Si invraisemblable que cela puisse paraître, personne, dans ce nouveau pays, n'avait jamais vu ni même entendu parler d'un mouton à la toison de soie! On fit donc fête à nos voyageurs, et comme c'était soir de vigile et que l'étuve était chauffée, ils furent invités tous les trois à s'y rendre pour se reposer des fatigues de la route. Le Chat, comme bien on pense, renonça aux délices du bain; mais Upeïkis et le bélier y coururent en donnant tous les signes d'une vive satisfaction, ce qui, soit dit

entre nous, valut quelques bons coups de corne à la partie la plus charnue de plusieurs membres de la société. Afin de permettre au mouton de se bien sécher pour la nuit, son maître, après le plongeon, l'attacha à un arbre du jardin. Malheureusement, étourdi comme il l'était, il l'y oublia et s'alla coucher. Lorsque tous les hommes de l'hôtellerie eurent quitté l'étuve, les dames s'y rendirent à leur tour. Comme elles en sortaient, l'une d'elles aperçut notre bélier et prit garde que sa toison était de pure soie. — Cela me ferait une bien belle paire de gants pour mes dimanches, pensa-t-elle. — Elle plonge ses mains dans la toison; mais celle-ci (on s'en doutait déjà) était ensorcelée; elle s'emmêla si bien autour des doigts que les malheureuses menottes y restèrent prises comme cela arrive quelquefois, à ce que l'on assure, aux corneilles et aux pies. Les amies de la victime accourent à ses cris; trente mains plongent dans la toison, seize captives déchirent l'air de leurs lamentations !

La lutte aussi tragique que vaine se prolongea toute la nuit. Vers son déclin, les messieurs qui avaient passé leur soirée à boire, s'aperçurent enfin de l'absence de leurs compagnes et prirent, sur leurs jambes mal assurées, le chemin de l'étuve. Mais les dames, en les apercevant, de crier: « n'approchez pas, tas d'ivrognes, nous sortons de l'eau; envoyez la servante nous chercher nos voiles. » Upeïkis écarquillait les yeux et trouvait l'a-

venture fort plaisante; le Chat baissait modestement les yeux. On attendit une couple d'heures; les prisonnières n'arrivant pas à se dégager, notre fol prend la résolution de les emmener avec son bélier aimanté, malgré leur nudité et les protestations indignées de l'aubergiste et des voyageurs.

Chemin faisant, la singulière caravane rencontre un juif qui conduisait au marché une charrette chargée de goudron. Le fils d'Abraham, en apercevant le monstre à cent têtes, appelle à son secours les prophètes et les patriarches; mais il ne réussit qu'à attirer l'attention du bélier, qui, dans un effort suprême, lui court sus et d'un formidable coup de sa vraie tête dans la partie la plus bombée de son être, le prend dans sa glu et ajoute à ses autres parures déjà bien encombrantes un curieux ornement biblique.

Toute la bande se trouva bientôt devant un pont jeté sur un grand fleuve et surveillé par un Diable qui, dès la tombée de la nuit, emportait les voyageurs. En avisant notre hydre de Lerne, le Malin sentit ses entrailles tressaillir de peur et se réfugia sous le pont. S'apercevant, toutefois, qu'il n'avait affaire qu'à un mouton, à des femmes et à un juif, il sortit de sa cache et tira par malice un pan de la poisseuse lévite d'Isaac. Mal lui en prit, car il y demeura collé sans aucun sortilège et de la manière la plus naturelle du monde. Enrichie d'un habitant de l'enfer, la procession se remet en marche

et, sur le minuit, arrive à la porte d'un grand palais. Les sentinelles aussitôt se jettent sur nos pauvres gens, les arrêtent et les emmènent à la chancellerie du Grand Chambellan de la Cour.

Le Roi du pays, dont c'était là la résidence, avait une fille sujette, ainsi que le sont nombre de princesses, à toutes sortes de lubies, dont la principale consistait à ne vouloir épouser qu'un jouvenceau qui réussirait à dissiper ses vapeurs et à la faire rire aux éclats. On lui avait présenté prétendants royaux par dizaines, mais aucune de leurs saillies n'eut le pouvoir de produire l'effet désiré, ce qui ne laissera pas que de surprendre, car les princes passent généralement pour gens d'esprit, du moins dans l'opinion avouée de leurs courtisans. L'infortuné monarque, ravi de l'aubaine, fait aussitôt défiler notre Fête des Fous sous le balcon de la princesse. Celle-ci, malgré tout un peu surprise, interroge notre benêt. Son histoire rassérène le visage de la belle enfant, sans toutefois le faire sourire. Mais lorsque le Chat, bondissant d'entre les sabots du Diable, courut se camper d'un air martial sur la calotte du Juif pour lui adresser de ce lieu éminent un salut plein de grâce et de noblesse ,la jeune fille battit des mains et s'esclaffa de si bon cœur que son fou rire gagna toute l'assemblée. Le Roi son père abdiqua dès le surlendemain, jour fixé pour les cérémonies du ma-

riage et du couronnement de messire Upeïkis.

Notre coquard devenait roi: et c'est là, en dépit de tout, mes enfants, le plus extraordinaire de l'histoire. Car où avait-on jamais vu auparavant, je vous le demande, un imbécile se prélasser sur un trône ?

LA REINE DES SERPENTS

Il était une fois, dans la nuit des temps, un vieux et une vieille. Ils avaient douze fils et trois filles, dont la plus jeune se nommait Eglé-sapin. Un soir d'été, les trois sœurs allèrent se baigner dans un lac dont la maison de leurs parents était voisine. Après avoir longtemps troublé de leurs ébats le sommeil des eaux, elles regagnèrent la rive pour y prendre leurs vêtements. Tout à coup, et à son grand effroi, la cadette s'aperçoit qu'un serpent s'est glissé dans une manche de sa tunique. L'ainée s'arme d'un bâton et veut chasser l'animal. Mais le serpent, levant la tête vers Eglé, lui adresse, d'une petite voix humaine, ces paroles: « Jeune fille, promets-moi de m'épouser et je quitte sur le champ ces lieux ». La pauvrette, de plus en plus effarée, s'écrie: Oh non, mille fois non, je ne serai jamais la femme d'un serpent. Rends-moi bien vite ma tunique et laisse-nous en paix ». Le serpent, indiscret comme un vrai petit homme, revient à la charge: « Donne-moi seulement ta parole, et je m'éloigne comme je suis venu ». Le débat se prolongeant

outre mesure, la petite Eglé, de guerre lasse, se laisse arracher la promesse; aussitôt le serpent sort de la manche et disparaît dans l'herbe haute et touffue.

Deux jours se passent dans une parfaite tranquillité; mais le troisième n'était pas encore à son déclin qu'une multitude de serpents venus de toutes les directions envahissait la cour de la maison et jetait l'épouvante dans le cœur des grands et des petits. Les reptiles étaient si nombreux que leur grouillement semblait déferler en vagues; il en sortait par centaines de tous les coins et recoins ainsi que du moindre trou, et leur façon inusitée de sautiller et de se tortiller en sifflotant témoignait d'une excitation extraordinaire. On en vit plusieurs, des plus gros et sans doute des plus âgés, se glisser dans l'intérieur de l'habitation: c'étaient les marieurs, détachés par le conseil des anciens pour entamer les pourparlers avec Eglé et ses parents.

Ces derniers — ai-je besoin de vous le dire — opposèrent tout d'abord aux prétentions des envahisseurs un refus formel dont la courtoisie ne masquait qu'à demi la terreur et surtout le dégoût qu'ils ressentaient. Mais la marée montante des siffleurs battait maintenant les portes et les fenêtres et, en fin de compte, il fallut accepter le fait brutal et s'incliner devant le droit du plus fort. Le oui fatal ne fut pas plus tôt prononcé, que les serpents, s'emparant d'Eglé, se pressaient

comme un torrent vers la sortie. Les parents de la mariée, tout de même que ses frères et sœurs, s'abandonnèrent au plus vif désespoir; c'est tout ce qu'ils pouvaient faire dans cette conjoncture, et ils n'en retirèrent qu'un maigre profit.

Les serpents et leur captive se dirigeaient vers la mer. Lorsque la troupe fut près du rivage, Eglé aperçut un charmant cavalier qui paraissait l'attendre. Il s'approcha de la jeune fille chapeau bas et se fit reconnaître pour le serpent qui, quelques jours plus tôt, s'était glissé dans la manche de sa tunique. Après ces salutations suivies de compliments de fort bon goût, toute la caravane prit place dans des embarcations qui attendaient sur le rivage, et l'on cingla vers une île où le jeune ophidien possédait un château construit sous la vague. C'est là que fut célébré le mariage. La demeure du serpent n'était comme lui-même et son entourage, que miroitement, splendeur et doux murmures. Les noces et leurs enchantements ne durèrnt pas moins de trois semaines, et je n'entreprendrai de décrire ni les excellentes choses que l'on y but et mangea, ni les ébats dont elles fournirent l'occasion à un peuple célèbre par la grâce et la variété de ses danses. La beauté des spectacles qui se déroulaient devant ses yeux atténuait dans une certaine mesure le chagrin de la petite épouse; la parfaite liberté dont elle jouissait exerçait sur son esprit un charme puissant. Le jour succéda au jour,

la saison à la saison, les souvenirs et les regrets s'effacèrent peu à peu de la mémoire de la Reine, elle oublia son enfance et ses parents.

Neuf années se passèrent de la sorte. Eglé était maintenant mère de quatre enfants, trois fils et une fille. Les fils s'appelaient Azuolas-Chêne, Uosis-frêne et Berzas-bouleau. La fille, qui était la puînée, reçut le nom de Drébulé-tremble.

Un jour, son fils aîné, Azuolas, dit à Eglé: « petite maman, où sont vos parents? Pourquoi n'allons-nous jamais les voir ? » Cette question réveilla dans le cœur de la jeune femme mille souvenirs des plus tendres. Une grande tristesse jeta son ombre sur son esprit. Elle se demanda si son père et sa mère étaient encore en vie, si ses frères et sœurs se souvenaient d'elle. Elle alla trouver son époux et le pria de la laisser retourner pour quelque temps dans son pays, auprès des siens.

Le Serpent acquiesça fort gracieusement à son désir. « Rien n'est plus légitime ni plus aisé », répondit-il; « mais avant de te mettre en route, tu ferais bien de te conformer à nos usages et de filer la quenouille de soie que voici ».

Toute joyeuse du succès de sa démarche, Eglé se mit aussitôt au travail. Elle fila sans s'arrêter, trois jours et trois nuits. Cependant, la quenouille ne diminuait point. Un doute affreux s'éleva dans l'esprit de la jeune fem-

me; la quenouille est sans doute enchantée, pensa-t-elle; on se moque de moi, je suis la victime d'une cruelle supercherie ».

Pleine d'inquiétude et de ressentiment, elle alla trouver une vieille qui habitait une cabane voisine du château. « Chère petite mère,. lui dit-elle, ma fleurette bien aimée, examinez, je vous prie, cette quenouille que je vous apporte et dites-moi comment il faut la filer ». La vieille prit ses bésicles, approcha son long nez de la quenouille, et prononça d'une petite voix aigre et chantante ces paroles: « un, deux, trois, méfie-toi, méfie-toi; quatre, cinq, six, hors d'ici, hors d'ici; sept, huit, neuf, dans le feu, dans le feu ! »

Eglé courut tout d'une haleine à la maison, alluma un grand feu dans le four et y jeta la quenouille. La flamme prit aussitôt l'aspect d'un énorme crapaud dont les pustules se mirent à secréter du plus beau fil de soie.

Transportée de joie, la jeune femme frappe à la porte de son mari. Celui-ci la complimente de son ouvrage et va tirer de dessous un escabeau une paire de gros soulirs tout en fer. « Et maintenant, ma toute belle, faites-moi le plaisir de chausser ces brodequins. Dès qu'ils seront usés, vous vous mettrez en route pour rendre visite à vos parents. »

Eglé, le cœur gros, emprisonna ses pieds dans les lourds sabots, traîna nuit et jour la semelle, usa plancher et pavés à force d'y frotter ses chaussons; mais ceux-ci résistaient à toutes ces opérations et faisaient mi-

ne de vouloir narguer les siècles des siècles.
La malheureuse se souvint de la vieille et retourna à sa cabane. La sorcière compta cette fois jusqu'à treize et lui ordonna de jeter les sabots dans la braise de son voisin Blaise, le forgeron. Eglé suivit son conseil. Mordus par le feu, les sabots de fer s'usèrent en l'espace de trois jours.

La jeune épouse, pieds-nus et ses chaussons sans semelle à la main, se présenta pour la troisième fois à la porte du Serpent. « A merveille, s'écrie celui-ci; il ne te reste plus, à présent, qu'à faire cuire les petits pâtés de lièvre* ». Mais le rusé reptile avait fait disparaître de la maison jusqu'au dernier ustensile de cuisine, et Eglé se trouva, une fois de plus, dans une situation qui ne semblait offrir aucune issue. La sorcière, cependant, en découvrit une: « avec ce qui te reste de ta dernière cuisson tu boucheras les trous du tamis; transformé en pétrin, il ne laissera plus passer l'eau et tu y prépareras ta pâte ».

Bénissant la puissante et serviable sorcière, la jeune femme, suivie de ses enfants chargés de pâtés, se dirige vers la demeure de ses parents. Le Serpent accompagna sa famille jusqu'à la mer, en recommandant à Eglé de ne pas demeurer plus de neuf jours chez les siens. « Sur ton chemin de retour, tu auras bien soin, en approchant du rivage,

* Présent traditionnel, inséparable, en Lithuanie, de toute visite faite à des parents.

de ne garder auprès de toi que les enfants et de renvoyer ton escorte, si l'on t'en donne une. Après quoi tu prononceras les paroles suivantes.

O Serpent, serpenteau, serpentelet,
Si vous êtes vif, l'écume est de lait.
O Serpentelet, serpenteau, serpent,
Si vous êtes mort, l'écume est de sang.

Et vous autres, enfants, ajouta-t-il, rappelez-vous qu'il vous est absolument défendu de faire connaître cette incantation à qui que ce soit ».

Je n'entreprendrai pas de décrire l'accueil que l'on fit à Eglé dans sa maison natale. La joie qui y régnait eut tôt fait d'attirer tous les voisins, et ce ne furent qu'exclamations, félicitations et interrogations sur sa vie chez les serpents. Et, dès le premier jour, comme bien on pense, les parents d'Eglé ainsi que ses frères et sœurs, se réunirent en conseil de famille pour examiner les moyens de la garder pour toujours auprès d'eux. Ayant eu vent de l'incantation destinée à attirer le serpent vers le rivage de la mer, ils n'eurent point de cesse que la formule n'en fût parvenue à leur connaissance. A cet effet, ils s'adressèrent tout d'abord au fils aîné, Azuolas. Mais ni prières ni menaces ne purent avoir raison de son mutisme obstiné. Ils n'en purent obtenir qu'une promesse de ne point révéler leur tentative à sa mère.

La seconde attaque fut dirigée contre Uo-

sis, la troisième contre Berzas; les deux jeunes gens firent preuve en l'occurrence de la même discrétion que leur frère aîné. Mais il en alla tout autrement avec la fille, Drébulé, qui, pleine de vaillance au début de l'interrogatoire, fut saisie d'un tremblement violent à l'apparition des verges qui lui étaient destinées; et, l'instant d'après, elle révélait jusqu'à la dernière syllabe de l'incantation pour échapper au supplice.

Armés de la toute puissante formule, les douze frères font hâte vers le rivage.

« O Serpent, serpenteau, serpentelet,
Si vous êtes vif, l'écume est de lait,
O Serpentelet, serpenteau, serpent,
Si vous êtes mort, l'écume est de sang.

Le Serpent sort sa belle tête de l'eau, nage à perdre haleine... Le voilà sur le sable... Les douze solides gaillards se jettent sur leur beau-frère et l'assomment. Après quoi, tout fiers de leur ouvrage, ils s'en retournent à la maison sans souffler mot à âme qui vive de toute cette affaire.

Les neuf jours écoulés, Eglé fait ses adieux à la famille et se dirige vers la mer...

« O Serpent, serpenteau, serpentelet,
Si vous êtes vif, l'écume est de lait.
O Serpentelet, serpenteau, serpent,
Si vous êtes mort, l'écume est de sang.

— « L'écume est de sang... » Le dernier mot de l'incantation était à peine prononcé que

toute la mer s'enflait avec violence dans un rouge bouillonnement, tandis que de ses profondeurs montait la voix de l'Epoux Serpent :

« Les douze frères armés de faux
M'ont occis, moi, pauvre serpenteau.
C'est par notre fille Drébulé
Que le secret leur fut révélé.
Par Drébulé, oui, par Drébulé,
La mieux aimée et la plus choyée. »

Eglé éclata en sanglots et se lamenta longtemps. Puis, se tournant vers Drébulé:

« Fille, n'ai-je pas raison, que t'en semble?
Prends racine et, trembleuse, deviens (Tremble.
O ingrate, tu n'as guère été sage;
Reste ici tout seul, Arbre malheureux,
Avec le vent qui dénoue tes cheveux
Et la pluie qui coule sur ton visage. »

Et, avant de jeter elle-même en terre ses racines, elle adresse ces paroles à ses fils:

« Vivez joyeux, enfants, arbres purs, arbres (saints,
Aimés du cœur d'Eglé, le funèbre sapin. »

Aujourd'hui encore, malgré tant et tant de millénaires écoulés, Azuolas-Chêne, Uosis-Frêne et Berzas-Bouleau sont les arbres les plus puissants, les plus généreux et les plus loyaux de la terre; et Drébulé-Tremble tremble au moindre vent; que la plus douce brise se lève, voyez, elle tremble, hélas, elle tremble et tremble et tremble.

LE BENET

Il était une fois un vieux et une vieille. Ils avaient un fils. Ce fils était un grand benêt. La mère, dans son désir de le déniaiser un peu, l'appela un jour et lui dit: « Mon petiot, tu as une stature de tambour-maître, n'attends pas qu'il te pousse au menton une barbe de sapeur pour quitter bavette et hochet et faire tes débuts dans le monde. Laisse là les enfants de chœur tes amis, prends un bon gourdin, va par monts et par vaux, fraie avec les uns et les autres, cela va te délurer un tantinet, et le Bon Dieu sait si tu en as besoin. » Le benêt ne répondit ni oui ni non, ne fit ni une ni deux, exécuta à la lettre les ordres de sa mère et sortit de la maison comme pour aller faire une cueillette de muguet. Dans le premier hameau qu'il rencontre sur son chemin, il aperçoit des braves gens qui battent des pois dans une aire. Le voilà qui pour obéir aux préceptes maternels, s'approche des batteurs, va de l'un à l'autre en traînant la semelle, marche sur les pieds de celui-ci et de celui-là, et finit par se faire envoyer au diable, en paroles d'abord, en-

suite à grands coups de bâton. Tout moulu, il retourne chez sa mère et lui conte sa mésaventure. « Ah grand nigaud, c'est que tu n'as pas su t'y prendre. Est-ce qu'on aborde ainsi les gens sans rien leur dire, sans leur faire la moindre politesse? Tu les vois qui battent leurs pois; eh ben, tu les salues avec un bon sourire, tu les regardes faire un instant d'un air de connaisseur, et puis tu leur dis: Ça, c'est du beau travail, mazette, c'est pas comme les gars de chez nous. Alors, la conversation s'engage, tu apprends une chose et l'autre, et, au moment de prendre congé, tu leur adresses des paroles dans le genre de celles-ci: Que le Bon Dieu vous bénisse, qu'il vous récompense, ah vous l'avez bien mérité; je vous en souhaite tant et tant que vous n'ayez pas assez de bras pour les porter, que vous soyez obligés de les charrier, et que vous n'arriviez jamais au bout de votre ouvrage. Alors on t'en aurait donné un sac, et nous les aurions fait cuire pour notre souper. »

Le lendemain, le benêt reprend la clef des champs et, vers le coucher du soleil, traverse un village où l'on enterre un mort. Plein d'assurance et tout fier de sa mémoire, il s'empresse aussitôt d'en sortir les belles choses qu'il y a retenues: « Que le bon Dieu vous bénisse, braves gens, qu'il vous récompense, ah vous l'avez bien mérité; je vous en souhaite tant et tant que vous n'ayez pas assez de bras pour les porter, que vous soyez obligés de les charrier et que vous n'arriviez

jamais au bout de votre ouvrage. » Il ne les a pas plus tôt débitées, que tous les gourdins du cortège s'abattent sur sa tête et que plus d'un sabot fait la connaissance de son derrière; et le voilà qui, revenu à la maison, reproche plaintivement à sa mère de lui avoir mis dans la tête de si singulières formules de salutation. « Mon pauvre gars, je n'y suis pour rien, la faute en est à toi seul; ne comprends-tu donc pas la bévue? Tu aurais dû te mettre à genoux, réciter des patenôtres et des Ave, et puis entonner un Requiem, en pleurant aussi fort et d'aussi bon cœur que les héritiers. »

« A présent, pensa le benêt, je sais tout ce que l'on peut savoir; en fait d'à propos, je pourrais t'y en remontrer au sacristain et au bailli. »

Quelques jours plus tard, nous le retrouvons dans la grand'rue d'un village en fête; ce ne sont qu'éclats de rire, pasquinades, bourrées, ritournelles et ovations avec chapeaux enrubannés volant dans les airs: on a deviné qu'il s'agissait d'une noce; tout le monde est à la joie, voilà qu'on apporte les barriques, les jeunes mariés apparaissent, suivis d'une ribambelle de mijaurées et de godelureaux, c'est un train de tonnerre de sort, que je ne vous dis que ça. Tout à coup, notre benêt, d'une voix de stentor: « De profundis clamavi ad te, Domine... Requiem aeternam dona eis, Domine... Requiescant in pace! »

Point n'est besoin de vous dire ce qui advint; je n'ai plus souvenance du nombre exact de côtes rompues ni de dents cassées que l'infortuné benêt rapporta à la maison. Tout ce que je sais, c'est que sa mère ne l'envoie plus faire le mirliflore de par le monde et que lui-même se signe à tour de bras à la plus lointaine allusion au sacrement du mariage.

LES SOUFFRANCES DU LIN

Il était une fois un berger et une bergère. Ils se nommaient Jonukas et Onuté et s'aimaient d'un amour si tendre que rien au monde n'eût pu les séparer. Rien au monde... hélas! la cruelle mort survint, emporta Jonukas, et voilà sa chère Onuté dans les larmes. Comme elle suivait le cercueil de son ami, elle implora le ciel de lui permettre du moins de le revoir en songe. Sa prière ayant été entendue, Jonukas lui apparut une nuit et lui dit: Onuté, tu iras demain soir m'attendre derrière la grange. Je te rejoindrai à cheval et t'emmènerai avec moi. » Le lendemain, sur la brune, arrivée la première au rendez-vous, Onuté voit apparaître Jonukas sur un magnifique coursier. « En croupe, en croupe, Onuté, et en avant. » Les voilà qui partent au grand galop, traversent champs, prés et forêts, passent ruisseaux, rivières et fleuves, et s'arrêtent enfin au pied d'une montagne sourcilleuse et dénudée, devant un trou tout noir et fort étroit. « Entre, ma toute bonne, entre, le chemin souterrain n'est pas bien long, quelques millions de lieues à peine. » Glacée d'effroi, Onuté répand: « Cher Jonu-

kas, tu le connais mieux que moi; entre le premier, va, je te suis. » Jonukas n'a pas plus tôt engagé sa tête dans la crevasse, que la pauvre Onuté, plus morte que vive, prend ses jambes à son cou. Jonukas la poursuit. Elle aperçoit une cabane faiblement éclairée, s'y jette et referme la porte au nez de son revenant. Dans un coin de la chambre, une petite vieille dodeline de la tête au chevet d'un grand escogriffe tout blanc qui dormait comme seuls savent dormir les morts; car il avait bel et bien tourné de l'œil l'avant-veille. « Petite mère, pour l'amour de Dieu, cachez-moi! » La vieille lui commande de se tapir derrière le poêle, se campe devant elle pour la défendre; et pendant tout ce temps, Jonukas, son pâle visage collé à la fenêtre, crie sous la lune: « Mort, rends-moi la vivante! » Les mains du cadavre se prennent à remuer. Jonukas crie de plus belle : « Mort, rends-moi la vivante! » Ce sont maintenant les jambes du grand homme tout blanc qui tressautent. Jonukas hurle une dernière fois: « Mort, rends-moi la vivante ! » Le mort se lève et, s'approchant de la vieille: « Va-t'en, lui dit-il d'une voix caverneuse, laisse-moi faire; entre morts, point de tromperies, il faut que je lui rende son bien, la fille qui se cache là, derrière ta cotte. » Là-dessus, la vieille: « C'est bon, c'est bon ; mais écoute un peu, te voilà vêtu d'un beau suaire, et tu ne saurais même pas dire, je gage, avec quoi ni comment il a été fait.

Laisse-moi donc te raconter les souffrances du Lin, de ce Lin que voici et qui t'enveloppe. Après, tu pourras, si le cœur t'en dit, mon petit mignon, aller chercher... » — « J'y consens, vieille, mais voilà déjà trop de paroles; allons, commence. » — « Un peu de patience, mon bon mort. Tu voudrais aller vite, c'est à merveille, chacun a son goût, comme dit l'autre; mais voilà, les souffrances du Lin, ça ne se raconte pas comme on avale une bouchée de pain; c'est long, long, va petit père, c'est long, ha, c'est long, les souffrances du Lin. » — « Vieille, vieille, la chandelle se consume et tu n'as pas encore dit le premier mot de ton histoire... » — « Nous y voilà, nous y voilà, mais ouvre bien l'oreille, brave défunt, car c'est un conte, je ne te dis que ça... Il est d'ailleurs fort bref. On a donc ensemencé le lin, on l'a hersé — pense à tous ces longs mois d'automne et d'hiver, quel ennui, bonté du Ciel, quelles souffrances... Encore, quand le printemps est chaud, ça va à peu près, on germe, on pousse, on prend son temps; mais que le renouveau souffle de la froidure, voilà notre pauvre innocent qui sort d'un bond de terre et puis qui se met à attendre le soleil, le bon petit soleil; et le vois-tu qui grelotte sur sa faible tige, et qui claque des dents, — je veux dire des feuilles, de ses chères petites feuilles... Et puis, ha, ha, il y a les maladies... » « Vieille, plus vite; plus vite, vieille... » — « Si tu m'interromps à tout bout de champ, com-

ment veux-tu que ça avance? Dans la mort comme dans la vie, il faut d'abord savoir ce que l'on veut... Où en étais-je donc ? Ah, j'y suis... La maladie surmontée, on croit que ça va aller tout seul... Eh ben non! car ce coquin de vent vient tout gâter, et, tiens, j'vas te montrer comment les petites têtes, — les capsules, quoi! — s'entre-choquent, et comment... » — « Vieille, vieille, tu me feras mourir... je veux dire revivre... » — « Enfin, le vent tombe, on se redresse comme on peut, et tout ça pour voir pousser autour de soi des tas de saletés, des mauvaises herbes de toute couleur et de toute odeur, et, tiens, voilà les filles qui viennent les arracher, et alors, c'en est un de remue-ménage! on va, on vient, et pendant tout ce temps-là on lui marche sur les pieds, c'est-à-dire sur les racines... » — « Vieille, vieille, tu me fais suer à grosses gouttes... je n'en puis mais. » — « Au contraire, trépassé, au contraire, ça va comme le vent, puisque le voilà mûr, et droit, et touffu, et fleuri, que c'en est un régal pour les yeux... Il va enfin jouir un peu de la vie. Tout doux, tout doux; c'est bien mal connaître notre joli petit monde, la Vallée de Larmes, comme l'appelle Monsieur le Curé... Voilà que le village envahit la linière, grands et petits, hommes et femmes, jeunes et vieux, et on se met à l'arracher de terre, et on en fait des gerbes, et on te le couche, et on te le remet debout. C'est le séchage qui commence — il en faut de la patience. — « Vieille, vieil-

le, laisse là la patience, ah ben oui, je te conseille de parler de pa... » — « C'est fini, il est sec; les charrettes arrivent, on l'emmène au village. Alors toute la maisonnée s'arme de bâtons, on couche le pauvret sur les planches,et puis, allez-y, pan, pan, pan, pan! » — « Vieille, vieille, tu me donnes là une idée... si j'avais un gourdin... » — « Ta, ta, ta, trépassé, vous n'êtes pas si terrible que ça, et on en a vu bien d'autres, dans cette vie. Pan, pan, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un brin de cervelle — (c'est par rapport aux graines, tu comprends, c'est là ce qu'on appelle une façon de parler, comme qui dirait une figure et le tout est de s'entendre), et alors on le remet dehors, on l'étend dessus la prairie... Ah, ce n'est pas un lit de roses ! Car l'automne est venu et avec lui la pluie, le vent, les longues nuits, et que sais-je encore! Enfin, on en refait des gerbes, et en avant, à la grange; nouveau séchage, jusqu'à ce qu'il se transforme en osselets; — alors, tu m'entends bien, tout ce que je t'ai conté jusqu'à présent de ses souffrances n'était rien, moins que rien, c'est maintenant que commence le vrai train d'enfer; on se met à taper sur ces pauvres petits os, tiens, tiens, en veux-tu, en voilà, que c'est à rendre l'âme rien qu'à le voir, et c'est comme ça jusqu'à ce qu'il ne reste que la peau... » — « Vieille, vieille, prends garde que je ne t'arrache la tienne... » — « Eh bien, tu as deviné juste, car c'est précisément de l'arrachage de la

peau qu'il s'agit, et ça se fait avec des planchettes tranchantes, après quoi on lui brosse violemment ses beaux cheveux, pour qu'il n'y reste pas la moindre paille. — Alors on en fait des cardées, on les place sur le métier, les unes en long, les autres en large, et on les tisse... « Encore un coup, vieille, dépêchons, dépêchons... Tiens, donne-moi à boire. » — « Tu crois que c'est fini? Va, va, nous sommes encore loin du compte! On étend le tissu sur le pré, et il reste là, quelque temps qu'il fasse, beau ou laid, froid ou chaud, sec ou humide. Et aussitôt qu'il est plus ou moins asséché — ne dirait-on pas que c'est pour rire — voilà qu'on le lave à grande eau, et puis... « Ah vieille, vieille recommande ton âme à Dieu. Je ne sais ce qui me retient... » — « Et puis, que je disais, ah oui! on en fait des vêtements que l'on porte à n'en plus finir, qu'on use jusqu'à la corde... après quoi on fait venir le Juif et on les lui vend. Le Juif les porte à la fabrique. Il y en aurait long, ah, il y en aurait long à dire sur ce qui s'y passe! Mais il te suffira de savoir qu'on les transforme en papier... Et tout ce que nous avons dégoisé jusqu'à présent est une misère à côté de ce qui vient. Car les gens qui sont dans les écritures — les poètes, les faiseurs de romans, les fabricants de contes à dormir debout, quoi! — les pas grand' chose qui sont dans les écritures s'en emparent et gribouillent dessus tout ce qui leur

passe par la tête, ah, malheur de malheur, et abomination de la désolation. »

Et comme la vieille faisait cette dernière exclamation, — le Coq, tout-à-coup, se mit à chanter... C'était le jour! Le Mort s'en retourna à sa couche, Jonukas à sa montagne. La petite Onuté était sauvée !

HISTOIRE PLEINE DE SAGESSE

Dans un village vivaient un paysan et sa femme. Un soir, ils reçurent la visite d'un seigneur qui leur demanda l'hospitalité pour la nuit. Trop heureux de l'aubaine, les deux époux l'invitent aussitôt à prendre place à table, et, après le repas, courent préparer son lit. Le gentilhomme n'avait pas terminé ses litanies qu'il entendait sous sa fenêtre la conversation suivante: « Levez la tête et regardez-moi ça! A-t-on jamais vu chose pareille! Là, là, — suivez donc mon doigt — c'est du côté, je crois bien, des Poissons. Vous ne me direz tout de même pas, père Upeïkis, qu'il ne se passe rien de nouveau! » — « Hé oui, par ma foi, tout ce coin de ciel a une drôle de figure. Ça présage une guerre suivie d'un tremblement de terre et d'une grande disette. » — « Vous n'y êtes pas du tout. Cela veut dire simplement qu'un garçon va naître cette nuit même dans la maison que voilà, que le seigneur qui y couche sera, pas plus tard que demain au lever du soleil, père d'une mariote, et que les enfants, quand ils seront grands, deviendront mari et

femme. Vous pouvez me croire, je m'y connais comme pas un. C'est pas pour rien que j'ai gardé les moutons dans ma jeunesse; un berger, ça en sait long, allez; vous n'avez donc pas lu les évangiles? »

Le seigneur ne ferma pas l'œil de la nuit. Il se voyait déjà beau-père d'un rustre qui ferait la loi dans sa maison et hériterait de tous ses biens. Il adressa à Onuphre son saint patron une prière jaculatoire, le suppliant de protéger sa race et d'augmenter sans retard d'une unité son contingent de chérubins. Puis il réfléchit. « Avec les saints, on ne sait jamais. Ma conscience est tranquille, j'ai prévenu ces messieurs. Aide-toi, le ciel t'aidera. Je sais ce qu'il me reste à faire. »

Au petit jour, le pieux chevalier alla frapper à la porte de l'hôtesse. Il la trouva couchée à côté d'un berceau où reposait un nouveau-né d'une beauté remarquable. « Par Saint Onuphre, qu'il est joli et qu'il a l'air malin! Il y a belle lurette que je désire un garçon, et il ne me naît que des filles. Vendez-le moi, voilà dix mille ducats. Il sera noble, riche, et épousera une princesse. » Les parents, éblouis, s'essuyaient les yeux par contenance. — « Allons, un bon mouvement, faites ça pour le bonheur de votre petiot... On n'en fera pas un seigneur comme les autres, qui mettent une croix au bas des paperasses. On lui apprendra à les signer et parafer, que je ne vous dis que ça, et à ânonner bonjour et bonsoir en latin. » Les braves

gens hochèrent gravement la tête, se grattèrent la nuque et firent mille caresses d'adieu à leur gentilhomme d'enfançon.

Le seigneur prit le marmot et monta dans son carrosse. Au milieu d'une forêt obscure, il fit arrêter les chevaux et ordonna au cocher, avec un sang-froid imperturbable, de porter son fils adoptif dans un fourré, de l'étrangler et de lui arracher le cœur. Par un muscle ne tressaillit sur la figure rougeaude du serviteur qui ne manquait pourtant pas d'entrailles; mais il était bien stylé, ainsi qu'il convient à un domestique de grande maison. Au moment d'exécuter l'ordre de son seigneur, il fut néammoins saisi d'admiration et de pitié devant la beauté de l'enfant. Que faire? Pour son bonheur, il aperçoit, assoupi dans un buisson, un petit levraut. Il saute sur l'animal, l'étrangle et lui arrache le cœur qu'il rapporte tout pantelant à son maître. Un coup de fouet, les voilà partis. Le marmouset est resté seul dans la forêt, sur la couche encore chaude de l'infortuné rongeur. En arrivant devant sa maison, le seigneur apprend la naissance d'une fille.

Quelques heures après ces évènements, le père de l'enfant vendu va dans la forêt pour y chercher du bois et trouve le petit abandonné, qu'il reconnaît sans peine. Il le rapporte à la maison, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie il y fut accueilli. Lorsqu'il eut sept ans, ses parents se souvinrent du programme d'éducation que leur avait es-

quissé le seigneur. Ils y virent un signe de la destinée et envoyèrent le jeune homme à un maître d'école du bourg voisin qui lui enseigna l'alphabet et les principes de la grammaire.

Plusieurs années s'écoulèrent encore, quand un beau jour le gentilhomme acheteur de nouveau-nés s'arrêta de rechef chez le paysan. Celui-ci, retenu dans sa grange, lui dépêcha son fils. De propos en propos, le jeune homme en vint à raconter à l'étranger l'histoire de sa vie. Le chevalier se demanda par quel miracle il avait échappé au couteau du cocher. Toutes ses anciennes inquiétudes se réveillèrent dans son mauvais cœur. « Votre fils me plaît, dit-il aux parents. Je le trouve aimable, intelligent et beau. Je suis un homme libre de préjugés, moi; nous descendons tous d'Adam et d'Eve, nous sommes égaux devant Dieu notre Père. J'ai une fille aussi belle et aussi savante que votre fils. Il faut les marier. Vous me ferez le plaisir d'envoyer votre garçon à ma femme avec un billet de moi, que je vais vous remettre ce soir avant mon départ pour la ville. »

Ainsi dit, ainsi fait. En traversant le bourg le plus proche, le jeune homme va rendre visite au barbon qui en avait fait un puits de science. Il lui conte sa nouvelle aventure et lui montre le message du seigneur. Dès qu'il fut seul, le maître d'école détacha habilement le cachet, ouvrit la lettre et lut ce qui suit: « Chère Dame, faites passer, je vous

prie, le porteur de la présente par le four à chaux. Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. » Le rusé brûla le billet et le remplaça par un autre où il traça ces mots: Chère Dame, faites, je vous prie, épouser dans les trois jours notre Skolastika par le porteur de la présente. Dieu, etc... » Après quoi il y colla le cachet demeuré intact.

Le jeune homme frappe à la porte de la maison seigneuriale, présente sa lettre à la Chère Dame. Elle la lit et relit en hochant la tête et en interrogeant de temps à autre, à travers ses besicles, le visage du prétendant. Mais la belle Skolastika accourt et sa mère s'aperçoit sur le champ que le messager lui plaît. « Voilà le seigneur que votre père vous destine pour époux. Examinez-le avec soin, et dites-moi ce que vous en pensez. » La noble enfant fit le tour du jouvenceau, le considérant des pieds à la tête, par devant, par derrière et des deux côtés. « Mais c'est un fort beau gars, Madame ma Mère. Vous êtes très bien, Monsieur. Voici ma main, — pour commencer... ajouta-t-elle en rougissant.

De retour à son château de bois, le seigneur trouva sa benjamine dûment mariée et se prit aussitôt à considérer par quel moyen il se débarrasserait le plus diligemment de son roturier de gendre. Celui-ci, cependant faisait de son mieux pour gagner ses bonnes grâces, et, comme il avait de l'instruction et du savoir-faire, il remit bientôt de l'ordre dans le service de la maison et

dans la gestion des domaines confiés à ses soins. Mais ces succès ne lui valaient de la part de son beau-père qu'un surcroît de haine et de mépris.

Le jeune homme se levait tous les matins à six heures pour surveiller les fours à chaux, une des principales sources de revenu de la noble famille. Le père de la tendre Skolastika le savait, et dans ses meurtrières rêveries, la calcination de la pierre s'associait avec une curieuse insistance à l'image de son héritier. « La première idée est toujours la meilleure, répétait-il sans cesse. Je pensais à la chaux en griffonnant ma lettre escamotée et j'avais raison. Je ne sais quel démon a déjoué deux fois les projets pour lesquels j'avais pieusement sollicité l'assistance de mon saint patron. Mais là où le bienheureux Onuphre a échoué, moi je réussirai. Le four à chaux! le four à chaux! je n'en démordrai pas. »

Un soir, il fait appeler ses ouvriers et leur dit: « le premier que vous verrez venir demain matin, vous lui faites faire la culbute dans le four. Avez-vous compris? Ou faut-il que la trique que voilà vous le répète? » Au petit jour, comme son mari enfile ses chausses pour courir aux fameux fours, Skolastika éprouve soudain une forte démangeaison de lui faire des confidences longues, variées et d'une nature tout-à-fait intime. Les ouvriers guettent; ils voient approcher un surveillant, le saisissant à la gorge et lui sou-

haitent bon voyage... Ah que Saint Onuphre en entendit, ce jour-là, de belles !

Quand la saison des récoltes déploya ses richesses, le jeune homme négligea un tantet les fours pour courir aux champs et surveiller la grange. Le beau-père réunit derechef ses ouvriers, leur ordonne de creuser derrière ce bâtiment une fosse profonde, et les menace du gibet s'ils n'y enterrent, au lever du jour, la première personne qui s'offrira à leur vue. Mais que le vieux juif avait donc raison qui attribuait à l'amour une force au moins égale à celle de la mort ! A l'instant même ou le seigneur-paysan va boutonner son surtout pour courir à la grange, la tendre Skolastika étend le bras et défait le travail déjà commencé. « Restez encore, mon mignon, le temps d'un soupir à mon côté; papa peut bien vous remplacer là-bas ce matin. » Papa, voyant le soleil haut dans le ciel, se dit: le saligaud est depuis longtemps mort et enterré. Allons verser sur sa tombe le pleur dont Laurence Sterne inonda jadis celle d'Abélard et d'Héloïse. » Tout guilleret, il court, il vole... Vingt bâtons s'abattent sur sa tête, quarante talons de botte lui martèlent le croupion et il va rendre au fond de la fosse préparée pour son gendre son dernier souffle d'hyène à face d'homme.

LES TROIS PETITS MOTS

ET LES TRENTE DUCATS

Il était une fois un brave fermier qui, pour augmenter ses revenus, faisait un brin de commerce. Un jour, il mit trente ducats dans sa sacoche et s'en va va faire ses emplettes à la grand'ville. En sortant d'un bois où il s'était égaré, il se trouve à un carrefour et demande son chemin au premier passant qui se présente. Celui-ci lui répond: je le connais; mais un mot de moi vaut bien dix ducats. — Un mot qui vaut dix ducats, peste, ça ne doit pas être chose que l'on entend tous les jours. Que signifie cette plaisanterie? L'homme m'a l'air d'un malin, il y a, je gage, quelque manigance là-dessous. Bah ! dix ducats de plus ou de moins pour un gros bonnet comme moi. c'est pas une affaire. Et puis, sait-on jamais? « Voilà l'argent, comptez-le, ne vous pressez pas, voyez si tout y est bien. Et maintenant, dites-moi ce que vous avez à me dire. — « Ceci tout simplement. Le chemin qui est là devant vous et qui s'en va tout droit, vous conduirait à la ville aujourd'hui

même. En suivant l'autre, qui fait un détour, vous n'y arriverez que demain. C'est sûrement le meilleur. Mais j'aurais encore un petit mot à ajouter; seulement, c'est de nouveau dix ducats. » — « Dites donc, vous n'y allez pas de main morte, mon petit père. Vous m'avez l'air d'un satané farceur... Tenez, prenez-moi ça, c'est bête, je le sais, mais j'ai un faible pour les gens de votre métier; vous êtes sorcier, n'est-il pas vrai? » — « Peut-être bien que si, peut-être bien que non... Dans la vie, il suffit d'avoir un peu de cœur et de caboche. Eh ben, voilà. Si jamais, en arrivant à une auberge, vous vous apercevez que l'hôte est vieux et l'hôtesse jeune, ne vous y arrêtez pas, croyez-moi. C'est pas un endroit pour un homme comme vous. J'aurais bien encore un tout petit rien à vous souffler à l'oreille... » — « Ma foi, puisqu'on y est, voilà encore dix ducats et que les bons anges vous patafiolent. » — « Surtout, ne vous mettez pas en colère, car c'est justement de ce travers qu'il s'agit. Quand vous sentirez l'ire monter en vous, n'en laissez sortir que la moitié; gardez le reste pour le lendemain. » — « Ce que vous dites là n'est pas si sot que ça... Seulement, je n'ai plus le sou et il faut que je m'en retourne chez moi au lieu de me rendre à la ville... Mais c'est sans rancune, malgré tout. » — « Je pense bien! il ne manquerait plus que ça! Vous vous souviendrez de moi avec reconnaissance, allez. »

Le fermier rentre à la maison, raconte son

aventure à sa femme et s'entend traiter de panier-percé et de propre à rien. « Bah, ça se peut bien. Qui vivra verra. »

Une semaine s'écoule, et voilà-t-il pas qu'un négociant du bourg voisin s'arrête devant la ferme avec deux énormes chariots chargés de marchandises. Le commis qui conduisait la seconde voiture vient de tomber de son siège, saisi d'une violente colique. On le couche au grenier sur un matelas, et le fermier s'offre à le remplacer pour une somme de trente ducats. Tope-là, et en route. Une heure après, les deux hommes arrivent au carrefour. Le marchand ne connaît pas le chemin. — « Pour arriver aujoud'hui, c'est celui-ci; pour arriver demain, c'est celui-là. Mieux vaut, allez, n'arriver que demain; on sera plus vieux et plus sage d'un jour. » — « Mes affaires ne souffrent pas de répit, je prends par le plus court. » — « Et moi, par le plus long, ou bien je vous plante là et m'en retourne chez moi. » — Le fermier arrive à l'auberge vers midi. Le marchand, qui rompt ses essieux sur le chemin direct mais tout défoncé, ne le rejoint qu'à la brune. Cela valait bien dix ducats, pensa l'ami des sorciers.

L'auberge était tenue par un barbon époux d'une jeune délurée. Le marchand voulut y passer la nuit, mais le fermier, à qui la sagesse du premier conseil magique venait de rappeler le second, déclara avec force que le diable lui-même ne l'y saurait retenir. Il alla donc chercher abri ailleurs. L'hôte sortit

quelque temps après pour faire la causette au village. Profitant de son absence, un mirliflore s'introduit auprès de l'hôtesse. Le vieux cornard rentre plus tôt que de coutume, trouve le galant dans le lit de sa femme, lui enfonce un coutelas long d'une aune dans le ventre et va l'étendre, déjà refroidi, sur la charrette du marchand. Au point du jour, celui-ci se lève, trouve le cadavre, jette les hauts cris. Tout le village accourt. « Ta ta ta, c'est nul autre que vous-même qu'a fait le coup; c'est bien simple, pardi; il est venu la nuit pour vous voler vos marchandises, vous l'avez pris sur le fait, et voilà. » On conduit le malheureux à la prison et marchandises, cheval et charrette sont vendus à l'encan.

La tragique nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans le pays. Elle n'est pas plus tôt parvenue aux oreilles du fermier, que celui-ci tourne bride et rentre à la maison avec son riche butin. Il ouvre la porte... et trouve un grenadier de la garde du Grand-Duc dans les bras de sa femme. Saisissant un couteau de cuisine, il va déjà se jeter sur le couple qui ne l'a pas vu entrer, lorsque la troisième recommandation de l'homme du carrefour lui revient à l'esprit. — « J'ai donné dix ducats pour le précepte concernant la colère, j'en veux avoir pour mon argent... La nuit porte conseil. Allons nous coucher. » — Le matin arrive, et la première personne qui se présente à sa vue et lui ouvre les bras est le beau militaire de la veille en qui il re-

connaît son fils, son cher benjamin rentré du régiment et tout heureux de pouvoir enfin reprendre ses travaux aux côtés de son père. « Eh bien, la mère, me traiterez-vous encore de propre à rien et de panier percé, et n'avais-je pas raison de payer trente ducats trois petits mots si pleins de sagesse ? »

LE PRINCE ET LE VALET INFIDELE

Il était une fois un fils de Roi qui se nommait Jonas. Il ne rêvait que voyages et aventures et ne manquait jamais une occasion de le rappeler à son père, qui lui répondait invariablement: « Attendez, Monsieur mon fils, d'avoir vos vingt ans. » Ce jour si impatiemment attendu arriva enfin; ses augustes parents lui donnèrent leur bénédiction et lui choisirent pour compagnon de route le fils de sa nourrice, mauvais sujet accompli, sot et ignare, mais qui avait réussi à se faire bien voir de la Cour pour ses coq-à-l'âne, pataquès et autres turlupinades, sans rien dire de certain beuglement qui secouait jusqu'aux oubliettes du château. Le jeune prince dit aux auteurs de ses jours: portez-vous bien, papa et maman, que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde. Après quoi il piqua des deux et disparut au tournant du chemin avec son rustaud de valet.

Vers la fin du jour, il aperçoit à l'orée d'un bois, un aigle prêt à s'abattre sur une colombe. Il épaule son tromblon, tire et atteint le rapace. « Grand merci à vous, gentil damoiseau, roucoule la palonne, vous m'avez sau-

vée des griffes d'un cruel magicien qui s'était changé en accipitre pour me déchirer sauvagement. Je suis la fille du Chevalier Invisible et mon père vous saura bon gré de ce que vous avez fait pour moi. Si jamais vous vous trouvez en mauvaise posture, dites seulement: à moi, Chevalier Invisible, vous le verrez aussitôt apparaître pour vous porter secours. » Ayant dit ces mots, la palombelle s'envola et les deux jeunes gens repartirent au grand trot.

Après plusieurs aventures tout aussi banales et que les chroniqueurs, se tenant quittes pour avoir rapporté la première, n'ont pas voulu consigner dans leurs écrits, nos voyageurs se réveillèrent un beau matin au milieu d'un vaste désert qui semblait n'avoir point de fin. Tourmenté par la soif, le prince se jetait tantôt à gauche, tantôt à droite, sans découvrir nulle part la moindre goutte de rosée. Mais les coursiers, qui souffraient comme leurs maîtres, finirent par trouver ce que ceux-ci cherchaient en vain; non pas, certes, qu'ils fussent beaucoup plus habiles que ceux qui les montaient, mais parce que leur instinct les détermina, contre la volonté des deux béjaunes, à poursuivre leur course en droite ligne au lieu de décrire d'élégantes et inutiles sinuosités. Ils arrivèrent donc par ce chemin justement estimé des géomètres à un puits d'une extraordinaire profondeur. Le jeune seigneur commanda à son valet d'y descendre pour lui rapporter de l'eau dans

son bassinet ou sa capeline, car on n'a jamais su au juste si ces évènements étaient du neuvième ou du dix-septième siècle. L'insolent et perfide fils de nourrice répondit avec un ricanement: « et quand je serai arrivé au fond, que je dis, noble sire, qui m'en retirera? Vous, peut-être? Pour mieux vous nourrir, ma mère m'a confié à une gaillarde autrement solide qu'elle, assavoir une vache crémière dont le beuglement amoureux s'entendait d'une lieue, même en temps d'orage, au milieu du fracas de la foudre. Ft ce qu'elle était entêtée, rétive! Ah, c'est rien de le dire! J'en ai donc bu, par Bacchus, du bon lait; aussi, regardez-moi ça, par devant et par derrière, pas une livre de graisse, rien que de la viande. Comme c'est moi le plus fort, c'est donc vous qui descendrez et plus vite que ça, ne vous en déplaise. Pigez-moi cette musculature d'enfant de nourrice et de nourrisson de mamelue, et surtout ces biceps. Ça vous enlève comme une plume, mon prince. Allez, ouste! » Plus diplomate que guerrier, l'héritier de la couronne se dit dans son cœur: « J'aimerais peut-être mieux me voir environné d'échansons, mais nécessité n'a point de loi, et puis, un dauphin déroge-t-il en se plongeant dans les ondes? » Il descendit donc assez prestement pour un fils de roi, but avec délices, et ayant rempli l'outre pour le valet et les chevaux, secoua la corde pour faire connaître au maraud qu'il la pouvait tirer. Mais le vilain, montrant son af-

freuse tête de rougeaud par dessus la margelle, lui débita en ânonnant ces lieux communs appris sans doute dans quelque réunion publique: « Depuis le berceau, vous vivez comme un coq en pâte, citoyen, sans posséder d'autre mérite que celui assez mince d'être le fils du roi votre père, ou peut-être seulement de la reine votre mère, ce qui, vous en conviendrez, est bien peu de chose au regard des vertus d'un député ou d'un conseiller municipal. Or, que dit la déesse Raison? ôte-toi de là que je m'y mette, pas? Eh ben, je ne vous retirerai du puits que lorsque vous m'aurez signé un billet où il sera dit que c'est moi qui suis l'héritier du trône Jonas. » — Le malheureux prince fit ce que lui ordonnait le traître. En sortant du puits, il échangea ses vêtements contre ceux de son serviteur. Le soir même, le dauphin devenu valet et le valet métamorphosé en dauphin atteignaient les limites du désert et frappaient à la porte d'une magnifique résidence royale.

L'usurpateur alla sur le champ trouver le souverain étranger, son hôte, et lui adressa un long discours dont nous ne reproduirons que ces passages essentiels: « Entre égaux, Monsieur mon Frère, y a pas à se gêner, pas? Où ce qu'y a de la gêne, y a pas de plaisir. Ceci dit, voilà ce qui m'amène. Vous avez, à ce qui paraît, Monsieur mon Frère et coetera, une fille belle comme le jour. Mon émissaire, qui l'a vue, et qui est notre poète lauréat, a fait sur elle tout un sonnet avec un

nez de corail, des yeux de miel et de lait, des oreilles de lys et de roses et que sais-je encore. Bref, il me la faut tout de suite, ou je vous déclare la guerre séance tenante. Vous savez qui je suis, puisque vous tremblez. J'ai dit. » Le malheureux roi, dans son extrême ahurissement n'attendit pas son ministre des relations extérieures pour répondre à cet ultimatum. « A vous dire le vrai, Monseigneur, je n'entends pas grand-chose aux méthodes de la nouvelle diplomatie. Je veux croire que c'est là un langage à la dernière mode de Versailles puisque Vos Etats sont moins éloignés que les miens du département de Seine-et-Oise. Vos paroles, néanmoins, me sont allées droit au cœur, car elles respirent la bonne santé et la passion. Je vous accorde la main de l'Infante Aldona, mais il vous faudra attendre deux ans, car mes sujets ont fêté dix fois à peine l'anniversaire de sa naissance. Mon envoyé secret se trouve actuellement auprès du Radjah de Mazulipatam; cependant, pour obtenir une paix avantageuse de ce monarque, il me faudrait frapper un grand coup. » — « C'est moi qui le lui f....rai, et en pleine gueule, beugla Son Altesse Royale le fils adoptif de la rétive bretonne. J'irai, je verrai, je vaincrai. » Le faux dauphin court à l'écurie retrouver le vrai et le met en deux mots au courant de tout. Celui-ci quitte aussitôt ses vêtements, se glisse dans ceux du valet, c'est-à-dire les siens, s'arme de pied en cap, enfourche son palefroi

et court sus à l'ennemi campé sous les murailles du château. Avant de se jeter sur le général en chef du Radjah, il s'écrie: « à moi, Chevalier Invisible. » Le Chevalier est déjà à son côté. « Tu as sauvé la vie à un pigeon sans même savoir que le volatile était mon enfant. De satin blanc vêtu, tel un pontife, je tire mon épée de Rose-Croix et te fais chevalier. Tant pis si je suis blagué dans les Nouvelles Militaires par le Grand Frédéric. Maintenant, lève-toi, et en avant ! » Les troupes du Radjah prennent aussitôt la fuite et ne s'arrêtent que sous les murs de Mazulipatam.

Or la fille du Roi, cachée dans une mangeoire, avait non seulement entendu le colloque des dauphins, plein d'allusions au billet signé dans le puits, mais encore admiré, pendant l'échange des vêtements, l'anatomie raffinée du vrai prince, si élégante à côté de la structure bovine de l'usurpateur. Elle courût trouver le roi son père, lui révéla toutes ces noires machinations, et, cachant son charmant minois dans son grand cordon de Saint-Arnulphe, lui avoua le tendre sentiment que lui avait su inspirer son vrai fiancé.

Le Roi, que la victoire de l'Invisible avait singulièrement enhardi, et qui s'en attribuait en secret tout le mérite, la considérant comme un triomphe de sa diplomatie personnelle, triomphe d'autant plus agréable que ni sa maîtresse ni ses ministres ne se

pouvaient vanter d'y avoir eu la moindre part, le Roi fit appeler à son de trompe tous les habitants du château, et dès que ceux-ci furent réunis dans la rutilante salle du trône il ordonna au faux dauphin, par la voix du héraut, d'exhiber ses parchemins. « Ils ne peuvent être que conformes à la vérité, observa-t-il finement, puisqu'ils sortent d'un puits. » Le valet infidèle jeta insolemment son billet sur les marches du trône. Le hérault le ramassa, donna trois coups de hallebarde à la dalle de carrare et lut d'une voix de stentor ce qui suit: « A tous présents et à venir, salut. Le porteur des présentes, incapable de les lire, vu sa qualité d'illettré, est le fils de Madame Notre nourrice. Et Nous qui les délivrons à ce bec-cornu, Nous sommes l'Héritier légitime du trône d'Hyperborée. Donné dans le puits, tel jour de tel mois de telle année. Jonas. »

Le vrai prince épousa Aldona bien avant la date fixée par son royal beau-père. Depuis la fameuse scène de l'écurie, l'Infante ne cessait de soupirer, écartant avec dédain les parures dont on la comblait pour dissiper ses vapeurs. Il n'était plus pour elle d'autre joyau au monde que celui qui donne de l'éclat aux yeux des dames dans les romans de Monsieur Arouet de Voltaire. Le temps, l'impitoyable temps a plongé dans l'oubli les évènements et les héros de ce petit conte; mais telle est la pérennité des choses de l'esprit que, de nos jours encore, on voit des

messieurs constellés sourire secrètement dans les salons politiques et les chancelleries en murmurant le bon mot inspiré au père d'Aldona par le fameux billet.

LES DEUX FRERES

Il était une fois un brave laboureur que ses voisins considéraient comme un modèle de toutes les vertus et qui, par souci de perpétuer cette excellente réputation dans sa race, s'appliquait à former l'intelligence et le cœur de ses deux fils d'après les principes qui avaient dirigé sa propre éducation. Lorsqu'il ferma les yeux, les enfants se partagèrent son bien, sans quitter la maison paternelle. Toutefois, après quelques années d'une existence paisible et laborieuse, l'aîné épousa une bonne créature aussi dépourvue d'argent qu'elle était riche d'heureuses dispositions. Le cadet suivit bientôt son exemple, mais sa femme lui apportait en dot prés et labours, trois cent têtes de bétail et une fortune respectable en espèces sonnantes. C'est ainsi que les deux frères unis par l'amitié la plus tendre allèrent vivre chacun de son côté.

Au puîné, tout réussissait à ravir. Il se voyait d'année en année devenir plus riche, tandis que l'aîné s'appauvrissait jour après jour, si bien qu'il tomba dans une extrême

indigence. Sa chaumière ne fut bientôt qu'une masure, ses greniers se vidèrent de leurs provisions, et, manquant d'argent pour se pourvoir de semences, il dut affermer son maigre patrimoine. Il ne lui restait plus qu'un petit potager qu'il laissa en friche, n'ayant pas d'instrument pour le labourer.

Très résigné et assez timide de sa nature, il alla cependant, un beau matin, frapper à la porte de son frère et le prier de lui donner une couple de bœufs et une charrue pour lui épargner la honte de la mendicité. Le richard lui prodigua mille caresses, le gronda doucement d'avoir si longtemps gardé le silence, et le pria avec des larmes dans la voix d'aller incontinent à la ferme pour y prendre tous les objets dont il manquait à la maison.

En dépit de ses scrupules, le pauvre diable ne se le laissa pas dire deux fois. Mais en passant près des étables, il s'entendit interpeller par un gros garçon de ferme à l'air réjoui, aux pommettes rouges et luisantes, et dont l'élégance dominicale contrastait singulièrement avec la fourche qu'il tenait dans ses mains blanches et potelées. « Où que vous allez comme ça? » — « Chercher les bœufs dont votre maître vient de me faire cadeau.» — « Ha, la bonne farce! et vous croyez que je vas y couper? » — « Qui donc êtes-vous, pour ne pas obéir aux ordres de votre patron? » — « Qui je suis? mais vous ne m'avez donc pas regardé? Je suis son Bonheur, pardi! » — « Ah bah! puisque vous êtes son

bonheur, vous pourriez peut-être me dire où est mon bonheur à moi ? » — « Pour sûr que oui, et il est pas ben loin, seulement y faut avoir du flair, et savoir le reconnaître, et aussi le traiter comme il le mérite. Vous voyez ce bouquet d'arbres, là-bas ? allez-y, vous le trouverez au pied du vieux bouleau, c'est un champignon vénéneux, votre bonheur, un propre à rien, un tue-mouches, une fausse oronge, comme l'appelle sans façon Monsieur le Curé. Mais si vous lui donnez un bon coup de bâton sur la partie charnue de sa tige, laquelle est, sauf votre respect, son derrière, il sautera en l'air et retombera sous la forme d'un grand gars à veste rouge avec de gros boutons blancs. » — Et Maître Colin éclata de rire en soufflant comme un bœuf et en se tapant les côtes comme font les oies au moment du gavage.

Son mélancolique interlocuteur partit comme un trait dans la direction du bocage sans même s'occuper du beau présent qu'on venait de lui faire. « Attends un peu, marmottait-il entre ses dents, tout blanc de colère et en serrant son bâton, je vais te montrer un peu de quel bois je me chauffe. » Sous le bouleau argenté, le tue-mouches bayait béatement aux corneilles, environné de rondes d'insectes qui lui lançaient des regards narquois et n'avaient garde de se poser sur son pourpoint d'écarlate. Un coup de gourdin vigoureusement appliqué fit voler en l'air et tournoyer bêtement notre gredin tout à coup

métamorphosé en un escogriffe revêtu d'une aveuglante livrée. « Maroufle, hurlait son minable maître, pendant que le Bonheur de mon frère, — le pauvre malheureux ! — remue poudre et fumier et ciel et terre pour remplir ses greniers et sa bourse, toi, tu passes ton temps à échanger des lazzi avec les mouches ! » — « Et à qui la faute, grand dadais que vous êtes, répliqua le sylvestre empoisonneur, tandis que le brave paysan ouvrait de grands yeux en s'appuyant des deux mains sur son bâton ; oui, je le répète, à qui la faute ? Croyez-vous donc que moi, moi dont les existences antérieures se sont écoulées à la Cour des Mithridate et des Borgia, — (savez-vous seulement qui ils étaient, ces gars-là ?) — je vais servir un pauvre innocent qui cultive choux, raves et citrouilles ? » — « Que faut-il donc, bon Dieu, que je fasse pour me concilier vos bonnes grâces, » murmura tout interloqué, l'homme au potager. « Ce qu'il faut que vous fassiez ? Mais rentrez donc en vous-même, et dites-moi si votre destin n'y est pas clairement écrit. Ce qu'il faut que vous fassiez ? c'est bien simple : votre bonheur exige que vous alliez vous établir épicier à la ville voisine, pour y empoisonner les braves gens ! » Et le scélérat, d'ordinaire muet par paresse de corps et d'esprit, ouvrait, pour respirer, son pourpoint couleur d'enfer en semant dans l'herbe quelques gros boutons de nacre mal cousus.

Le fermier malchanceux retourna gaîment

à la maison et présenta son écarlate daimon à sa femme, en murmurant: « le rubicond, comme dit l'autre, est franchi, le sort en est jeté, tant pis pour la clientèle. » L'honnête petit potager fut vendu dès le lendemain et peu après, toute la famille, précédée du garçon-épicier porte-bonheur, prit le chemin de la ville, où l'attendait un magasin nouvellement acheté dont l'enseigne, fort originale, portait, en grosses lettres rouges parsemées de petits points blancs, ces simples mots: Alimentation générale. La caravane n'avait pas fait vingt pas quand son chef, le nouvel épicier, entendit un sifflement plaintif dans la poche de son surtout. Il y porta la main et en retira un petit personnage dont la mise et la physionomie rappelaient, à s'y méprendre, un rat des champs. « A qui ai-je l'honneur...» — « Hélas, je suis votre Porte-Malheur, Monsieur. Ne me chassez pas, je vous suis tellement attaché, j'étais si heureux chez vous...» L'épicier, sans dire mot, retourna à la porte de sa chaumière, creusa un trou sous le seuil et y enterra vivant son détestable petit passé d'agriculteur.

Quelques semaines suffirent à la modeste épicerie pour devenir le magasin le plus achalandé de la riche et illustre cité. A l'exception des « ersatz » qui du plancher au plafond nouvellemnt repeints égayaient de leurs boîtes à étiquettes multicolores les étagères touffues, tout y respirait la probité et la fraîcheur. Un étal de poissonnerie envahit

bientôt le trottoir: c'était la seule partie du magasin où le client intuitif ne se sentît saisi d'avance de nausées, de crampes et d'étourdissements. Autour du tue-mouches, vendeur d'une habileté sans égale, tourbillonnaient à présent des essaims de petites servantes qui, certes, le trouvaient « venimeux », mais qui attachaient à ce qualificatif un sens que seuls saisiront les pionniers de la repopulation et sur lequel nous nous garderons bien d'insister.

Certain jour, l'épicier et son génie familier virent apparaître sur le seuil du magasin un vieux pêcheur qui n'était pas leur fournisseur ordinaire et qui portait dans ses bras un énorme brochet. Après quelque marchandage, le monstre passa des mains du vieillard dans celles de la fausse oronge pour tomber peu après sous le couteau de l'épicière, dont on fêtait justement le jour de naissance. Le ventre du requin d'eau douce ne fut pas plus tôt ouvert, qu'il s'en échappait un diamant aussi gros qu'une noix et coloré de tous les feux de l'arc-en-ciel et de la rosée. Passé le premier émoi, le mirifique objet fut placé dans la vitrine entre un flacon de chartreuse de Souabe et une bouteille de vin de Bordeaux venue en droite ligne du Caucase. Huit jours après, il était acheté par le riche boïard Silbersteinas et le produit de la vente, employé en partie à l'agrandissement de la maison mère et à la création d'une succursale à Memel, faisait bientôt de notre ancien culti-

vateur famélique un surépicier dont la valeur se laissait difficilement exprimer en dollars ou en livres sur les marchés d'outremer. Quelques envieux affectaient de ne reconnaître dans ses triomphes qu'un jeu de l'aveugle fortune; mais il lui suffisait, pour leur donner la vraie mesure de ses aptitudes, de commencer ou de finir une phrase quelconque par les mots : « commercialement parlant; » car il les prononçait avec une autorité et un arrondissement de tout son être qui en eussent imposé à Mercure lui-même. Ils tombaient de sa bouche comme d'énormes balles de marchandises, et l'accent magistral qu'il y mettait entra pour autant que ses richesses elles-mêmes dans son élévation à la dignité de prévôt des marchands.

Il exerçait depuis un mois à peine ces hautes fonctions, quand il se vit appelé par sa corporation à juger son propre frère, accusé d'avoir jeté sur le marché de la ville une grande quantité de lin dont l'examen, après vente, révéla la préparation illicite. Monsieur le Prévôt visita dans son cachot le pauvre diable ,victime de la fourberie d'un régisseur, racheta très cher la marchandise falsifiée et, pour le consoler et le réhabiliter aux yeux de ses concitoyens, le fêta, avant son départ, en un banquet qui réunit toutes les notabilités de l'endroit. De retour à sa ferme, le cultivateur s'empressa de raconter à sa femme sa mésaventure ainsi que le changement prodigieux qui s'était accompli dans

la condition de son frère. La fermière, élevée dans l'aisance au sein d'une famille qui n'avait jamais connu les vicissitudes de la fortune, voyait d'un fort mauvais œil les réussites d'autrui et dissimulait sous un attachement outré aux préceptes moraux dont on l'avait nourrie dans son enfance, une inclination des plus marquées à la médisance et à l'envie. Son mari connaissait de longue main ce fâcheux travers. Pour dissiper ses soupçons, il lui révéla ce qui s'était passé entre son frère et le petit sorcier malfaisant à figure de rat. La pauvre créature, excellente épouse et mère, ne manquait ni de jugement ni de piété; cependant, elle se laissa emporter par son mauvais penchant et courut à la cabane jadis habitée par son beau-frère. Quelques coups de pelle lui suffirent pour rendre la liberté au rongeur maléfique qui depuis des années se morfondait dans son trou. En apercevant la clarté du jour, il siffla doucement, ôta son bonnet de fourrure, essuya un pleur que l'émotion faisait jaillir de ses petits yeux injectés, et remercia en ces termes sa libératrice: « J'ai maint défaut, Madame, je le confesse; mais il n'est pas, sur la machine ronde, de créature plus reconnaissante que moi, ni plus fidèle. Vous aurez en moi un serviteur des plus dévoués: votre ruine et celle de votre mari est, croyez-m'en, assurée. Vous pouvez donc, d'ores et déjà, faire vos adieux à tout ce qui faisait votre joie et votre bonheur en ce monde. Je ne

vous donne pas deux mois pour mériter la compassion de la créature la plus malheureuse et la plus méprisée de la terre. Pour ce qui est de vos enfants, il n'est pas en mon pouvoir de m'immiscer dans leurs destinées; ils seront libres de gagner leur pain à la sueur de leur front. » Nous avons le regret d'informer le lecteur que cette sinistre prophétie s'accomplit à la lettre.

HISTOIRE DU VOYAGEUR

QUI ASSASSINA SON COMPAGNON

Deux pauvres hères couraient le monde en quête de quelques sous et rogatons. Un jour de forte chaleur, ils s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau, y étanchèrent d'abord leur soif et se couchèrent ensuite à l'ombre d'une saulaie. L'un des voyageurs se prit aussitôt à ronfler de toutes ses forces. Son compagnon, que le sommeil fuyait, s'amusait, faute d'autre distraction, à observer le visage du dormeur que la respiration gonflait et dégonflait à intervalles réguliers. Tout-à-coup il voit sortir de la bouche entr'ouverte un petit souriceau rouge sang. Malgré son trouble, il se jette à sa poursuite. La bestiole se prépare à traverser le ruisseau à la nage; il lui fait un pont de son épée, le petit lutin s'y engage, gagne l'autre rive et fait diligence vers un gros tas de pierres où il disparait. Le chemineau, fort intrigué, va s'asseoir à quelque distance et voit bientôt le sorcier carminé quitter son abri et rebrousser chemin vers le petit cours d'eau. Là il lui tend de rechef sa-

lame, le souriceau soulève poliment son bonnet et court à toutes jambes se cacher dans la bouche de son maître.

Celui-ci se réveille et raconte à son ami le rêve qu'il vient de faire. « Je sors d'un monde de merveilles, mon vieux; tu m'en vois encore tout ébaubi. Quel extraordinaire voyage! j'arrive au bord d'un fleuve et je le traverse sur un pont qui brillait comme le soleil et qui semblait n'avoir point de fin. Sur la rive opposée se dressait un magnifique palais. J'y entre et je découvre au fond d'une interminable galerie un monceau d'or. Sans y toucher, je retourne sur mes pas et... » — « Et tu retrouves le même fleuve, le même pont étincelant et tu regagnes, n'est-il pas vrai, l'endroit où nous sommes. Tout cela est, ma foi, fort étrange, car je connais ton rêve comme s'il s'était déroulé dans mon propre esprit. Lève-toi et suis moi. » Les deux compères traversent le ruisseau, soulèvent l'une après l'autre les grosses pierres, grattent un instant le sol sur lequel elles reposaient et trouvent une marmite pleine d'or. Ils l'emportent dans un bosquet, mais le partage était à peine commencé, que l'homme qui avait vu le souriceau à l'œuvre sentit s'agiter dans son sein le démon de la cupidité. Le trésor était si considérable qu'il leur fallut plusieurs heures pour venir à bout de leurs comptes. La nuit approchait. Ils résolurent de la passer dans le bocage. Le ronfleur n'eut pas plus tôt poussé sa première

note, que l'épée du compagnon s'enfonçait dans son cœur, se colorant de rouge, comme tantôt au passage du diabolique rongeur.

Le mendiant maître du trésor était maintenant un gros bonnet, propriétaire, à la grand'ville, d'une entreprise de pulvérisation des os. Trop riche pour travailler, il se contentait, vers la fin de la journée, de contrôler ses livres et montait dans un magnifique carrosse à quatre chevaux. Après quelques années d'une vie qu'il comparait à un songe, les origines de sa fortune s'effacèrent complètement de sa mémoire. Environné du respect et de la considération de tous, il en conçut une haute idée de ses mérites, ne rêvant plus qu'anoblissement, ballerines et palais à Vilna.

Un jour, une disette d'os le détermina à entreprendre un voyage en vue de s'en procurer à n'importe quel prix. Il emmena avec lui un petit chien qu'il aimait à la façon des pervenus et aussi de certains artistes de dixième ordre, c'est-à-dire beaucoup plus pour sa rareté ou sa beauté que pour sa gentillesse et son intelligence dignes pourtant d'une moins nauséabonde planète. Le chien le sentait et en riait en silence dans sa barbe pointue et grisonnante. Après avoir longé quelque temps le Niémen, fleuve qui dans cette région traverse un des sites les plus pénétrants de ce monde, ils s'engageaient peu avant le coucher du soleil, dans une forêt bruissante où frênes et bouleaux mariaient leurs tendres feuillages d'automne. Le petit

chien humait le vent d'un air inquiet. Le cocher semblait plongé dans une profonde rêverie. Engoncé dans une riche pelisse de loutre, le chemineau assassin devenu honnête bourgeois, rougeaud et replet, têtait béatement un gros cigare enfoncé jusqu'à la bague dans la gueule lippue. Tout à coup, le barbet bondit avec un jappement par dessus le pare-boue et vole comme une flèche dans le fourré. Le cocher arrêta les chevaux, descendit lourdement botté de son siège et alla voir ce qui intriguait si fort le chien.

Celui-ci s'était arrêté devant quelques vieux ossements et aboyoit avec fureur. L'homme retourna aussitôt sur ses pas et fit part de sa découverte à son maître. « Tiens, tiens, des os. Attache donc tes chevaux à un arbre et montre-moi le chemin.

—Ils sont déjà tout verts, il y a sans doute des années qu'ils sont là; tenez, voyez vous-même. »

Le patron prend l'os que lui tend le cocher. Mais il l'a à peine touché, que de vert qu'il était l'humérus devient rouge comme braise. Troublé, il le rend au cocher: le mélancolique objet reprend aussitôt sa couleur de moisissure. Le richard embrasse les lieux d'un regard furtif. Voyons, est-ce un rêve ? Le vieux bouleau que voilà, là-bas l'éclaircie... Il fait quelques pas. Oui, c'est bien cela: le pré, et le ruban d'eau que colore un dernier rayon... On dirait une épée sur laquelle glisserait — quoi ? un souriceau rouge ou du

sang ? — Bah, c'est arrivé il y a vingt ans, c'est comme si cela n'avait jamais été....

— « Ramasse-les, va, par le temps qui court... Et puis non, tiens, jette-les. C'est sûrement pas des diableries, ça doit être un phénomène de phosphorescence, mais j'aime mieux qu'ils restent où ils sont. »

Et les deux hommes retournent à la voiture.

Le lendemain, le cocher, qui avait une âme d'artiste, s'empressa d'ébruiter l'aventure en l'enrichissant de quelques détails qui, d'un simple passage du vert au rouge, faisaient une succession de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'apparition d'un squelette-arlequin faisait maintenant sur dix mille bouches le tour des cent cabarets de la ville et des environs. Si bien que, six mois plus tard, l'excellente police de Son Altesse Sérénissime finit par avoir vent de quelque chose. On dressa rapports sur rapports, on fit enquête sur enquête, et, en raison de cette louable célérité, les autorités se virent en mesure, vers le déclin de l'année, de visiter les lieux de l'évènement en présence du patron, du cocher et du chien. Grâce à ce dernier, les ossements furent retrouvés sans peine. L'un des policiers, ancien cambrioleur de tombeaux et vampire, reconnut sur le champ leur nature.

— « Prenez-moi ça dans votre main, cher Monsieur, dit tout à coup le commissaire en se tournant vers notre richard...

L'os, naturellement, s'empresse de passer

du vert au rouge, tandis que le visage haut en couleur de l'accusé faisait le chemin inverse...

Le pauvre homme eut la sagesse de faire sur place des aveux complets, ce qui lui permit d'oublier très peu après, au bout d'une corde, pauvreté et richesse, respect et infamie, joie et douleur, et le reste. Et tout le reste.

HISTOIRE DU SAVETIER

QUI HONORAIT SES PARENTS

Il y avait une fois un vieillard fort riche et des plus généreux, mais dont on ne s'entretenait jamais dans le voisinage sans se tapoter le front d'un air entendu, sans doute à cause d'une certaine bizarrerie qu'il apportait dans sa mise et ses propos. Le bonhomme, ami de la solitude et des livres, demeurait auprès d'une rivière et aimait à suivre de sa fenêtre les ébats des pies et des corneilles dans une antique saulée qui faisait face à sa maison. Un soir de nouvelle lune, il remplit son chapeau de ducats et alla le secouer dans un vieux tronc creux, en marmottant: Dryade, Dryade à la chevelure argentée, faites, je vous en conjure, que ce métal aille à quelque homme de bien qui honore son père et sa mère.

Un brigand à la tignasse et à la barbe de corbeau, caché dans le bocage, vit ce geste et entendit ces paroles. Elles lui firent une si belle peur qu'il sauta aussitôt de son arbre pour s'accroupir et... souffler un peu à son

pied, en se jurant de ne point toucher à ce trésor dont il se sentait indigne. La conscience quelque peu soulagée, Fra Diavolas eut bientôt une autre frayeur, car, une bourrasque s'élevant soudain, le vieux saule doublement argenté, si j'ose dire, se renversa dans l'eau avec un craquement sinistre et un bruit de mille avirons du Cocyte. On était au printemps, la rivière était grosse, l'arbre fut emporté comme un fétu.

— « Fétu sort que le mien, soupira euphémiquement le brigand; j'aime l'or, mais j'ai aussi le cœur fait de la même matière; en un mot, je suis trop bon et trop délicat, par le Massacre des Innocents et l'Outrage aux soixante dix vierges de Cologne ! »

Ayant vociféré ces blasphèmes dans sa longue barbe horizontale, le bon larron se mit à suivre l'arbre dans sa course aquatique, histoire de voir où il s'arrêterait et quel serait l'heureux destinataire du message éloquent qu'il portait dans son sein.

Il longea ainsi toute la nuit la rivière, et lorsque l'Aurore aux doigts de roses apparut dans le ciel, il vit l'arbre s'arrêter contre la pile d'un pont chargé de plus de péagers que de passants. Ces braves employés, dont le désœuvrement saluait dans l'évènement le plus médiocre une distraction inespérée, n'eurent pas plus tôt aperçu le saule flottant qu'ils s'armaient de longues perches pour l'amener à la rive et le vendre, car le bois, cette année-là, était rare et fort cher. Presque au

même instant apparaissait dans sa charrette un savetier de leurs amis:

— « Où qu'on va comme çà ? », interrogèrent les fidèles et modestes serviteurs de Son Altesse Sérénissime le Grand-Duc.

— « Chercher du bois, pardienne, car il fait joliment frisquet pour la saison. »

— « Eh ben, c'est ce qui s'appelle venir à point nommé, regardez-moi çà, la marchandise arrive en même temps que l'acheteur. »

Le savetier, tout heureux de l'aubaine qui épargnait une grande lieue à son cheval, émonda le tronc sur place, en chargea les morceaux sur son charreton, et tourna bride. Le brigand le suivit à quelque distance. De retour à sa cabane, le savetier se mit à couper le bois. Fra Diavolas l'interrompit dans son travail pour lui demander l'hospitalité pour la nuit. L'émule de Bœhme la lui accorda, et, à l'instant même où il disait:ce sera deux sols tournois, une vingtaine de magnifiques ducats, nullement alchimiques, roulaient sur le sol, enchantement pour l'œil et l'oreille.

— « Ça, voyez-vous, fit le savetier, c'est un signe d'en haut, il n'y a pas à s'y méprendre; le bon Dieu veut que je partage ce cadeau avec vous.»

— « Je me garderais bien d'accepter un seul de ces angelots que le Ciel vous envoie pour récompenser vos vertus; vous avez femme et enfants, je suis seul au monde, et puis, il y a autre chose... Bref, j'accepte l'hospitalité gratuite pour la nuit, mais c'est tout. Sa-

vetier est maître chez soi, comme on dit, et tout ce qu'il y trouve est à lui. »

Et tout de suite après ces belles paroles pleines de sens et de désintéressement, le brigand, dont le mauvais naturel cherchait à reprendre le dessus, étouffait dans son horrible moustache mille injures à l'adresse de son curieux dédoublement.

Son travail terminé, le savetier courut acheter de la farine pour régaler du moins de bon pain frais son hôte porte-bonheur. Celui-ci, pendant sa courte absence, inspecta les lieux et sentit bientôt rouler de grosses larmes dans les broussailles qui recouvraient son visage poupin: devant la cheminée où le saule flambait joyeusement, un antique couple aux cheveux blancs comme neige, aux joues craquelées comme peinture ou porcelaine du bon vieux temps, se chauffait en silence, la main dans la main. C'étaient le père et la mère du savetier... Le brigand leur fit mille excuses suivies d'un compliment de fillette.

— « Je comprends maintenant, se dit-il, pourquoi l'argent est allé chez le savetier. Il honore, pardi, les vieux auteurs de ses jours.»

Ayant soupiré ces mots, il se prit à jurer en pensée par tous les tonnerres et toutes les pestes de la création. Le savetier rentra bientôt avec la farine, sa brave épouse mit au four quelques bonnes miches et dans l'une d'elles, destinée au voyageur barbu, l'hôte, qui tenait décidément à son idée, glissa dis-

crètement dix ducats. Après une excellente nuit et un déjeuner des plus succulents, le brigand, son pain sous le bras, reprit le chemin de la saulée, son « chez-soi », comme il l'appelait, bien qu'il n'y eut pour maison qu'une caverne et pour famille et amis que corneilles et corbeaux. A l'entrée du pont, il fut reconnu des péagers qui lui réclamèrent la taxe qu'il n'avait pas payée la veille. « Je n'ai pas un traître sou sur moi », fut la réponse. « Aboule le pain que voilà et f... le camp. » Ce qui fut fait. Une heure après, le savetier saluait ses amis galonnés.

— « Pardon, excuse, mais nous avons là un pain qui ferait beaucoup mieux votre affaire que la nôtre. Nous sommes des Officiers de Son Altesse, et vous, vous avez vos vieux parents et de la marmaille à la maison. Prenez-le, allez, on n'en a jamais trop... »

Le savetier, à l'heure du souper, rompt la miche et retrouve les dix ducats qu'il y avait glissés la veille.

L'AMATEUR D'HISTORIETTES

Il était une fois un vieux et une vieille qui s'aimaient d'amour tendre depuis une bonne dizaine de lustres et dont l'amitié ne fut jamais troublée que par le reproche que faisait la femme à son mari d'être trop friand de contes à dormir debout. Ce qui n'était vrai qu'en partie, car il avait l'habitude de les lire ou écouter, été comme hiver, commodément couché sur le poêle. Un soir, un voyageur attardé frappa à la porte de la cabane et reçut l'hospitalité pour la nuit mais à condition de sortir de sa mémoire tout ce qu'il y renfermait de souvenirs et d'historiettes. Après le souper, les deux hommes grimpèrent sur le vaste édifice de briques tout chaud encore de la récente fournée, tandis que la vieille s'installait sur une banquette avec ses bésicles, ses aiguilles et sa laine.

A la clarté dansante de la torche de sapin qui crépitait dans un coin de la chaumine, le voyageur qui n'était pas de prime jeunesse, entama le récit d'une vie auprès de laquelle l'expérience de l'ingénieux Ulysse eût pris figure de fillette armée d'un suçon. Le vieux

écoutait bouche bée, la vieille soulignait les passages les plus surprenants d'un hochement de tête et d'une petite toux sèche qui en disaient long sur la créance qu'elle leur accordait. De calembredaine en calembredaine, on en arriva au premier cri du coq. Alors le conteur se tut, jeta un regard de côté au vieillard, et, après un assez long silence, lui demanda d'une voix étrange: « petit père, sais-tu bien qui est couché à ton côté sur le poêle ? » — « Si je le sais, moi! pour sûr, et c'est pas si difficile que ça à deviner, répondit pour son mari la vieille. Un satané menteur, pardienne! » — « Eh ben, vous n'y êtes pas du tout, ma brave dame, ne vous en déplaise; c'est un loup. » L'hôte leva la tête et reçut en plein visage un souffle chaud qui sortait d'une gueule terriblement armée. Il porta les deux mains à son ventre. « As pas peur, va, mon petiot! La partie entre nous est égale, regarde-toi un peu, te voilà-t-y pas devenu ours! » — Le vieux se regarda : il était changé en ours, il n'y avait pas à s'y méprendre. — « Ecoute-moi, petit-père, nous ne pouvons pas rester là sur ce poêle, c'est pas un endroit pour nous. Allons, ouste, au large, au large! là ousque la lune reluque à travers la feuillée, et où que le vent court sur la bruyère, ha, tonnerre de sort! c'est de la vie, ça, c'est poétique, au moins! » Et, d'un bond enfonçant la porte, les deux compagnons prenaient la clef des champs. Le loup aperçoit le cheval du vieux. « Viens, on va

le manger », hurle-t-il à son oreille. — «Quoi! manger mon unique cheval? tu es dingo, ma parole! grogne l'ours. — « Nécessité n'a pas de loi. » — Ils se jettent sur le canasson et le dévorent. — Un peu plus loin, apparaît une vieille femme. — « J'aimerais mieux le Chaperon Rouge, mais faute de grives on mange des merles. Absorbons la grand'mère! » — « Comment! tu ne vois donc pas que c'est ma femme? » — « Je m'en f... et te conseille d'en faire autant. Il ne resta de Dame Pérenelle ni cil ni osselet!

Les nuisibles ébats des deux compères durèrent tout un été. Lorsqu'il sentit approcher l'hiver, le loup dit à l'ours: « Il est temps d'aller se fourrer dans la caverne que voilà. Va t'installer au fond, moi je reste près de l'ouverture. Qu'un chasseur nous découvre, c'est sur moi qu'il tire. Mais alors toi, fais bien attention. Quand tu me verras mort, tu feras un bond par-dessus mon cadavre et reprendras du coup ta forme humaine. » L'ours alla somnoler au fond de la grotte et se lécher la patte en marmottant. Le loup se coucha en rond à peu de distance de l'entrée. Le silence et l'odeur de la neige plongèrent bientôt les deux amis dans un profond sommeil. Pif paf! le cœur traversé d'une balle, le loup s'en va rejoindre la nourrice de Remus et de Romulus. L'ours se réveille, bondit par dessus le cadavre de son ami et, dégringolant du poêle — heureusement assez bas—va rouler aux pieds de la vieille que le bruit de sa

chute arrache à son tour aux bras de Morphée. « Ils m'ont tiré dans le derrière », hurle le vieux. C'est en effet cette partie de son corps qui a donné contre le carreau. « Qu'est-ce qui te prend donc, crie la vieille; t'étais pourtant pas soûl. » Aux trois quarts ours encore, le vieillard se frotte les yeux et raconte à sa femme toutes ses aventures d'été et d'hiver, y compris le régal dont elle-même et le pauvre cheval avaient fait les frais. — « Toi et le voyageur, vous avez ronflé pendant une heure au plus sur le poêle, et quant à mon somme à moi, il n'a pas duré plus de dix minutes.Allons,faut aller se coucher pour de bon, et oublier toutes ces maudites balivernes. »

HISTOIRE ESOTERIQUE

DU PECHEUR QUI VISITA LE CIEL

Un seigneur vivait dans un château au bord d'un grand fleuve et dans le voisinage de plusieurs lacs et étangs. Fort friand de poisson, il avait à son service un vieux pêcheur acoquiné par son métier au point de passer dans sa pirogue, en compagnie de ses hameçons et filets, toutes ses saintes journées et quelquefois, à la lueur d'un romantique fanal, une grande partie de ses nuits. L'aquatique vieillard se nommait Martin et, justement fier d'un état depuis longtemps héréditaire dans sa race, ne signait jamais autrement que: Martin, pêcheur, les actes qu'on lui soumettait de temps en temps au bailliage ou à la paroisse. Son habileté et sa faconde — car il se vengeait sur ses semblables des longs silences que lui imposait la fréquentation des poissons — son habileté, dis-je, et sa faconde lui avaient valu dans tout le pays la renommée d'entretenir un secret commerce avec les esprits qui sous les formes variées de nymphes, nixes et ondins

hantent les humides parages. Aussi bien, la table seigneuriale jouissait-elle à cent lieues à la ronde d'une réputation que ne semblait devoir jamais ternir le malheureux accident de marée que venait de payer de sa vie l'illustre et infortuné Vatel.

Mais que l'adage a donc raison qui nous enseigne à ne point marquer de la présomptueuse interjection hop! le saut qui ne nous a pas fait encore toucher terre de l'autre côté de l'obstacle! Quelque étrange que cela pût paraître, un jour, en plein Carême, le poisson faussa compagnie à l'ichtyophage gentilhomme et à ses invités, et l'absence de ce mets favori se prolongeant pendant quatre tours entiers d'horloge, Martin, Martin Pêcheur, pour qui l'humide élément et le visage bouffi et couperosé de son maître n'avaient jamais eu que sourires, Martin l'aventureux nocher d'Anuschévitchiaï vit se suspendre sur sa tête la double menace d'une disgrâce imméritée et d'un honteux renvoi. Le front soucieux, la queue basse — car tel était bien l'apparence du filet roulé qu'il traînait négligemment sur le sable, — il se dirigea, à l'aube du troisième jour, vers les ondes avaricieuses, avec le vain espoir de les fléchir ou de disparaître à jamais dans leurs profondeurs. Il jeta le filet, attendit deux longues heures employées en oraisons jaculatoires, le retira enfin et n'y trouva qu'un antique chausson, prise qui fait sourire les bords fleuris de la Seine, mais qui sur les

rives brumeuses de la Névézis incite aux plus noires rêveries. Il s'apprêtait déjà à plier armes et bagages et à se retirer sous la tente, lorsqu'une lueur soudaine d'espoir traversa son esprit. Il repoussa donc dans les ondes le filet, et, l'instant d'après, comme Vénus se levait à l'horizon et argentait les flots, il le ramenait à la rive avec la proie qu'il renfermait: une nixe d'une beauté merveilleuse, vêtue de sa longue chevelure et d'un pagne de nymphéas que ses indiscrets interstices ne faisaient que vaguement ressembler à une ceinture de chasteté. « Salut, impudique vieillard, chanta la sirène. Et elle ajouta avec un sourire enjoué: « Et allez donc, ce n'est pas Monsieur mon père. »

Fort guilleret, avec rien dans son être qui ne fût à l'opposé exact de ce que nous en avons dit tantôt, Martin courut au manoir... « Ventre Saint-Gris, s'exclama le vieux seigneur (son grand père avait assisté à Paris au couronnement du Vert-Galant), pendard du diable! elle a été pêchée dans mes eaux, elle est à moi; ha, le frétillant brin de fille!» — « Nenni, ripostait l'amoureux Martin; c'est moi qui l'ai trouvée, elle m'a rendu du premier regard ma belle jeunesse, elle m'appartient; à preuve qu'elle a elle-même dit : te gêne donc pas, va, t'es pas mon père. » — « Est-ce vrai, Mademoiselle, interrogea l'honnête gentilhomme. » — « Cela se pourrait bien, car chez les hommes... comment dirais-je? — poissons, les dames se donnent

assez aisément au premier venu. » — « Hélas ! c'est donc partout la même histoire, soupira le châtelain... Eh bien, garde-la, mon vieux. Seulement, j'ai un petit service à te demander. Oh, ne crains rien, c'est peu de chose. Au lieu d'aller à la rivière demain, tu iras au Ciel, chez le bon Saint-Pierre. Tu lui diras comme ça: — je viens voir feu le père de notre maître, pour lui demander où qu'il a caché le magot avant de tourner de l'œil. Si tu reviens avec un heureux message, je t'offre un repas de noces qui te fera voir les trente-six mille chandelles. »

Le lendemain, à l'aube, Martin se mit en route en compagnie d'un jeune berger qui voulait mettre l'occasion à profit pour rendre visite à une sienne tante, décédée à la Chandeleur. Surpris par les ténèbres au milieu d'un grand cimetière, nos voyageurs résolurent d'y passer la nuit. Le jeune homme ronfla bientôt avec toute la fougue de son âge, Martin ne dormit que d'un œil: nymphes et sirènes s'agitaient en son amoureux esprit comme fretin dans les viviers. Un singulier bruissement, comme d'un grouillement de millions de vers, tout à coup le réveille; il lève la tête: à la place de son malheureux compagnon, il n'aperçoit plus que l'armée de nécrophores qui vient de le dévorer... Médiocrement charmé par ce spectacle, l'amant du lamantin en se lamentant détale, aperçoit bientôt le rivage de la mer et, sur un rocher un tantet sinistre, une baleine si vaste et si

vieille que toute une saulaie lui avait poussé sur le dos. — « Où vas-tu, Martin, pêcheur ? murmura le monstre dont le gosier ne livre passage qu' à de tout petits goujons. « Je vais au Ciel pour y régler une question d'héritage. Le légataire, d'après le paragraphe 19 de la loi du 17 août 1671... » — « C'est bon, c'est bon, interrompit la saulaie murmurante ; grimpe sur mon dos, je vais te porter jusqu'à l'entrée du paradis. Mais tu prieras le bon Dieu de m'envoyer des bûcherons, car une partie de ma crinière demande à être abattue, et aussi des chasseurs, parce que lièvres et bouquetins font pas mas de dégâts à mon versant gauche. » L'Océan est traversé, la porte ovale et solaire du Ciel se dessine déjà dans les brumes du matin. Le vieux pêcheur prend congé du gros poisson-saulaie et dirige ses pas vers le Soleil Central. Son regard est attiré par deux jeunes filles qui se disputent une pomme d'or. — « Demandez donc au bon Dieu quand il compte mettre fin à nos contestations. » Un peu plus loin, deux vieilles dames ivres de fureur puisent chacune à sa fontaine et vont vider leur seau dans celle de l'autre. Elles prient notre voyageur de vouloir bien attirer l'attention de l'Eternel sur la nature indéniablement fastidieuse de leurs travaux. Vingt pas encore, et un vieux Monsieur qui apprend à parler à un corbeau supplie notre Martin d'obtenir du Tout-Puissant que le vilain volatile couronne enfin ses efforts en prononçant distinc-

tement un maître mot de cinq lettres, — naturellement Amour... — D'autres suppliants encombrent le chemin... Le pêcheur leur promet tout ce qu'ils veulent, en les envoyant au diable... Il ne savait, pas, le malheureux, que le plus grand bonheur de l'Ancien des jours est d'être *importuné!*

Enfin, à un kilomètre environ de la Sublime Porte, il est interpellé, du fond d'un rutilant carrosse, par un seigneur qui lui tend un billet. « Au tournant de la route, tu apercevras une autre berline. L'un de ses chevaux sera blanc. Tu lui mettras le poulet que voici dans le naseau droit. » Martin poursuit son pieux pélerinage, rencontre le deuxième véhicule et fait ce que lui avait demandé l'occupant du premier. Le cheval aussitôt, urinant et agitant sa crinière, hennit noblement: « le magot se trouve dans une marmite de fer enterrée sous le seuil de la cave. »

Maître du Grand Secret, le pêcheur se demandait à présent s'il valait vraiment la peine de continuer son voyage. Mais il se rappela ses innombrables promesses et voulut, en honnête homme qu'il était, en avoir le cœur net. Il frappa donc à la porte séraphique, fut admis et finit par recevoir de Dieu, obsédé de millions de demandes analogues, les réponses suivantes : « Rapport aux deux jeunesses et à leur pomme, rappelle-leur donc ce qui s'est passé en l'an un du monde, et leur conseille d'apprendre à faire la cuisine. Pour ce qui est des vieilles dames,

tu leur diras qu'elles expient le péché de médisance et de babillage, et que ce n'est pas ma faute si leurs fontaines sont intarissables comme leurs racontars eux-mêmes. Ah, quel métier que le mien! Attends un peu... il reste le vieux Monsieur au corbeau: eh bien, tu lui lanceras simplement le mot qu'il n'entendra jamais du bec de son affreux volatile. »
Et c'est sur ce mot éternel et plein de sagesse de cinq lettres que vous voudrez bien nous permettre, aimable lecteur, d'arrêter notre récit.

LE TAILLEUR ET LE CORDONNIER

Il était une fois deux frères. L'un était cordonnier, l'autre tailleur. Comme ils s'entendaient à merveille, ils firent longtemps deux parts égales de leurs gains. Mais ceux-ci, un beau jour ne suffirent plus à leurs besoins, ce qui les détermina à aller chacun de son côté chercher fortune. Ils quittent donc leurs pénates et font route ensemble jusqu'au premier carrefour. « Le moment est venu de nous séparer, dit le tailleur; mais dans dix ans, jour pour jour, nous nous retrouverons ici pour partager l'argent que nous aurons gagné. » Ils se donnent l'accolade, et le tailleur prend à droite et le cordonnier à gauche.

Le chevalier de l'aiguille et des ciseaux rencontra, le troisième jour, une rivière qu'il longea jusqu'à ce qu'il fût parvenu, à la brune, au bord d'un grand lac. Là, il trouva trois barques renversées. « Voilà un excellent abri pour la nuit, se dit-il; et il s'alla coucher sous l'un des canots.

Sur le minuit, un bruit le réveille qu'il prend tout d'abord pour un grand vol de

mouettes. Il lève la tête, mais au lieu de charmants oiseaux blancs, il aperçoit à la clarté de la lune trois horribles sorcières qui sur leurs balais sifflants volent de son côté Bientôt elles se posent sur la rive, viennent s'asseoir sur les trois barques et échangent les singuliers propos que voici: « Toi, ma sœur, par le maudit, qu'est-ce que tu dis ? Et toi, ma sœur, par Mauffez, qu'est ce que tu fais? » — « Par le Maudit, v'la c'que je dis: il était une fois un père qui avait deux fils. Il mourut avant d'avoir eu le temps de dire où était caché son argent. Et les deux frères, comme quatre, de se quereller, de se battre. — « C'est toi qu'as le pognon, tu n'me diras pas non. — C'est toi, salaud, qui l'as; pan pan, voilà pour toi! » — « Et où qu'il est le magot », demandent les deux autres fées Carabosse. — « Sous la porte et le poteau, qui gratte trouve aussitôt. » — « Et moi, par Mauffez, v'là ce que j'ai fait, nasille la troisième sorcière. J'ai mis à sec tout un pays, adieu fleuves, étangs et puits. Dix gros d'argent, mes sœurs, dix gros, pour un petit, tout petit broc. » — « Et que faut-il faire pour que l'eau revienne? » interrogent les deux autres. — « A la lisière du bois joli je sais une pierre bien polie. Qu'on la retourne simplement, et l'eau revient incontinent ». — Enfin, les deux intrigantes interrogent l'interrogante. Celle-ci répond: « A la Cour cela ne va pas. La fille du Roi est bien bas. » — « Et qu'à-t-elle donc, vite, qu'a-t-elle ? » —

« Un gros crapaud, dans sa ruelle, un gros crapaud qui boit son sang. Ha, il va la saigner à blanc! faudrait le tuer, sécher, moudre, faire boire à l'enfant la poudre. » Malgré sa frayeur, le tailleur tendait l'oreille et notait le moindre mot dans sa mémoire. Le coq chanta, et les trois horreurs s'envolèrent dans la lune.

Notre héros quitte son abri. Après avoir marché tout le jour, il arrive au crépuscule dans un village. Là, une commère lui apprend que deux frères, ses voisins, se sont chamaillés de l'aube au coucher du soleil. Il pense aussitôt au récit de la première sorcière et va trouver les deux disputailleurs. « Paraît qu'il y a bisbille ici. A quel propos?» — « Notre père, Dieu ait son âme, voilà-t-y pas qu'il s'en est allé manger le chou par la racine, et nous ne savons pas où est le magot. » — « Laissez-moi passer la nuit chez vous, demain, je vous dirai où il l'a caché. » — « Dis-le nous tout de suite, et nous t'en donnons la moitié. » — « Je n'en ai pas besoin. L'argent ne fait pas le bonheur. Je ne vous demande qu'un bon bol de soupe, une croute et le coucher. Vous aurez votre héritage demain. » Aux premiers feux du jour, le voyageur conduit les deux frères ennemis, chacun armé d'une pelle à la porte de la ferme et leur montre la cachette. Une demi-heure plus tard, on déterre une marmite pleine d'or. Le tailleur festoya trois jours entiers avec ses hôtes, s'en donnant à cœur

joie, car il était fort gourmand; après quoi il les quitta sans accepter un rouge liard.

Peu après, nous le retrouvons dans un village en conversation avec des gens qu'il prie de lui donner à boire. « Nous voudrions bien vous offrir de la bière, mais, voilà, nous n'avons pas de quoi en acheter. »

— « Eh, braves gens, quel besoin ai-je de bière ! J'aime cent fois mieux un bon verre d'eau bien fraîche. »

— « Ha, voilà ce que c'est que de venir de loin. De la bière, on nous en envoie encore de temps à autre, mais pour ce qui est de l'eau , c'est une autre paire de manches. Rivières, étangs, puits, tout est desséché, que c'est un vrai châtiment du Ciel !

— Tiens, tiens, fit le tailleur. Et il se rappela l'histoire de la seconde sorcière... Puis tout haut: « Avec l'aide de Dieu, je me fais fort, tel que vous me voyez, de noyer vos campagnes demain. Mais si vous êtes bien gentils, je n'en ramènerai qu'autant qu'il en faut pour vous désaltérer, vous, vos bêtes et vos champs. »

Les bons villageois portent subrepticement leur index à leur front, mais, après réflexion, ils conduisent tout de même notre sourcier au chateau. Le seigneur l'interroge, s'aperçoit qu'il a affaire à un homme des plus sensés et recommande à ses gens d'exécuter fidèlement tous les ordres qu'ils en recevront. Le voyageur arme aussitôt de perches une vingtaine de solides gaillards qu'il conduit à

la lisière du bois voisin. On soulève une énorme pierre bien lisse et à demi enfoncée dans le sol. L'eau jaillit incontinent du trou, et le bruit se répand en même temps dans le village que fleuve, lacs et fontaines ont repris leur travail nourricier interrompu depuis des jours et des jours. Le bon seigneur et ses villageois se confondirent en actions de grâces et voulurent couvrir d'or notre tailleur. Mais celui-ci fournit une nouvelle preuve de son désintéressement en n'acceptant aucun cadeau. Il se contenta de présider aux réjouissances qui réunirent tous les habitants de la contrée; ensuite de quoi il tira sa révérence à noble et vilain et s'éloigna comme il était venu.

Un soir, il arrive dans une grande ville et demande à l'aubergiste comment vont les affaires. « Pas mal, merci, le Grand-Duc notre maître a marié, il y a quelque temps, un de ses frères, et ce sont là des choses qui font marcher le commerce. Mais que le pauvre homme avait donc l'air triste ! Ah, c'est bien la peine de naître sous des lambris dorés, comme dit l'autre, et de commander à des milliers et des milliers de gens pour se promener dans la vie avec un visage long d'une aune. »

— « Ah bah, et qu'est-ce qu'il a donc, votre souverain ? »

— « Ne m'en parlez pas, c'est une sale histoire. Parait qu'un crapaud aussi gros qu'un homme sort tous les soirs de la muraille pour

venir sucer les veines de la fille unique du Prince. »

— « S'il n'y a que ça pour tourmenter votre porte-sceptre, il sera délivré de son souci pas plus tard que demain. »

— « Et par qui donc, bonté divine ! les médecins n'y entendent goutte. Il y en a un qui est venu dernièrement de Bâle et qui, avant de se rendre en Grande Tartarie, s'st arrêté chez nous... C'est, à ce qu'on raconte, quelqu'un qui se croit plus grand que Celse, et ça doit être vrai, parce qu'il était si drôlement accoutré que tous les chiens de la ville lui faisaient escorte... attendez voir un peu... Para, Para... Enfin, peu importe... Il a flanqué au crapaud un grand coup de son épée Azoth comme il l'appelait, mais l'autre a ri et lui a montré son... et vous croyez que vous, vous réussirez là où tant de bonnets rouges ont perdu leur latin ? »

— « Pour sûr, et je veux être pendu si je mens. »

La nouvelle de l'arrivée du docteur Miracle parcourt la capitale comme une traînée de poudre. Le rival de Bombast de Hohenheim est mandé au château.

Après un court entretien, le Grand-Duc le conduit lui-même à la chambre de la malade.

— « Si vous sauvez mon enfant, l'héritière de ma couronne, je vous donne la moitié de mes Etats. »

— « C'est pas de refus, mais pour commencer il me faudrait une chambre pour moi seul

et huit jours de tranquillité complète et de bonne boustifaille. »

— « Vous aurez tout cela et bien autre chose encore. »

La princesse est belle comme le jour. Par contenance, le thérapeute lui tâte le pouls. Hum... mais ça ira quand même... La semaine prochaine, Monseigneur, elle sera hors de danger. »

— « C'est-y Dieu possible, soupire le Duc.

— « C'est comme j'ai l'honneur de le dire à Votre Altesse Sérénissime. »

Voilà donc notre tailleur sourcier et guérisseur installé dans une belle chambre devant un de ces plats de kaldunaï lithuaniens, miroitants de graisse et fleuris de fines épices, qui dans la lice gastronomique remportent le prix sur toute combinaison connue de hachis et de pâtes. De temps en temps, soucieux de laisser un répit à ses mâchoires, il étend la main vers une corne de bœuf qu'il remplit jusques aux bords d'un hydromel blond où bourdonnent de somnolents étés de l'autre siècle. Un splendide feu de bois chante et danse dans la cheminée de chêne surmontée des armoiries apocalyptiques du Grand-Duché... Mais tout-à-coup, la tapisserie du mur opposé se gonfle au souffle muet d'un étrange influx, et il en sort une effroyable tête de crapaud plus vaste qu'un potiron, plus pustuleuse qu'une voie lactée, et toute prête à projeter sur notre gourmet une langue de dix aunes chargée de glu noire et lui-

sante. Le dîneur se lève, saisit une paire de lourdes pincettes de bronze et en assène un coup terrible à la batracienne apparition. Le tourmenteur de jeunes filles s'abat flasquement sur le sol. L'émule de Galien le découpe en tout petits morceaux frétillants et sautillants qu'il jette dans une vaste poêle avant de les mettre sur le feu. Quand le cadavre est carbonisé, il le réduit en poudre, l'arrose copieusement de suc de cloporte, le larde délicatement d'une once et demie de bézoard, et court incontinent verser le tout dans le bouillon de la princesse.

Dès le lendemain, celle-ci repoussait avec dédain l'urinal qu'on lui présentait au bord du lit, pour aller s'asseoir, pleine de désinvolte, sur la chaise armoriée et percée qui décorait un coin de son alcôve. Trois jours plus tard, les duègnes alarmées la voient par une fenêtre, minauder au bras de son jeune sauveur, dans une allée du parc grand-ducal. Elles courent avertir le souverain:celui-ci s'arme d'une longue-vue et découvre le couple sur un banc de la partie la plus retirée des jardins... « Regagnez vos appartements, Mesdames, dit l'heureux père aux vieilles qui déjà se voulaient saisir de sa lorgnette, — regagnez vos appartements et vous y tenez coites... Malgré son jeune âge, Madame Ducale s'entend beaucoup mieux que vous autres à garder en toute occasion son rang... — La gaillarde! marmotta-t-il quand il fut seul... Elle tient évidemment de son père — et

quelque peu aussi de feu sa mère, ajouta-t-il avec un soupir. Puis, après un instant de réflexion: J'ai promis au disciple d'Hippocrate la moitié de mes Etats, mais, après ce qui vient de se passer, je ferais sagement, je pense, de lui donner aussi la princesse... et tout entière, du moins je l'espère pour lui; au surplus, n'est-il pas mieux informé que quiconque à ce sujet ? »

Le tailleur demi-roi, époux d'une princesse légitime et intégrale, gouverna ses peuples et administra son royaume avec un sens de la mesure, une dignité et une habileté qui rendaient pour le moins superflue la longue généalogie qu'on lui forgea de toutes pièces et qui le faisait remonter à la vache Io, en passant par Géryôn aux trois têtes. Vers la fin de la neuvième année, cependant, (qui se trouvait être la dixième depuis sa séparation d'avec son frère), il tomba dans une noire rêverie qui lui représentait le carrefour où tailleur et savetier avaient échangé leurs adieux et leurs promesses. Quelques jours avant le rendez-vous, il se mit donc en route vers ce site mélancolique et si vivant dans sa mémoire, suivi de deux compagnies de soldats magnifiquement enharnachés et empanachés.

A la vue des peupliers-caroline qui ombrageaient le lieu, il sentit une larme rouler sur sa joue, et, se tournant vers son escorte, commanda en soupirant: « Halte! Par file à droite. Repos! » — Le cordonnier se dessina bien-

tôt dans les brumes du matin; il portait un vague vestige de culotte, mais avançait nu-pieds sur la rosée. — « Te voilà donc, Petit-Pierre, te voilà donc, mon petiot, mon frérot! et, se tournant vers ses troupes: En avant marche, halte, par le flanc gauche, portez armes! — ah, bonne Vierge, depuis le temps qu'on s'est pas vu! Alors, ça va, ça boulotte?» — « Peuh, ça pourrait aller mieux,le cuir est cher et le client lésineux, mais, en se serrant le ventre, on ira bien jusqu'à l'heure marquée par le Destin, comme dit l'autre. Et toi, Gros-Jean, — mais, dis-moi donc, depuis quand qu't'es caporal? » — « Caporal ! tu veux dire prince souverain! Tu verras mon palais, ma Cour! Mince de dorures et de chamarrures! allons, hop! en croupe! demain matin, je te bombarde, par édit royal, souverain de la moitié de mes Etats. » — « Dis-moi un peu, d'abord, par quelle voie tu es parvenu à tous ces honneurs. » Son Altesse raconte par le menu tout ce qui lui est arrivé depuis la rencontre des trois sorcières. — « Etre duc, simple duc, comme mon frère ? hum... jamais! au grand jamais! se dit le savetier que le démon de l'envie venait de mordre au foie. J'irai, moi aussi, coucher sous la barque, et je veux qu'on m'écartèle si je ne deviens pas Empereur, rien que pour faire enrager Monsieur mon Frère! » — « Voyons, Pierrot, qu'est-ce qu'il y a? Tu viens, ou tu ne viens pas? » — « Toute réflexion faite, je renonce aux grandeurs... Savetier, fais ton

métier. Et puis, je suis républicain, moi ! mort aux tyrans! »

Le tailleur-duc n'en croit d'abord pas ses oreilles; puis, comprenant tout-à-coup ce qui se passe, il pique des deux, tout rouge de dépit, et s'éloigne dans un nuage de poussière. Son frère tend le poing à la troupe qui s'efface à l'horizon et fait hâte vers la rive enchantée où l'avait déjà conduit plus d'une fois sa vie vagabonde. Il se cache sous l'une des barques et joue à pile ou face la couronne du Grand-Mogol et celle du Grand-Turc. A minuit, les sorcières apparaissent. — «Par le Maudit, quéque tu dis, et par Mauffez, quéque tu fais, etc... » — Les deux autres de se lamenter: « Rien à dire, rien à faire; pas de peste, pas de guerre; le monde a le vent en poupe, las! ni choléra ni croup; complots ? attentats? bernique! empires et républiques ont appris à pas s'en faire. Ah ma sœur, quelle misère! » Et toutes les trois, en chœur: « sont-ils donc devenus fous? ou se f....-ils de nous? Ils mangent, vont à la messe... Ah mes sœurs, quelle détresse! Y a quéq'chose, entendez-vous? là-d'sous, là-d'sous, là-dessous.» Et tout en bissant ce sinistre refrain, les trois vieilles soulèvent chacune sa barque et découvrent le malheureux savetier-empereur. Elles le déchirent à grands coups d'ongles et de griffes, le dévorent sur place et vont le digérer paisiblement sur la face inconnue de la Lune.

L'ETERNUEMENT

Il était une fois un pauvre hère que sa femme avait gratifié d'une ribambelle d'enfants et qui exerçait dans une profonde indigence les cent professions de ceux qui n'ont appris aucun métier. Un jour, la maladie et la faim vinrent frapper à la porte de la chaumine et leur visite eut pour effet de déterminer notre homme à embrasser la seule carrière qui lui restât ouverte, celle de voleur de grands chemins. Aussi pauvre d'imagination que de vaillance, le brigand malgré lui s'arrêta à la première image qui s'offrit à sa pensée et jeta son dévolu sur le cheval et le tape-cul d'un gentilhomme du voisinage que ce véhicule ancestral avait rendu célèbre à dix lieues à la ronde, par le tintamarre assourdissant qu'il faisait, les jours de fête, sur le parvis pavé de l'église paroissiale. Pour passer du projet à l'exécution, le timide malfaiteur choisit une nuit aussi obscure que sa destinée. Il dit son rosaire, recommanda à tous les Saints son âme et l'avenir de sa famille, et se mit en chemin le dos rond et en rasant haies et murs.

Au tournant d'une allée, il se trouva nez à nez avec une ombre emmitouflée dans un ample manteau et qui, d'une voix papelarde et insinuante lui demande qui il est et où il va. Ayant eu la faiblesse de s'ouvrir de ses projets à sa babillarde épouse, notre héros soupçonna incontinent sa rencontre d'être un agent de la police du Grand-Duc attaché à ses trousses. Au comble de la terreur et sans doute pour se délivrer sans retard de l'horrible fardeau qui pesait sur sa conscience, le poltron décline en tremblant ses titres et qualités et avoue l'objet de son expédition. « Singulier hasard, s'écrie l'étranger; la noble demeure où vous portent vos pas se trouve être le but de mon propre voyage. Nous ferons, si vous le voulez bien, route ensemble et examinerons s'il n'y aurait pas lieu de combiner nos deux projets. Le vôtre me paraît fort intéressant, et je serais ravi si le mien pouvait vous plaire. » Enchanté du tour inattendu que prenait l'aventure, et frappé des élégances de langage de son interlocuteur, notre bandit lui demande, sur un ton badin, s'il a deviné juste en le soupçonnant d'être un des gentilshommes pipeurs aux dés que la rumeur publique accusait de ruiner le seigneur auquel il se proposait de rendre visite et qui, tout en cultivant la dive bouteille, était joueur enragé. « Mon cher Monsieur, pour un novice, vous me semblez doué d'une singulière perspicacité. Certes, je suis bien ce que vous me faites l'hon-

neur de me croire; mais mon activité embrasse un champ beaucoup plus étendu. Elle dépasse même le domaine limité de cette planète pour se répandre sur toutes les parties de l'Univers où la vie prend forme de poux, de reptiles venimeux et d'hommes. Je viens de me nommer: je suis le Roi de ce monde de matière et de mort et aussi le Prince de la Mouche nécrophore attirée par les exhalaisons méphitiques de tout corps abandonné de l'Esprit Saint. » Le malheureux voleur se découvrit avec respect et supplia le maître de la vermine cosmique de ne pas trop s'acharner sur sa victime. Le diable le rassura en lui dévoilant son projet, qui était de s'emparer simplement de l'âme du faux dévot adonné au jeu et à l'ivrognerie. — « Et par quel moyen comptez-vous vous en rendre maître? » — « Rien de plus aisé, à la vérité. Invisible, je pénètre dans sa ruelle et lui souffle de se lever et de sonner son valet pour qu'il lui apporte de l'eau. Dès que la cruche apparaît, le gentilhomme congédie le rustre, commence ses ablutions et se met à éternuer de toutes ses forces. Personne ne se trouvant à ses côtés pour lui dire « à vos souhaits », il éternue jusqu'à ce que trépas s'en suive. Alors j'empoche son âme et lui souhaite bonne nuit pour l'éternité. »

Ces confidences eurent pour effet de ne satisfaire qu'à demi notre malandrin bon époux et tendre père. Quoi qu'il en eût, il se promit bien de contrecarrer dans la mesure de son

courage et de ses forces les sinistres projets de son compagnon. Celui-ci reprit bientôt le fil un instant interrompu de ses curieuses considérations métaphysiques. Le bon larron n'y entendait goutte, mais il sentait obscurément que tout ce fatras ne valait pas une seule parole du catéchisme.

En devisant de la sorte, ils arrivèrent à la gentilhommière, dont le maître, contre sa coutume, s'était couché fort tôt sans toucher à une carte ni boire à l'excès. Le démon se glissa aussitôt vers sa chambre; quant au voleur, il se tapit sous la fenêtre, curieux de ce qui allait suivre. Comme il était facile de le prévoir, la suggestion diabolique agit sur le champ: le gentilhomme se réveille, sonne son valet, le broc est vidé dans la cuvette et le vieux biberon y plonge sa trogne en soufflant et ronflant, tel un dauphin pris dans le sillage du dieu des eaux. Après un instant, il lève la tête au ciel comme frappé d'une inspiration soudaine, ouvre de grands yeux, fronce le sourcil et éclate en sternutations qui font trembler cloisons et vitres et jusques aux fondations de la modeste demeure de ses pères. Le voleur colle son visage à la fenêtre; il voit le mufle rubescent tantôt se renverser au plafond, tantôt replonger dans les profondeurs d'un triple menton apoplectique; les yeux sortent de leur orbite et répandent des pleurs abondants; le cou de taureau s'enfle et se colore d'une pourpre sinistre; le nez tempétueux gronde et demande

grâce au fond du vaste mouchoir aux mille fleurs... Déjà la masse agitée du joueur ivrogne chancelle et défaille... Elle va s'abattre sur le plancher... Non! Un cri déchire la nuit; derrière la fenêtre, une voix que la compassion et la peur rendent fort aigue, a proféré la formule magique: « à vos souhaits ! » La fureur sternutatoire s'apaise; le seigneur s'éponge le front, se laisse choir dans un fauteuil et murmure: merci. Le diable, qui l'observait du haut d'un poële, saute à terre et fuit à toutes jambes. — « Maroufle de sacristie, s'écrie-t-il, tu m'avais pourtant promis de te taire! » — « La pitié l'a emporté, seigneur Diable; voilà pourquoi j'ai crié à vos souhaits. Décidément, je ne suis pas fait pour être brigand. » Le gentilhomme, que ce singulier colloque transporte d'étonnement et de reconnaissance, appelle le valet; tous deux, l'arme à la main,se jettent par la fenêtre et tombent sur le malheureux voleur. Pendant que le seigneur qui lui doit la vie le serre contre son sein en l'embrassant à pleine bouche, le valet, ignorant de ce qui vient de se passer, lui applique quelques bons coups de plat de sabre sur la chute des reins. Son maître s'en aperçoit et met fin à cet exercice hors de saison. On s'explique en toute franchise, on se complimente; la nuit s'achève devant une excellente bouteille, et quand l'Aurore au front ceint de fleurs fait son apparition dans le ciel, l'honnête brigand, la bourse bien garnie, s'en retourne à la mai-

son dans le tape-cul sonore dont le gentilhomme reconnaissant vient de lui faire cadeau. Et c'est depuis ce jour-là que l'on adresse des souhaits aux éternueurs.

NOTICE GENEALOGIQUE

SUR LES COUCOUS DE LA COUCOULERIE

Les Du Corbeau, vieille famille de robe dont les deux branches les plus connues, l'une française, Le Corbeau de La Fontaine, l'autre irlandaise, Corbeau of Allan Poe, ont fourni à la science héraldique de nombreuses illustrations, existent également, depuis un temps immémorial, en Lithuanie. Dans ce pays comme partout ailleurs, certaines dispositions héréditaires, admirablement servies par l'habitude d'inventorier dans les greniers de châteaux et sous les combles des clochers et églises, ont permis à cette race de se distinguer dans les travaux généalogiques. C'est aux trois ouvrages du plus célèbre de ces Corvus Lithuanus, « Ab ovo », « Aquila non capit muscas », et « Fama volat », que nous empruntons ces quelques renseignements sur les Coucous, maison dont les antiques traditions présentent, par certains côtés, une étrange ressemblance avec les mœurs et les coutumes humaines de tous les temps, et plus particulièrement de l'époque où

nous avons le bonheur de vivre et qui nous a d'ailleurs transformés en volatiles.

Au manoir d'Anuschéviciaï, sur la Névézis, vivait jadis un gentilhomme dont l'épouse mourut dans la fleur de la jeunesse en lui laissant trois fils et une fille. Celle-ci, qui était l'aînée des enfants, entourait ses frères d'une sollicitude qu'elle s'ingéniait à rendre digne de remplacer les soins maternels. Les jeunes garçons se montraient fort sensibles à ces marques de tendresse et de dévouement, et, plus tard, lorsqu'ils furent d'âge à prendre les armes, l'amitié qu'ils portaient à leur sœur reflétait encore, en dépit d'une certaine familiarité bien naturelle entre jeunes gens, tous le respect et toute la reconnaissance qu'ils eussent nourri pour leur véritable mère.

Un jour, les Chevaliers Teutoniques de Prusse, héritiers des anciens Hospitaliers ennemis de l'Ordre du Temple, envahirent la Lithuanie encore païenne pour la christianiser et la soumettre à leur Grand-Maître. Sous le signe divin de la Croix, ils mirent le pays à feu et à sang.

Le Grand-Duc Keïstutis rassembla ses chevaliers. Les trois frères revêtirent leur armure et firent seller les chevaux. La grande sœur pleura amèrement; cependant, dans son cœur, le sentiment du devoir reprit bientôt le dessus, et elle exhorta les jeunes gens à ne pas ménager leur sang dans les saintes mêlées.

Les Teutoniques furent battus à plate couture. Mais l'armée de Keïstutis était décimée et la victoire fut célébrée par les femmes de Lithuanie dans le deuil et les larmes.

Nos trois chevaliers de la vallée de Névézis allèrent rejoindre dans les demeures des héros leurs valeureux ancêtres. Les palefrois retournèrent seuls au manoir.

La grande sœur ne se consola jamais de cette perte. Elle fit ses adieux au monde, emmena les trois chevaux et alla vivre dans un ermitage au sein de la forêt.

Là, elle donna libre cours à ses soupirs et à ses larmes, jusqu'au jour où les dieux, la prenant en pitié, la changèrent en Coucou.

La paix rentra dans son cœur; toutefois, quand le printemps inspire aux autres oiseaux des chants de joie et d'amour, la pauvrette entonne une complainte naïve dont la mélancolie fait frissonner les arbres, soupirer l'écho, se couvrir de rosée les joues des fleurs et sangloter les sources. Car c'est en cette saison que le cruel trépas lui avait ravi ses frères.

Les Coucous, ajoute le savant héraldiste, portent d'azur à un chêne de sinople fruité d'or, mouvant d'un grimpillon ailé de même; et un bec-cornu au naturel, accompagné d'un grapillon de sorbe ou corme allumé de gueule; et une serre de sable tenant un ovule d'argent passant au voisin ; et un coqueluchon de coquinet à trois pointes de coquecigrue.

POURQUOI LA CIGOGNE A-T-ELLE UNE TACHE NOIRE SUR LE DOS

Pour être moins vieille que la Création, l'histoire que vous allez entendre ce soir, mes chers petits-enfants, mérite néanmoins d'être écoutée avec respect. Antérieure au déluge, elle est de beaucoup l'aînée de votre mère-grand.

Un jour, les humains envoyèrent une députation à Dieu pour lui exposer les dangers dont ils se croyaient menacés par la multiplication rapide des serpents, crapauds, grenouilles et autres créatures jugées à tort inutiles ou exclusivement malfaisantes. Le Seigneur accueillit la requête avec sa bonté et sa patience accoutumées. Il se préparait à donner aux ambassadeurs quelques explications mesurées à la portée de leur intelligence, lorsqu'il s'entendit appeler de la chaufferie céleste, où l'on s'apprêtait à verser du combustible dans plusieurs millions de soleils. Frileux comme le sont, à partir d'un certain âge, nombre de poètes et de savants, Dieu leva la séance pour courir assister à

cette opération dont dépendait la tranquillité de tout son hiver. Mais, trop prudent politique pour renvoyer bredouilles les représentants d'une aussi haineuse engeance, il leur promit, bien qu'à contre-cœur et à seule fin de faire vite, l'objet secret de leur désir, savoir la destruction des infortunés reptiles.

Dès le lendemain, la Cigogne recevait du Département des Affaires Zoologiques l'ordre de porter à la mer pour l'y noyer sans l'ouvrir, un sac volumineux renfermant les animaux condamnés.

Le courrier jeta le fardeau sur son épaule et partit à grandes enjambées. Mais la mer était loin, le chemin difficile et bientôt une irrésistible envie lui vint de faire la méridienne sur une seule patte et le bec sous l'aile. Un de ses yeux était déjà hermétiquement clos, quand le démon de la curiosité, visitant pour la première fois son esprit au déclin d'une longue et honorable carrière, lui souffla d'ouvrir le sac et d'en examiner le contenu. Je ne m'étendrai pas sur le combat qui se livra alors dans l'âme du plus circonspect, du plus ponctuel des fonctionnaires. Il vous suffira d'apprendre que le grand sceau aux armes de Dieu fut rompu et qu'après qu'il eût poursuivi vainement un des reptiles échappés de la prison, Maître Ciconius rebroussa chemin et trouva abandonné de tous les autres le précieux sac confié à ses soins.

Tête basse, l'émissaire indiscret retourna

au ciel et, plutôt que d'affronter la colère de commande d'un subalterne, il dirigea ses pas vers les appartements privés du maître de l'Univers.

L'inspiration, pour défendable qu'elle fût sur le terrain psychologique, n'en était pas plus heureuse. Dieu remuait justement dans sa cheminée une forêt vierge pleine encore d'une sève dont le sifflement le troublait singulièrement dans sa méditation. Le rapport que lui fit Ciconius de sa mésaventure mit le comble à son impatience. Brandissant les pincettes qu'il venait de retirer du feu, il en allonge un maître coup à l'exécuteur penaud de ses ordres confidentiels.

C'est là l'origine indiscutable de la tâche noire qui dépare le dos du bureaucratique volatile, excellent époux et père, fort attaché à ses pénates, mais ennemi juré de la gent siffleuse et coassante. La version qu'il donne de ces évènements diffère quelque peu de la nôtre, notamment en ce que le stigmate y prend volontiers couleur d'une distinction honorifique réservée aux services les plus éclatants. Mais des assertions aussi effrontément contraires à la vérité mériteraient d'être combattues avec la dernière vigueur, ne fût-ce qu'en raison de la déconsidération qui en résulte, dans le monde animal, pour certains signes extérieurs de supériorité qui font la gloire ou l'amusement de notre humanité fraîchement échappée des cavernes.

LES GRENOUILLES,

LE SOLEIL ET LE BON DIEU

Les grenouilles furent avisées un jour que le Soleil allait prendre femme. Elles réunirent aussitôt leur sénat; celui-ci, à son tour, convoqua les devins. La prédiction de ces derniers ne fut rien moins que favorable. « Eh quoi, eh quoi ! s'écrièrent-ils tout d'abord, soulevant aussitôt un grand coassement dans l'hémicycle et les tribunes, ignorez-vous que, sans être marié, le soleil dessèche déjà, vers les ides de juin, nombre de nos mares et bourbiers ? Que sera-ce donc, juste ciel ! lorsque, devenu époux et père, il lui faudra étancher la soif de toute une constellation ! Ne pompera-t-il pas étangs et rivières ? En route donc, peuple imprévoyant et vain ! En route vers le bon Perkunas (*) »

La gent saute-pattu envahit les degrés du trône céleste. Mais, par un singulier hasard Dieu était invisible ce jour-là.

Le Soleil, lui, eut vent de l'intrigue et cette ingérence dans ses tardives tendresses offen-

---

(*) Jupiter lithuanien.

sa gravement le soupirant sur le retour. Il se pencha sur le miroir d'une eau dormante pour y examiner ses traits, et, les trouvant naturellement fort agréables encore, prononça d'un air détaché, mais de façon à être entendu de toute la grenouillère, ces paroles mémorables: « Il n'est chose au monde que je ne vivifie de mes rayons bienfaisants. Mais quant à cette ingrate engeance qui voudrait me faire renoncer aux douceurs de l'hymen, je romps avec elle à jamais. » Les grenouilles, à ces mots, sentirent le sang se glacer pour toujours dans leurs veines. Elles allèrent se tapir dans leurs antres les plus secrets et depuis ce temps-là, pleines de honte et de remords, elles ne tiennent plus leurs assemblées qu'à la chute du jour, et n'adressent leurs importunes invocations qu'aux froides et pâles divinités de la nuit.

LES NEUF FRERES ET LEUR SŒUR

Dans une cabane au fond des bois, il y a longtemps, longtemps, vivaient neuf frères et leur sœur. La sœur trouva mari et s'en fut au loin. Mais le souvenir de la cabane et des frères la hantait et elle décida de visiter les lieux de son enfance. Elle met au four neuf gâteaux, un pour chacun des frères. Puis, elle prend son fuseau et une poignée de lin et tisse une chemise pour chacun des siens. Son fardeau à l'épaule, elle se met en route. Au cœur de la noire forêt, le Malin lui apparait, le Diable à neuf têtes. « Sœurette des neuf frères, sœurette des neuf frères ! Ha, je vais te manger. » Dans sa terreur, la pauvrette lui jette d'abord les gâteaux. Maigre repas pour notre diable: les neuf têtes ne font qu'une bouchée des neuf gâteaux, le malin se reprend à crier: « Sœurette des neuf frères, sœurette des neuf frères ! Je vais te dévorer ! » La meschinette lui jette son fuseau et son lin, les neuf têtes du malin s'empressent de les avaler, le diable de hurler: « Viens que je t'avale à ton tour. » Mais il commence par le cheval et fait mine de

vouloir ensuite s'attaquer à la charrette. La sœur grimpe sur un chêne. La charrette dévorée, le malin plante ses mâchoires dans l'arbre. Situation désespérée ! La sœur aperçoit un coucou et le supplie de voler chez les frères pour leur raconter ses malheurs. Le coucou vole vers l'aîné et lui dit:

Les neuf frères, coucou,
Savez-vous bien, coucou,
Ce qui m'advient, coucou?
Je suis perchée, coucou,
Sur le chêne, coucou.
Les neuf têtes, coucou,
Plantées sur un seul cou
Me mangeront, coucou.

L'aîné l'entend et s'écrie: « chassez donc le petit bandit! Il me casse la tête avec son vilain cri. » Le coucou vole chez le puîné, frappe à la fenêtre et répète sa chanson. Le puîné ordonne aussi qu'on le chasse. Puis, c'est la visite au troisième, au quatrième, et ainsi jusqu'au neuvième frère de l'infortuné sœurette. Même réception incivile partout. Le coucou retourne à la forêt, y retrouve la sœur et lui rend compte de son insuccès. La sœur ôte de son doigt un anneau, le donne au coucou et lui recommande de le remettre au plus jeune des frères. L'oiseau frappe de nouveau à la fenêtre de ce dernier et à l'instant même où celui-ci réitère en grognant son ordre, on entend: dzinn! le bruit de l'anneau contre la vitre. Le frère considère le

bijou, le reconnaît, interroge l'oiseau. Celui-ci répond:

Les neuf frères, coucou,
Savez-vous bien, coucou,
Ce qui advient, coucou,
A la dixième, et où ?
Sur le chêne, coucou.
Neuf têtes (c'est beaucoup)
Rongent l'arbre, coucou,
Le dévorent, coucou.
Vous tous, debout, debout!
Avec vos chiens courants
Et vos épées, coucou,
Tous en avant, coucou!

Le plus jeune des frères donne l'alarme, et voilà les neuf qui aiguisent leurs épées, donnent à manger aux chiens, sellent les chevaux. En route!

Cependant, le diable-à-neuf-têtes finit de ronger le tronc. Un bruit de galop frappe son oreille. Il interroge la sœur. « Ce sont bien là les neuf frères avec leurs chiens courants, n'est-ce pas? » Mais le coucou de coucouler :

Coucou! ce ne sont pas les frères, coucou!
Coucou! c'est la forêt qui bruit, coucou!
Coucou! c'est le grand vent, coucou!

Le Neuf-Têtes retourne à son sinistre labeur, ronge, ronge impitoyablement le chêne.. L'arbre chancelle, s'incline vers le sol. Plus morte que vive, la sœur des Neuf Frères s'aggrippe à la cime. Quel est ce bruit?Les

frères et leurs chiens sortent tout essoufflés du fourré, attaquent le diable, en un clin d'œil lui tranchent les neuf horribles têtes... La sœurette reprend avec les frères le chemin de la cabane, après quoi tous les dix retournent à leur tran tran ordinaire et coulent d'heureux jours.

LE CIEL NOUS TOMBE SUR LA TETE

Le chat s'en fut un jour chasser au potager: gambadant parmi les choux, il reçoit sur le bout de la queue une énorme feuille tombée d'un de ces sympathiques légumes. O terreur! le ciel me tombe sur la tête! Le matou prend ses pattes à son cou. Dans sa course folle, il rencontre le lièvre. Lièvre, lièvre, il n'y a pas un instant à perdre, le ciel s'écroule! — Qui te l'a dit ? — Personne, c'est moi-même qui en ai reçu un gros morceau sur le bout de la queue. — Epouvanté, le lièvre épouse le galop du chat. Apparaît le renard. Le lièvre crie: Maître, en avant, en avant, ne vois-tu pas que le ciel nous tombe sur la tête. — Qui t'a dit cela? — Le chat, le matou. — Les voilà trois maintenant qui courent comme des fous. Et soudain, devant eux se dresse le seigneur loup. — Le renard glapit: Loup, loup-garou, cours, vole, le ciel dégringole. — D'où le sais-tu? — C'est Lièvre qui me l'a dit. — Et toi, lièvre, où l'as-tu appris ? — Mais du chat, du matou. — Chat, matou, la nouvelle te vient d'où? — Il m'en est tombé à moi-même sur le bout de la queue. — Le

loup de bondir! Et devant eux se dresse Lokys, l'ours. — Le loup, aussitôt, de sa plus belle voix: Bel ours, sage Lokys, cours, que rien ne t'arrête, le ciel te tombe sur la tête. — Qui te l'a dit? — Maître Renard. — Toi, Maître, comment le sais-tu? — C'est Lièvre qui me l'a conté. — De qui le tiens-tu, lièvre? — Mais, du chat, du matou. — Chat, matou, d'où le sais-tu? dis-moi, d'où? — Interroge ma queue, qui en a reçu sur son bout. — Raconte voir comment les choses se sont passées. — Je chassais dans les choux, je chassais, quand un morceau de ciel chut sur ma queue. — Comment était-il gros? — Comme une aile de coq. — Sot que vous êtes, matou, c'était une feuille de chou. Rentrez, tous tant que vous êtes dans vos trous. — Tu as raison peut-être, dit le chat, après tout. — Et les autres de reprendre en chœur: ma foi oui, retournons chez nous.

LA FEVE

Il était une fois un vieux et une vieille. Ils firent passer des fèves par le tamis. En les ramassant, ils en oublièrent une. La voilà qui germe et grandit, grandit, grandit, grimpe plus haut que le lit. Dis-donc, vieux — c'est la vieille qui parle — prends ta hache, coupe en deux le lit. Ainsi dit, ainsi fait. La fève grandit jusqu'au plancher. — Allons, bon vieux, reprends ta hache, et fends-nous le plancher en deux. — Voilà, voilà. — Et dame fève croît et croît, et par ma foi, atteint bientôt le toit. — Fendons le toit, conseille la vieille. — C'est fait, c'est fait. Et voilà Fève dans les nuées. Plus haut, plus haut, sans nul répit! Dame fève entre au Paradis. — Et notre vieille, que dit-elle? — Il faut faire un trou dans le ciel. — Rien de plus aisé pour le vieux. Frère et sœur grimpent chez le bon Dieu. Le Bon Dieu les reçoit là-haut, les choie, les comble de cadeaux, puis les renvoie à la maison. L'aventure s'ébruite ; c'est à qui escaladera le ciel. Mais fève en a bientôt assez. Elle craque, pleine de colère, se rompt, voilà tous nos grimpeurs par terre.

L'un s'est foulé le pied, et l'autre le poignet, ce ne sont que têtes fendues, yeux pochés et langues mordues... Certes, ce fut là un beau rêve... Mais assez parlé de la fève!

POURQUOI LE LIEVRE A-T-IL LA BOUCHE FENDUE DE L'OREILLE A L'OREILLE

Un lièvre courait à l'étang pour s'y noyer. Il rencontre un pivert. — Pourquoi cet air lugubre? où cours-tu? — Comment n'aurais-je pas la mort dans l'âme? Nul ne me craint, et moi, la chute d'une feuille me fait frémir. Je cours me noyer. J'aime mieux en finir. — Cesse de faire le sot, va te cacher sous l'arbrisseau. Quand viendront les brebis, d'un bond tu quitteras ton abri. Elles auront une belle peur, j'en réponds. — Le conseil est peut-être bon. — Nous voici dans le buisson... Les brebis viennent... Allons, un bond... Et les brebis de fuir, et le lièvre de rire. Il rit de si bon cœur que depuis ce jour-là, sa bouche est fendue de l'oreille à l'oreille.

MODESTE, FIANCEE DU DIABLE

(Souvenirs trouvés dans les oubliettes du château de Druya)

EPISODE

C I

Le beffroi de Labunava venait de sonner les douze coups de minuit. Ecartant les courtines de nuages, noires comme l'Erèbe, de sa couche, la pleine lune montra au veilleur qui somnolait, appuyé sur sa hallebarde, au sommet de la tour, ce que les hommes, dans leur folle infatuation, prennent pour un visage. Le site qu'elle éclairait eût fait soupirer la douce Evangeline de Longfellow et frissonner le Monk du beau Lewis, auteur quelque peu oublié de nos jours, mais que Byron n'a pas dédaigné de citer dans ses entretiens avec le Capitaine Medvin.

De sombres pensées roulaient dans la tête de l'Ecuyer tranchant.

— O très-insensé Persès (*), murmurait le

(*) Les allusions mythologiques et historiques qui foisonnent dans le présent récit ne surprendront pas le lecteur, s'il veut bien se

corpulent seigneur en évoquant ses épiques démêlés avec son frère; comment te déterminer à me rendre le sou tournoi que je t'ai prêté pour le baptême de feu ton fils? Te ferai-je lire Hésiode? Mais les travaux, de quelque nature qu'ils soient, te demeureront étrangers éternellement. Et pour ce qui est des jours, n'as-tu pas de longue main accoutumé de les consacrer à Hypnos et à Bacchus, indolemment étendu aux côtés de la blanche Hermengarde sur la couche conjugale à laquelle, depuis plus de dix ans, o honte! il manque un pied?

Ces derniers mots furent prononcés à peu de distance d'un peuplier caroline d'où parvenait un bruit singulier que le Tranchant ne percevait pas, car il avait rapporté des combats une oreille un peu dure.

---

souvenir que l'ancienne noblesse lithuanienne, avant d'adopter, au XVIIIe siècle, le français comme moyen presque unique d'expression, a fait un usage courant, pendant et après la Renaissance, du langage de Cicéron et de Virgile, et qu'elle s'est illustrée par sa connaissance de celui d'Homère.

Les « Souvenirs » dont fait mention le sous-titre ont été réellement découverts, sous un monceau d'ossements humains, au château de Druya, un des nombreux domaines que la famille du traducteur possédait jadis aux environs de Kaünas et dans les provinces lithuaniennes de la Russie Blanche.

Tout-à-coup, comme il levait la tête, le gentilhomme aperçut devant lui deux hommes accroupis dans l'ombre.

Par Héraclès! murmura-t-il. Qui donc, en ma présence, ose profaner l'arbre consacré au fils d'Alcmène?

Il ramena un pan de sa cape sur son visage, rabattit les vastes bords de son clabaud, et, le poing sur la hanche, s'approcha des inconnus qui paraissaient échanger, à des intervalles réguliers, de mystérieuses salutations.

— De par le Duc, que faites-vous là, Messieurs, deux heures après le couvre feu, et à dix pas de l'enclos réservé aux morts?

Les deux hommes (car ce n'étaient pas des spectres) gardèrent le silence ou répondirent peut-être, mais l'Ecuyer ne les entendit pas.

Alors le sire de Labunava entr'ouvrit son manteau et l'on vit scintiller sur son pourpoint de velours noir la grande étoile de l'Ordre des Chevaliers de la Manchette.

— Vous le voyez bien, répondit enfin, avec un léger zézaiement, l'un des étrangers; vous le voyez bien, Monseigneur, nous scions...

— Mort de ma vie! interrompit l'officier du Duc en portant la main à la poignée de son épée.

— Ne vous fâchez pas, messire. Depuis quand le Duc défend-il de scier sur ses terres?

Monsieur de Labunava tirait déjà l'arme

du fourreau pour châtier les insolents, quand tout-à-coup, la laissant retomber et se frappant le front, il murmura:

— O aimable, o trop rare surprise! j'ai compris.

Et après un instant de réflexion, pendant lequel il sembla se demander une dernière fois s'il convenait ou ne convenait pas de rire, il laissa échapper, dans un véritable tonnerre d'hilarité, ce juron alors fort à la mode à la Cour:

— Par la courbure de l'Espace!

Il desserra son ceinturon et s'abandonna à un nouvel accès de cette gaîté turbulente dont le monde semblait avoir perdu le secret depuis la mort de Philippe II d'Espagne et de Louis XIII de France.

— Ainsi donc vous... ha ha ha! Ainsi donc, mes braves, ha ha! vous... vous sciez. Et que sciez-vous, par Hercule enfant!

Les deux artisans se découvrirent, se signèrent, et le plus âgé répondit avec un salut respectueux :

— Les planches du cercueil de Monsieur votre frère.

C II

Pendant que l'Ecuyer tranchant s'entretenait avec les scieurs de long à la porte du cimetière, son frère Jonas-Persès, que les vassaux de la famille avaient surnommé l'Américain parce qu'il était allé, dans sa

jeunesse, chercher fortune aux Etats-Unis (*), son frère Jonas-Persès faisait honneur au repas du soir préparé par la fidèle Hermangarde. Cette légère collation ne ressemblait guère aux soupers somptueux qui avaient valu au riche Ecuyer tranchant le surnom de Spartiate. Elle se composait d'un plat de lentilles, d'un hareng saur et d'une bouteille de whisky fraîchement arrivée du pittoresque port de Memel.

— A quelle heure a lieu ma mise en bière? soupira Jonas-Persès en enveloppant d'un regard humide sa blonde épouse.

— Le fossoyeur n'en est encore qu'à la moitié de son ouvrage; quant au cercueil, on doit l'apporter au point du jour.

— Ah, je voudrais être déjà dans ma tombe, Madame.

— Vous y serez bientôt. En attendant, mangez tranquillement et prenez ensuite quelque repos dans votre lit, avant de vous étendre sur ces horribles planches...

La malheureuse femme baissa la tête et étouffa un sanglot.

— Et tout cela, hurla le mort dans un accès subit de colère, en faisant sauter d'un

(*) Ces évènements, quoique très anciens, sont sensiblement postérieurs à la découverte du Nouveau-Monde par les Atlantes. Aujourd'hui encore, plus de huit cent mille Lithuaniens habitent la patrie d'Edgar Allan Poe et de Ford.

formidable coup de poing assiettes et verres sur la table — tout cela à cause de ce maudit sou tournoi! Ah que n'ai-je obéi au sombre pressentiment qui me dissuadait de le demander à mon frère !

— N'oubliez pas qu'il nous était nécessaire pour le baptême de notre enfant.

— Pauvre Lancelotas!

— Grâce à ce vil métal qui nous donne aujourd'hui tant de tourment, notre enfant est au Ciel, ajouta avec une noble simplicité la dernière des matrones antiques, digne d'orner le foyer d'un Périclès.

Les deux époux essuyèrent un pleur qui tremblait au bord de leur paupière.

— Et c'est à huit heures du matin que l'Ecuyer doit venir me réclamer son argent? Ah, pourvu qu'il ne me trouve pas ici ! Je frémis d'impatience, Madame. Le plus léger retard pourrait causer notre perte !

— Du calme, du calme, mon cher Jonas-Persès. Est-ce là toute la confiance que vous témoignez à votre veuve? Il n'est que trop vrai que le fossoyeur travaille pour nous à titre gracieux. Mais n'est-il pas de vos amis? Quand au fabricant de cercueils, il aura soin, allez, que le riche cadeau qu'il nous fait nous parvienne à temps. Oubliez-vous que, depuis la dernière peste de Londres, celle de Daniel de Foe, il roule sur l'or, et qu'il a soupiré pour moi, au temps jadis?

Le sourire enjoué qui éclaira, tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, le visage

diaphane d'Hermengarde, fit place à une fugitive rougeur.

— Tout cela est vrai, chère inconsolable. Cependant, si mon frère frappait à la porte avant que tout fût prêt, que ferions-nous, dites-moi? Il n'y a ni suaire ni cierge à la maison! Ah, ma pauvre amie! en arriver là, quand on descend des Croisés!

Et l'infortuné, promenant un regard découragé sur les misérables objets qui garnissaient la chambre, l'arrêta sur la fenêtre, où manquait un carreau.

Un grattement se fit entendre à la porte.

D'un croc-en-jambe, Hermengarde envoyait son époux rouler sur le trépied conjugal, jetait sur ses épaules la nappe où du sel venait d'être répandu sur une tache de vin, et plaçait au chevet du trépassé qui demandait à boire, la bouteille où se consumait la dernière chandelle de la maison.

Tous ces mouvements furent exécutés avec la rapidité de l'éclair. Rajustant sa collerette et jetant un dernier regard sur son éclat de miroir, la maîtresse du logis alla ouvrir au visiteur.

C III

Le scieur de long demanda à l'Ecuyer tranchant la permission de se couvrir. Il était légèrement enrhumé du cerveau.

Tout étourdi encore du coup cruel qu'on venait de lui asséner, l'apoplectique gentil-

homme saisit un bouton du surtout de l'oiseau de mauvais augure pour ne pas tomber à la renverse.

— Comment! Par les dix Avatarâs! je l'ai vu, pas plus tard qu'hier, — il est vrai que c'était un vendredi treize — avaler le même nombre de chevaux blancs!

Quoiqu'il fût fort versé dans les doctrines les plus secrètes (ce qui explique sa dernière exclamation), Monsieur de Labunava ne faisait allusion à aucune des innombrables représentations physiques de l'ascension à travers les espaces spirituels. Il n'évoquait ni le coursier de l'Apocalypse, ni le brahmanique Kalki, ni le palefroi de Persée tel que le concevait le visionnaire ami de Charles XII. Les treize chevaux blancs n'étaient rien autre chose dans sa pensée qu'une douzaine plus une unité de verres de White Horse, le célèbre whisky de la Cité de Londres.

Dans le trouble où l'avait jeté cette affreuse nouvelle (on peut à la fois adorer et haïr un débiteur,) il vit se dessiner sur l'écran de sa mémoire seconde, — la vraie — — ta silhouette, Jehan Cotart, des Anciens Yvrognes le plus aimable.

— J'ai soif, murmura-t-il en portant sa main à son cœur prêt à se rompre. Le vin du chanoine n'est pas mauvais, mais l'eau de vie de cerises du rabbin est — comment dirais-je? — eh bien, tout simplement, plus dionysiaque. Le bon Juif passe ses nuits sur

les grimoires, je ne risque donc pas de le déranger.

La maison du lévite n'avait rien d'une demeure de prince du peuple. Au coup de tête suivi d'un juron que l'Ecuyer tranchant donna à la porte en trébuchant sur le perron branlant, répondit de l'intérieur un coup de corne, accompagné d'un bêlement belliqueux, de la chèvre du rabbin. Le vieillard vint lui-même ouvrir à son seigneur.

— Mon cher Nephtali, si je prend la liberté de frapper à votre porte à cette heure indue, c'est que je viens d'apprendre la mort de mon frère.

— La matière est une maladie de l'esprit, répondit le rabbin en secouant sa tête vénérable. Un jour, — demain peut-être — nous serons, nous aussi, délivrés des faux pas dans l'espace et des piqûres d'épingle du temps.

— Voilà, Maître, de vraies paroles de consolation.

— Nihumim. Mais ne me faites surtout pas l'affront, gentilhomme trop individualiste, d'attribuer à l'intelligence dont je suis la demeure une origine humaine.

Ces derniers mots parvinrent à l'oreille de l'Ecuyer d'un réduit obscur où le patriarche était allé chercher un flacon et des verres.

— Notre race, poursuivait le cabbaliste en versant la précieuse liqueur, s'enorgueillit à juste titre de n'avoir jamais eu l'occasion de rien inventer. On nous hait à cause de notre orgueil. Mais nous n'avons pas à

faire les modestes, notre connaissance ne nous appartient pas. Les autres ont pensé et douté, aimé et possédé. Nous, nous avons vu. Vu dans l'abstrait, Monsieur l'Ecuyer tranchant, dans le seul abstrait. Un beau jour l'abstraction (les abstractions sont toujours fidèles à leurs promesses), l'abstraction, dis-je, revêtit une forme. Cette forme, notre œil (le vieillard, tel Polyphème après l'opération, se touchait le milieu du front, entre les sourcils), notre œil n'était pas fait pour la reconnaître, ni notre cœur pour l'aimer. Depuis ce jour-là, nous ne voyons plus rien, ni en bas, ni en haut. Pleurez, filles de Jérusalem.

L'Ecuyer essuya sur sa moustache, qu'il avait énorme, un pleur de mariote.

— Par l'Esprit père d'Ouranos! il ne vous manque qu'une tonsure pour faire un excellent curé, Monsieur le rabbin. Vous parlez comme un brahmane.

— L'homme qui a touché le cœur de la Chose est un exilé. L'exilé, a dit Lamennais, partout est seul.

— Ainsi donc, mon frère est en route vers l'Adès. Le pauvre bougre me devait de l'argent, — un sou tournoi, si j'ai bonne mémoire. Les bons comptes font les bons pleureurs. Je me demande s'il sied de réclamer la somme à la veuve, la belle Hermengarde.

— La sagesse est d'un piètre secours dans les affaires de ce monde, petites ou grandes. Laissez-moi plutôt vous conter une vieille petite historiette populaire de notre pays.

L'Ecuyer toussota, comme si le récit devait sortir de sa propre gorge.

— Un jour, un paysan lithuanien et un juif se rencontrèrent sur la grand'route. Le paysan conduisait au marché un cheval cagneux et chauve, le juif un magnifique palefroi. Surpris par l'obscurité, les deux amis allument un feu, y font cuire leur souper. Puis, ayant récité leurs prières et pris leurs dispositions pour la nuit, ils se demandent qui surveillera les chevaux. Le paysan dit: « Je n'ai pas besoin de veiller, ma vieille rosse est blanche comme l'hiver; qu'un bruit me réveille et c'est elle que j'aperçois la première dans les ténèbres les plus denses. C'est donc toi qui surveilleras ton bel étalon noir. » Le Juif qui était souffrant et déjà à moitié endormi, échange son Bucéphale contre le Rossinante du paysan. Celui-ci éclate de rire: « à présent, je n'ai plus du tout besoin de veiller. Qu'un voleur survienne, c'est certainement le blanc qu'il emmènera, puisqu'il ne verra même pas l'autre, le noir. Je peux par conséquent dormir sur mes deux oreilles. » Le Juif eut donc le mauvais cheval et ne ferma pas l'œil de la nuit.

Le lendemain, nos deux amis s'arrêtent, à la brune, dans une misérable auberge et n'y trouvent, pour leur repas, qu'un seul poulet assez maigre. Le jugeant absolument insuffisant pour eux deux, ils décident qu'il sera mangé par un seul. Mais par qui ? Le Juif suggère de le laisser à celui qui fera le

plus beau rêve. Ces messieurs se couchent et le fils d'Abraham, accablé de fatigue, s'envole aussitôt au pays des songes. Une heure après, il se réveille, tire son compagnon par la manche et lui raconte ce qu'il a vu. « Ah, mon ami, Dieu m'est vivant! On n'a jamais rêvé chose pareille. Le soleil se levait sur Hébron et une multitude en délire acclamait le roi David. L'oint du Seigneur dansait devant l'arche. Bethsabée lui versait des parfums sur les cheveux. Ah, quelle femme que cette Bath-Sebab! Ma Sarah, que je trouvais pourtant bien jolie, il y a quelque quarante ans, n'est pas digne de lui préparer un brochet farci. Et le Grand Prêtre était là, lui aussi, et les Aaronites et les Lévites! Mais la trompette d'argent sonna, hélas, et je me suis réveillé. » — « Et moi, répondit le lithuanien, je t'ai vu dans mon rêve t'envoler au ciel. Il n'en reviendra jamais, me dis-je; c'est si beau, là bas!

Et j'ai mangé le poulet.

C IV

Hermengarde entr'ouvrit craintivement la porte. How do you do, Madam! — C'était le fossoyeur qui venait de terminer son travail.

Le brave garçon était un émigré retour d'Amérique. Comme nombre de Lithuaniens d'outre mer, il avait fait le métier de tavernier à Chicago. Sa petite fortune, fruit de ses économies, venait de fondre dans un

krach récent, celui de John Law, naturellement. Mais on devinait le gentleman sous la poussière qui couvrait son pourpoint de flanelle bleue et son pantalon Charles II d'Angleterre.

Il alla s'asseoir au chevet du défunt qu'il secoua par les épaules avec un cordial: hallo, old chap!

Hermengarde remplit trois verres de Scotch.

On trinqua.

— Les traîtes espagnoles de la Compagnie des Négociants réunis ont encore baissé de huit points hier soir. Ah, voyez-vous, pour un peuple d'agriculteurs comme nous autres, rien ne vaut la terre.

— C'est bien pour cela que j'y descends, fit le mort.

— Et c'est aussi la raison pour laquelle j'ai embrassé la carrière du fossoyage.

Un nouveau coup retentit à la porte.

— Cette fois-ci, c'est sûrement l'Ecuyer tranchant, grommela Hermengarde.

Le cadavre se laissa retomber sur les oreillers et fit le mort.

— Mes hommages, Madame, dit le nouveau venu, jeune docteur en Sorbonne et scieur de long... La dernière qualité n'en dit pas court sur la compréhension des éditeurs. — Le patron est enchanté. Pas de courants d'air, l'éclairage à la lumière froide fonctionne à merveille. L'aventure de Monsieur le

Marquis de Champaubert aura tout de même servi à quelque chose.

— Vous feriez peut-être bien d'emporter un livre. Je préfère malgré tout que vous ne vous endormiez pas. Tenez, en voici un qui vous fera sûrement passer une délicieuse nuit blanche. Et elle glissa dans la poche de son mari la « Clef des Songes ».

En arrivant au cimetière, le mort sauta incontinent dans la fosse. Sur les planches qui la recouvraient, on disposa « artistement » quelques mottes, après quoi chacun s'en retourna gaîment chez soi.

Devant la porte de sa maison, la diaphane Hermengarde rencontra l'Ecuyer tranchant. Il avait eu toutes les peines du monde à s'arracher à l'enchantement de son entretien avec le Rabbi. Profondément bouleversé par ces évènements, l'officier du Duc, que sa belle-sœur mit en quelques mots au courant de la situation, piqua des deux et partit au galop dans la direction du cimetière.

Au moment de plier le genou pour réciter un Pater, il glissa sur l'herbe humide de rosée et alla rouler avec un fracas de tonnerre sur le couvercle de planches et de gazon de la fosse.

Le mort, que la « Clef des Songes » tenait éveillé — et comment! — sursauta dans son cercueil de milliardaire. — C'est une vache pensa-t-il; peut-être même un taureau... Me voilà dans de beaux draps mortuaires. Le

couvercle va céder, je vais être réduit en bouillie pour les vers.

Hurlant de toutes ses forces, le malheureux pour effrayer l'animal, envoya dans le plancher vacillant une ruade à faire voler en éclats l'Ouranos.

Pàn ! vociférait-il dans le même temps, pour se donner du courage.

Jurant de son côté par le nom sacré du fils d'Hermès et de Dryope, l'Ecuyer joua des jambes.

Mais bientôt il rebroussait chemin vers la tombe. Hors du temps, dans la divine instantanéité, sa mémoire secrète venait de lui retracer les horreurs de l'« Ensevelissement prématuré » d'Edgar Poe.

Il souleva le couvercle et fut saisi d'admiration devant le confort berlinois de la pseudo-sépulture scientifique dernier cri.

—Nom de... murmura-t-il en langue vulgaire, que se passe-t-il donc ? Voilà que j'ai de nouveau compris.

C V

Et puis, ce fut la guerre de Sept ans bientôt suivie de celle de Troie et d'un interminable cortège d'intrigues, de chantages éhontés et de calamités publiques, toutes choses auxquelles ni les peuples, ni leurs dirigeants ne comprenaient goutte.

Des empires s'écroulaient, des royaumes ressuscitaient, des républiques sortaient des

flots. Un très grand poète lithuano-français fut accusé d'avoir *inventé* la patrie de ses ancêtres !

Deux jumeaux ennemis virent le jour au sein de ce tumulte: un nationalisme féroce, ivre de spéculation et de luxe et un communisme préhistorique pourchassé par les hallucinations de la faim !

Mais dans les profondeurs de l'âme humaine rien n'avait bougé. L'Ecuyer tranchant réclamait toujours son sou tournoi à son frère qui ne voulait pas le lui rendre.

— Tout cela, voyez-vous, répétait inlassablement la sage Hermengarde, tout cela, c'est aux Juifs que nous le devons. C'est le rabbin Nephtali et son histoire du poulet de David qui ont soufflé la folie sur les hommes et endurci le cœur de Monsieur votre frère.

Jonas-Persès partageait son opinion. Mais un long séjour aux Etats-Unis, pays de liberté et surtout de pensée, en avait fait un librepenseur, et il réservait une part de sa rancune à Ignace de Loyola.

Ils ne comprenaient pas, les malheureux que les vrais coupables étaient les Hyperboréens d'avant l'exode vers l'Inde, avec leurs maudits Kshatryias révoltés contre l'autorité spirituelle des Brahmanes !

Un beau matin l'Ecuyer signifia à son frère, sur papier timbré, qu'il aurait à s'exécuter dans les vingt quatre heures.

— Vous ne pouvez pas retourner là-bas — comment appelle-t-il déjà le pays ? le... l'A-

dès, je crois. Le truc est usé. Il nous faut inventer autre chose, soupira la prudente Hermengarde.

— Eureka ! in vino veritas ! hurla tout à coup, son éternel verre de « vin d'Ecosse » à la main, le débiteur ivrogne qui, pour rivaliser de savoir avec son frère, avait employé les dix-sept années de guerre à apprendre par cœur la partie rose du Petit Larousse Illustré.

— Quibus auxiliis ? interrogea sa fidèle collaboratrice.

— Par le moyen de la folie furieuse, ma mignonne ! Et, saisissant la hache qui servait au ménage à fendre le bois destiné au fourneau de cuisine, il partit comme un trait se cacher dans les profondeurs de la forêt automnale.

Une demi-heure après, l'Ecuyer tranchant sonnait à la porte.

— ?

— Il n'est plus ici. Frappé de folie subite et agitant sa hache d'armes, il a couru se cacher au plus épais des bois.

— Voilà l'Egérie qu'il y rencontrera ! vocifèra l'Ecuyer. Et il brandit jusqu'au ciel une trique effrayante couronnée d'une corne de bison de Bélovèje.

Après vingt minutes de course folle à travers bois, Monsieur de Labunava s'aperçut qu'il avait perdu son chemin.

La même mésaventure était arrivée une heure plus tôt à son frère.

Que faire en une forêt vierge à moins que l'on ne s'y égare?

— Par Zeus! s'écria le Tranchant.

— Par Jupiter! lui répondit l'écho.

— Tiens, c'est curieux, se dit l'officier du Duc. Et un léger tremblement fit s'entre-choquer ses genoux.

Pour en avoir le cœur net, peut-être aussi pour faire bonne contenance devant soi-même, le gentilhomme hurla de toutes ses forces:

— C'est odieux !

La Nymphe répliqua sagement:

— C'est idiot !

En même temps, quelque chose remua dans le fourré. Il en sortit un bras armé d'une hache.

— J'ai compris, murmura dans un bâillement le seigneur depuis longtemps familiarisé avec les phénomènes d'intellection.

— On parlera affaires plus tard, quand nous serons hors de danger, dit-il à son frère.

Créancier et débiteur se remirent en marche côte à côte.

La nuit tomba bientôt, enveloppant les bois d'ombres cimmériennes que seule traversait de temps en temps la phosphorescence d'un regard de luciole ou de loup.

— Une fenêtre éclairée! s'écria joyeusement l'Ecuyer.

— C'est la chapelle dédiée à Sainte Fare par notre trisaïeul Romuald-Zyndram le por-

te-glaive, en conformité du vœu qu'il fit une première fois à Antioche et qu'il renouvela à Nicée et à Tarse, patrie de Paul ou plutôt de Saul, après la prise de ces deux dernières villes par les Croisés, répondit laconiquement son frère.

— Quantum mutatus ab illo! soupira l'offi cier du Duc.

En effet, l'édicule n'était plus qu'une ruine. Mais un pieux ermite y entretenait le feu devant la statue de la sainte, et, malgré l'absence de tout huis, le lieu offrait encore une sorte d'abri contre les surprises humaines, animales et atmosphériques.

— Vous qui avez l'habitude de coucher dans des cercueils et qui redoutez les courants d'air, dit Monsieur de Labunava, vous devriez vous étendre au fond de ce sépulcre à côté de notre ancêtre. Quant à moi, je passerai la nuit à veiller debout dans la niche que voilà. Que des voleurs visitent ces lieux, ils me prendront certainement, par Mahom! pour un pendant en bois de la sainte d'en face!

Le débiteur s'étendit dans le cercueil. Le créancier tira de sa poche un rosaire et se changea, comme l'épouse de Loth, en œuvre d'art.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, lorsqu'une bande de brigands envahit la chapelle.

— Dis donc, Banotas, fit l'un des malandrins en s'adressant au capitaine qui devait

devenir plus tard, après sa vingt-cinquième réincarnation, le célèbre Bonnot.

— De quoi? répondit noblement le chef.

— Faudrait compter le pèze et puis aller roupiller. Il est trois heures à ma toquante.

— Ta gueule, répliqua Banotas.

Sur un signe du Chef, un des brigands étala sur le plancher les cinq cent mille ducats qui venaient d'être volés au château voisin de Robertas-le-Diable, — le fiancé de l'infortunée Modeste.

— Attention, je vais faire l'appel, déclara Banotas. Et tirant un rouleau de parchemin de sa poche:

Iokimas!

— Présent.

Jusiukas!

— Présent.

Gandras!

— Présent.

Milas!

— Présent.

Svilas!

— Présent.

Lankas!

— Présent.

Nous ferons grâce au lecteur du reste. La bande se composait d'au moins cinquante brigands tous en as.

Vers la fin de la litanie, l'Ecuyer tranchant qui, heureusement pour lui, avait lu « Le Cornet à Dés », eut la tête traversée d'un éclair de génie.

— Fantomas! hurla-t-il à se rompre les poumons.

Avec une non moins remarquable présence d'esprit, son frère glapit du fond du sépulcre :

— Présent. L'As des As !

Soulevés comme par un tornado de panique, les brigands déguerpirent en abandonnant le trésor du Diable.

Messieurs de Labunava en firent deux parts égales, à un sou tournoi près.

TOURNESOL

Il était une fois un vieillard malade et pauvre. Il avait enterré parents et amis, et il restait là, tout seul dans le vaste monde.

Un matin, une petite fille, une orpheline, vint frapper à sa porte. Il la fit entrer, l'embrassa, lui donna un vêtement et un morceau de pain. Elle le remercia, courut chercher un balai et un torchon, retroussa ses manches et se mit au travail. Midi n'avait pas sonné, que toute la maisonnette était propre comme un sou neuf.

L'enfant voulut poursuivre son chemin, mais le vieillard, charmé de son habileté et de sa douceur, la pria de rester chez lui et de partager sa maigre pitance. Elle y consentit de bon cœur et il l'aima bientôt comme sa fille.

Personne n'eut jamais cure de se demander si elle était laide ou belle. On pensait à tout autre chose en sa présence. Cependant, on l'avait surnommée Tournesol, à cause sans doute de ses cheveux couleur de l'astre du jour, de ses grands yeux pleins d'éclat, et

d'une lumière de gaîté et de confiance qui enveloppait toute sa petite personne.

L'espoir, la santé et une modeste aisance semblaient s'être introduits à sa suite chez le bon vieillard. Mais elle ne se contentait pas de veiller au bien-être de son ami et d'entretenir l'ordre dans sa maison. Partout où la souffrance et la pauvreté l'appelaient, elle se trouvait chez elle. A dix lieues à la ronde, il n'était bruit que de son savoir-faire et de sa charité.

Tournesol était une grande fille et, comme ses frères des jardins, elle paraissait toujours ne vouloir connaître de la vie que son sourire de tendresse et de lumière, quand le malheur s'abattit sur la contrée. La maladie et la disette vinrent frapper à toutes les portes, excepté celle du vieillard. L'enfant partagea entre les plus pauvres ce qui restait à la maison de provisions et de hardes. Mais bientôt il fallut sacrifier la dernière vache et donner la dernière chemise.

Tournesol était assise aux pieds de son père et lui chantait un vieux lai pour lui faire oublier leur infortune, lorsque quelqu'un frappa à la porte. Elle alla ouvrir et se trouva devant un autre vieillard, mais si déguenillé et tellement affaibli par les privations et la fièvre, et à ce point cassé et parcheminé qu'il paraissait venir de plus loin que le premier jour du monde. Tournesol lui dit en pleurant: « Hélas, nous n'avons rien à t'offrir, grand-père! » Le vieillard balbutia :

« j'ai froid, donne-moi un haillon quelconque pour me couvrir. » Tournesol ôta sa pèlerine et lui en enveloppa les épaules. Mais le visiteur poursuivait: « Ma chemise est toute usée, elle ne tient plus à mon corps; donne-moi n'importe quoi qui puisse la remplacer. » — « Dieu m'est témoin que je n'ai rien, rien, grand-père ». — « Si fait, ma fille, répliqua le vieux, si fait, mon enfant: tu as de beaux cheveux d'or, donne-les moi, je saurai m'en tisser une chemise. » Tournesol fondit en larmes, car elle aimait bien ses tresses couleur de soleil. Mais, sans prononcer un mot, elle les coupa et les tendit au malheureux: « prends-les, dit-elle, si elles peuvent te servir. »

Le vieillard prit les belles tresses et se dirigea vers le réduit qui renfermait le métier à tisser. Là, sous le regard de Tournesol, il travailla longtemps, longtemps. Il croisa et recroisa et trancha et retrancha jusqu'à ce que le tissu fût prêt — un tissu merveilleux que l'on ne se lassait pas de contempler, mais la main sur les yeux, car la lumière en était éblouissante. Alors il le jeta sur ses épaules, remercia la jeune fille et sortit.

Du seuil de leur cabane, Tournesol et son père regardaient s'éloigner le singulier quémandeur. Il s'était redressé sous sa belle robe solaire, et marchait à présent d'un air plein d'assurance et de majesté. Et tout autour de son corps, depuis la nuque jusqu'aux pieds, la lumineuse draperie s'étendait et

s'enflait sans cesse, jusqu'à ce qu'elle fût devenue un magnifique nuage d'or. Alors elle quitta le sol, monta lentement, lentement, et lorsqu'elle eût atteint le ciel, elle prit la forme d'un astre que les mots d'aucune langue ne sauraient décrire.

Le vieillard et la jeune fille touchèrent du front l'avare et froide terre, car du cœur même de ce Soleil des Anges, quelqu'un les bénissait...

COMMENT UNE BACHELETE
OCCIST MAINS GALLANS
ET PAR QUEL MOYEN ESCHEVA CEST DANGIER
MAISTRE IOKIMAS

J'ay oy recorder ce que s'ensuit ou païs lithuan, a Labunava-Serbinaï, terre qui ou tems que le Roy Loys neufviesme du nom regnoit en France, jà estoit seigneurie de mes ancestres Milosz, lesquelz, Diex en ait l'ame! furent jadis, ce dit on, sires de Lusaice.

En une cité vivoit pieça ung villain qui par moyens de magie avoit amassé franchises et grant chevance. Cest ancïen archier apatellé de janglerie par les Astronomans avoit une fille qui de son aage le plus tendre avoit congneu, de par la dampnee perdicion paternelle, Mauffez, des deables le greigneur, et aultres esperits ords, breneux et vlimeux, ce dont ne sauroye laidangier la povrete, mais ennementes tiens vil son père. Tant estoit la pucelete belle et sade, que l'honnora-

ble homme duquel je ne sçay pas le nom, mais qui estoit maistre ymaigier de nostre bon duc, en voulsist faire le pourtraict, mais s'en desista pour la paour qu'il ot de l'eshontee paillarde, qui luy desclara qu'elle estoit preste de faire la faffee, luy monstra ce qu'avoit soubz son surcot et sa cote de plus faictis, tetins, hanches et jambot, et se fuma pour ce qu'il faisoit mine de se vouloir commander à Diex. Le pere de la bachelete aymoit bien, pour soy desennuyer, atraire luy mesmes gallans dedens son lict et leur faisoit grant largesse non poinct de patarts mais de bons angelotz d'or. Mais en verté, dangier pour iceulx estoit plus grant que prouffit, car au poinct du jour le pere de la paillarde les treuvoit gisans mors et roidis pour avoir tant mignonné et baisié nu a nu après raillias de bons vins embrochiez, gelines, flaons, mathon, goyere et aultres frians morceaulx. Ce qui n'estoit a eulx grant sagesse.

Adoncques il advint qu'un jeune varlet, soy habandonnant a ceste abusion qu'Amours on nomme, a la diffamee qu'il cuidoit honneste se fya, de l'amer de doulce amour oublia mengier et boire, a son uys s'alla garmenter et feist ce que communement par seuf de chimere folz amans font en leur rassotee melancolie. « Servir vous veuil loyaument, ma damoiselle, jusques mort me happe et pas n'en mens. Pour vous bourdes et amoureuses lisses regnie, a compaings de galle dis mercis, a vous seule doresnavant

appartiens, ne mettez mon povre cuer au mourir. » — « Han? Quoy? vecy, par m'ame! ung bon follastre ! Parler de mourir, maistre cuidereau, est foleur. Vivre et m'esjoyr je vueil, et que ce soye avec toy, jeune bacheler. Mais saiche que de sentemens oncques n'eus cure et vouldroye que m'aymasses bonnement comme une beste en ruit, me baisasses comme deable sa mere grant, luy froissant les quinze costes, et me catoillasses par tout le corps, comme font chiens a lices, en bavant de liesse, car mauvaise ordure suis et dedens ordure entens vivre et mourir. Ne crains, jouvenceau, de m'approuchier, blanche suis, polie et attintee. Sié toy pres de mon lict: mon sadinet est rez, traictis et souef, et j'ay la langue doulce comme ypocras. Toutesfois, par Mahom! jument ne suis et jà ne seray. Que Satanas mon tayon te mue, beau filz, en roncin, affin que je te chevauche comme escouvete de la vesprée a la matine. Hue! huhau! dia! ». Et fust le varlet soudainement changié en cheval, et s'en volla comme ung traict par la fenestre avec dessus soy la deablesse hardie et baude, tous deux rians et crians de joye et liesse, par prés et mons, rivieres et estans, villes et citez, villaiges et moustiers, et sus et jus es cieulx parmy nues et estoilles. Ainsi volans comme raillons ne treuverent ilz requoy pour leurs corps qu'en ung païs de repentailles et de parfonde doulour, dessechié, flestri, ou pour se repaistre on n'a que son dur cuer, ou pour

estanchier sa seuf on boit ses vielles lermes, ou vivre est nuyt orrible pour l'ame et perpetuel yver pour l'esperit, cymetiere de tout amoureux pensement, regne de deshait et d'essoyne, ou toute foy est viollee, ou ne fust oncques oy le nom de doulce Amour.

Au poinct du jour, oyant Maistre Iokimas faire grant complainte de ce que l'avoient si tres froissé comme de gros mailletz et de plombees les proesses de ceste folle nuyt de baisiers et accolees, la mignote, assise a crouppetons dessus le lict, si l'araisonna: « Hé quoy, beau filz! de vous veoir vif je m'esbays. Enné! tous mes aultres cayemens d'amour s'en sont allez au deable, et vous qui avez crachié ceste nuyt le meilleur de vostre salive en moy trestout fin plain comme eaue es barilz, a mon cousté vous papiez, Asmodeus m'est tesmoing, frais et joly comme enfant levé de maillon! et point ne me merciez de ce que vous ay baillé, mais vous doulousez comme meseau. Et dictes moy pourquoy. Pour ce que vous ay trop amé? Parlez-moy plain. Vous ay-je enjaultré? Faut-il que requiere a genouillon que retourniez cy ce soir? Mesme a cecy je m'y consens. C'est faict. Voulentiers vous chevaucheray de rechief car avez hutinet d'asne moult plaisant a mignonner. »

Fort chargié de sommeil, yvre, triste, le vis pally, mort et destains, le povre Iokimas se partit de sa murtriere mie, s'alla couchier et dormist comme ung sabot. En son somme,

il cuida oyr une voix qui luy reprouchioit doulcement son pechié: « Fy, mon garson, pour ung bon crestien comme toy n'est-ce merir cruel chastoy qu'enserchier compaignie de femmes deshonnestes et, qui plus, desflourees ou maillon par le deable. Mais je sçay que franc homme es, en verté un tantinet nice, et qu'aymois la pecheresse d'amour honneste, l'autrier par maleureté et envys présentement, car tristesse si estraint ton cuer. Escoute moy bien. Je vueil que par mes conseulx de ceste perdicion tu t'eslongnes et regnies ceste abhominacion. Quoy qu'il m'en griefve, tu retourneras a la vespree huchier à l'uys mauldit. Mais quant orras la fille approuchier, empongne le bon licol que treuveras au resveil soubz la nate, et le luy gectes dessus les espaulles. Au derrenier, te dis encore: regnie pour tousiours ces faulses amours qui amours ne sont mais amouretes, et commande ton ame a la plus digne de toutes, a Nostre Dame, a saincte Marie la belle! »

Si feist Maistre Iokimas ce qu'apprins en ceste saige et celeste leçon. Quant retourna chez la deablesse nue soubz son orfaverie, l'espoignit l'esguillon d'Amours, car jeune estoit. Mais ce non obstant, gecta le licol par dessus sa teste, et, par m'arme! en jument se mua la paillarde. Qu'ung chascun m'escoute: l'enfourcha le varlet, branc en main puis au fourreau en dance, et de rechief prins la vollee, mais dessus elle et non dessoubz, par

la fenestre du sollier. La lune estoit en son plain: les deux amans en ruit d'enfer s'allerent gecter en ung tas peslemesle de trois fois cent mil deables dont tieulx avoient la semblance de loups, regnars, escureulx, blereaulx, et aucuns de raines, crapaulx, serpens, lesars, et d'aultres encore de ratz, belins a quatre testes et mastins megres et tout enragiés. Et Maistre Iokimas, combien qu'il n'aymoit riotes et hutin, crioit en la noire momerie com ung fol, a plaine gorge: « Haro! Roy Satanas! nous te traçons en nostre pourchas! On va jouer de l'escremie! Ha felon! Montjoye Sainct Denys! Ha, traistre parjur! Mes chiens tantost laveront leurs mouses avec gloutonnie dedans le sang de ton orrible cuer! Bien brief cuide te ferir de bon hait avecque le passot que vecy! Haro mes chiennets courans, tayaut, tayaut! Et toy, moullier, moullier mauldite! Et toy, moullier, moullier habandonnée de Dieux, qui ne congnois et ne veulx congnoistre doulceur d'oroisons ne de sentemens, saiche que ton mauvais amour ne me tient en demaine. Dea! ton amour, a mort je le hais, trop de gens en sont parçonniers. Que Dieux me sequeure! Ha, faulse beauté, cherme felon, cuer sans pitié! Aura ceste nuyt ton vray amant, le serpent, le chief escachié par la femme, par Marie ma saincte Maistresse. Ha moullier, moullier que j'aymois, tu feras la faffee doresnavant morte avec les mors. »

Au resveil, Iokimas, dont le cuer ne tenoit

plus qu'a ung petit filet, se demanda s'il n'estoit point, par adventure, couchié sur ung tas de serpens, tant se sentoit refroidi. Il ouvrist les yeulx, porta la main a la gorge de sa mie. Elle avoit passé de vie a trespas.

IMP. G. SUBERVIE, RODEZ.

O. V. DE L. MILOSZ

POÈMES

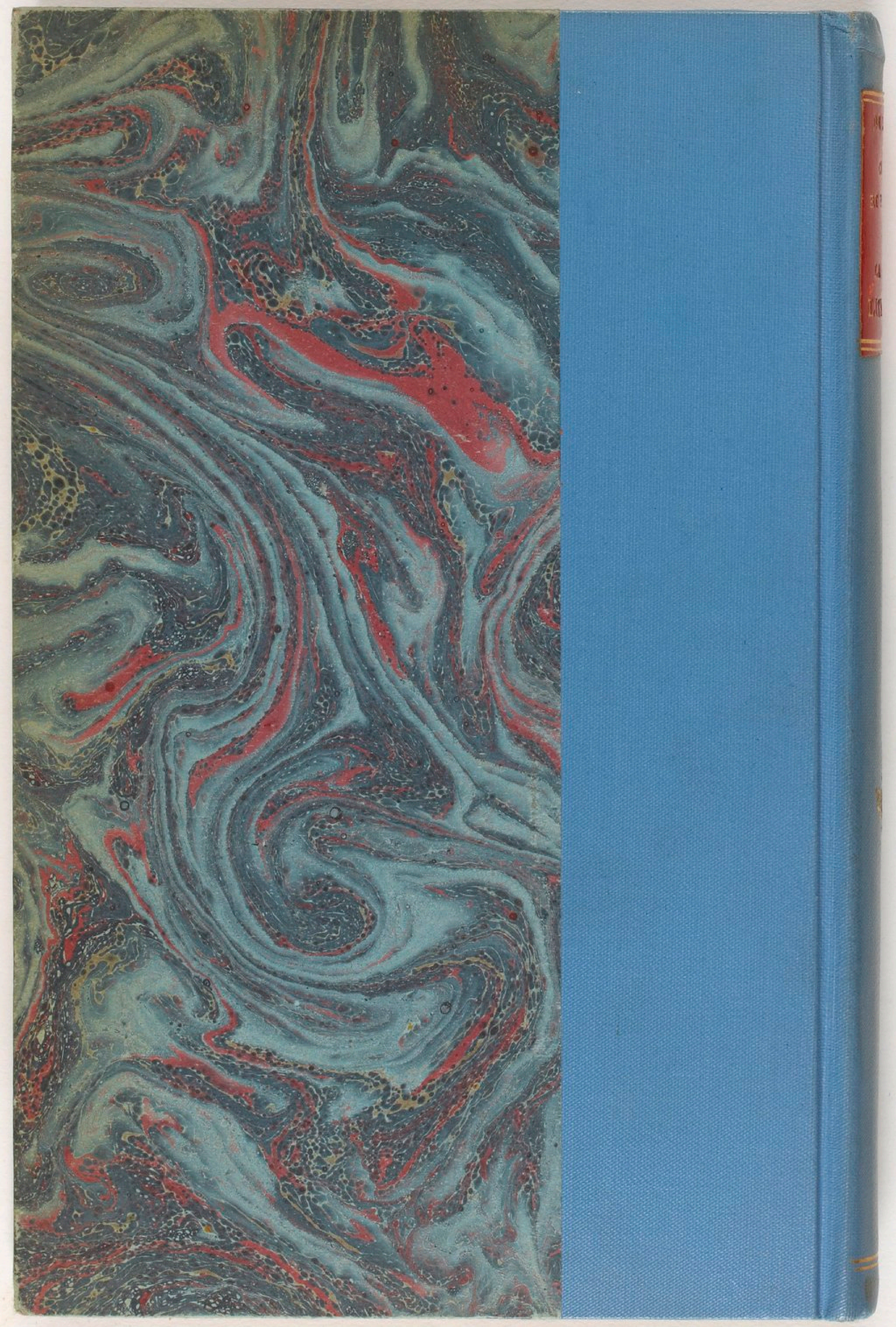
1895-1927

Les poèmes de la première partie de la présente anthologie, écrits entre 1895 et 1906, appartiennent aux deux premiers recueils de vers de M. O. V. de L. Milosz, le *Poème des Décadences* et les *Sept Solitudes*.

Ces deux ouvrages, peu répandus dans le public, conformément à la volonté de l'auteur, n'ont pas laissé d'exercer sur la période poétique 1900-1914, une influence que Guillaume Apollinaire signalait depuis 1906 dans une conférence qu'il leur consacra au Salon des Poètes. Les idées et les événements qui ont présidé à leur composition se trouvent exposés dans un roman de M. Milosz, l'*Amoureuse Initiation*, paru en 1910 chez Bernard Grasset.

Les pièces de la deuxième partie représentent toute la production poétique de M. Milosz, entre 1913 et 1927. Elles sont comme l'accompagnement lyrique d'une évolution spirituelle dont les phases principales sont marquées par la publication des deux mystères *Miguel Manara* (Nouvelle Revue Française) et *Méphiboseth* (E. Figuière), ainsi que des ouvrages métaphysiques de M. Milosz, *Ars Magna* (Presses Universitaires de France) et *les Arcanes* (Librairie Teillon, 83, rue des Saints-Pères).

PRIX : **12** fr.



DE L.-MILOZ

CONTES
ET FABLIAUX
DE
LA VIEILLE
LITHUANIE

